

La gardienne du Kiosque

La gardienne du Kiosque

Roman

La gardienne du Kiosque

La gardienne du Kiosque

Bernadette Herman
& Abdelkader Boucharba

La gardienne du Kiosque

La collection *Ô fil du temps*
est dirigée par David Chau Duong

Artésis Éditions, 2007.

Place Saint-Pierre n°7 - 1040 Bruxelles - Belgique

www.artesiseditions.com

info@artesiseditions.com

dépôt légal 2007

D/2007/10305/xx

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Artésis Éditions.

Préface

Après **Qasida** et **El Mektoub**, Bernadette Herman est née en Belgique en 1944 et jouit maintenant d'une retraite bien méritée.

Abdelkader Boucharba est né en Algérie en 1956. Il est le tenancier d'une petite gargote où il sert : du thé, des jus de fruits et des calenticas. Cet ouvrage est le troisième livre écrit en co-écriture par deux auteurs qui communiquent uniquement via le Net. Leur façon de vivre leur passion pour l'écriture en duo n'est pas banale. Car, même après la rédaction de ce troisième roman, ils ne se connaissent toujours pas et continuent à communiquer par courriels.

La gardienne du kiosque est une chronique de vie relatant la rencontre d'une jeune chanteuse existentialiste française et d'un jeune émigré algérien. A leur façon, Bernadette et Abdelkader titillent pertinemment et avec justesse certains faits de société peu résolus par des administrations parfois trop laxistes, ou, au contraire, trop enfermées dans des idées préconçues et rétrogrades.

Dans ce livre, vous pourrez aussi savourer la finesse et l'humour des dialogues entre des personnages d'âge et de cultures différentes. En filigrane se dégagent certains paysages algériens et provençaux, où histoire et poésie se partagent la vedette sous la plume des conteurs.

Sans être pompeux ni obséquieux, ce roman dégage ainsi une ambiance chaleureuse faite d'humanité, d'amitié et d'amour, avec, en fond de toile, le mélange des cultures Nord-Sud si cher aux cœurs des deux auteurs.

Philippe Coulée, journaliste

Quelques mots de l'auteur

La gardienne du kiosque est le fruit d'une correspondance journalière entre deux internautes. Il est le troisième roman et certainement pas le dernier d'une série atypique. Le but recherché dans cette écriture est de démontrer qu'il est parfaitement possible à deux êtres, qu'apparemment tout différencie : la géographie, la langue, la culture, la religion, et le sexe, de penser une histoire creusée dans leurs sociétés respectives, et qu'il est parfaitement possible aussi de faire évoluer des personnages nés de leur imaginaire au-delà de leurs frontières politiques. En somme, le livre devient ainsi le vecteur de l'amitié des peuples, de la tolérance, de la compréhension de l'autre et surtout le moyen le plus sûr de mettre un terme à certains préjugés qu'on développe par l'ignorance de la profondeur sociale et culturelle de l'autre.

Les deux rives de la méditerranée constituent un espace économique et culturel naturel que l'histoire a façonné et que nulle politique ne saura dénaturer. Les peuples de ces parties du monde ont tout à gagner à valoriser les liens historiques qui les unissent et à mieux comprendre les facteurs du sous-développement et de la pauvreté de la partie sud de leur environnement.

La gardienne du kiosque s'inscrit dans cette thématique. Ce livre n'a nullement l'ambition d'être une œuvre d'une grande qualité artistique et littéraire, mais il aimerait être un message fort par son contenu. La fiction qu'il relate résume en grande partie ce que pourraient être la réconciliation avec notre passé, la réhabilitation de certaines époques sombres de notre histoire commune marquée par la guerre et la possibilité de regarder sereinement l'avenir nord-sud.

Abdelkader Boucharba

Prologue

Karim était là, seul dans le noir, le menton posé sur ses poings fermés, serrés sur une colère qu'il n'arrivait pas à exprimer. La vie en avait décidé ainsi, une vie faite d'une longue suite de trémolos amers. La boîte pour laquelle il travaillait depuis un an avait fermé ses portes pour cause de faillite frauduleuse. Elle laissait dans le besoin une centaine d'ouvriers démunis pour qui l'attente des allocations de chômage allait être longue et tortueuse.

Depuis la perte de son boulot, jamais une bonne vibration n'était venue éclairer son horizon. C'était un oublié de Dieu, un parent pauvre du destin. « Que faire ? Comment changer le cours des choses ? » se demandait-il avec angoisse. Demain, les huissiers viendraient tels des rapaces marquer ses quelques pauvres meubles dont personne ne voudrait. Il serait poussé vers la porte de son deux-pièces presque insalubre, sans autre forme de procès. Plus de travail, plus un sou, juste encore quelques cigarettes à griller. Puis, ce serait le froid de la rue. Il tremblait de tous ses membres à l'idée de ce qui l'attendait. Pas de famille à contacter. « Mes parents sont si loin et si indigents », pensait-il avec regret. Quand il avait quitté l'Algérie, des rêves plein la tête, il leur avait dit : « Je reviendrai dans quelques années. Je vous aiderai à mieux vivre. On achètera une belle maison ».

Il ne savait pas qu'au cœur de son exil, il jouerait les misérables en solo. Car c'était bien ce qu'il était devenu : un misérable, un homme sans amis et sans pays. Depuis la banqueroute provoquée par son patron véreux, c'était la galère. Seules, la faim, la peur et la misère animaient son quotidien. Avec juste pour survivre : de petits jobs souvent au noir et payés au rabais. Mais jamais rien de bien concret.

« Après tout, autant partir tout de suite, ça m'évitera la honte des

hommes de loi et la grogne du propriétaire », pensa-t-il. Il rassembla quelques vêtements élimés, les fourra dans un grand sac en plastique blanc et partit à l'aventure dans la nuit.

Chapitre I

Le Kiosque

En cette fin octobre, l'automne est là avec ses grands coups de vent et la pluie pour compagne. Mais il ne les sent même pas, son esprit s'est évadé là-bas, vers Tenes, Tenes, sa ville natale où il fait encore bon, où il fait encore chaud, où des âmes compatissantes l'auraient hébergé sans poser de questions.

Il arriva bientôt en vue d'un petit square au sol recouvert de feuilles mortes. A la lueur des réverbères, il aperçut au loin un petit kiosque où quelques musiciens viennent jouer de la musique les dimanches d'été. Il monta les quelques marches qui permettaient d'y accéder et buta contre une chaise oubliée là comme par miracle. Il remercia Allah et s'empressa de s'asseoir sur ce siège bienvenu. Il fouilla dans ses poches et en sortit un mégot tout tordu et tout humide, le dernier. C'est seulement à ce moment-là qu'il se rendit compte qu'il était trempé jusqu'aux os. Il enleva son blouson en nylon rouge et enfila le gros pull qui se trouvait au-dessus du sac blanc. Puis, il s'installa du mieux qu'il put pour une nuit qui s'annonçait longue et fraîche.

Une heure ou deux plus tard, alors qu'il somnolait, il fut tiré de son inertie par des notes de musique sorties d'une guitare qui pleurait dans la nuit. Etonné, il regarda sa montre. Trois heures du matin ! « Mais d'où cela vient-il ? » se demanda-t-il, intrigué.

La musique continuait à égrener ses larmes, mais il n'arrivait toujours pas à en situer la provenance. Complètement réveillé, il s'étira et descendit les marches. Les feuilles mouillées collaient à ses baskets. Il se baissait pour les détacher de ses semelles usées quand il vit une

petite porte mal fermée dans le grand socle en pierre sur lequel reposait le kiosque. Son attention fut attirée par une légère lumière dansante comme la lueur d'une flamme de bougie.

Il poussa doucement le panneau de bois et se trouva face à face avec une jeune fille emmitouffée dans une vieille couverture d'où sortaient juste une tête et des mains qui tenaient une guitare. Elle le regardait en continuant à gratter doucement son instrument, un vague sourire aux lèvres, un sourire que Karim prit pour une invitation. Il s'accroupit et s'adossa à la paroi du vieux mur de pierres rugueuses, sans dire un mot. Elle jouait un air qu'il ne connaissait pas, sans s'occuper de sa présence. Le jour se levait quand elle posa sa guitare. Elle se recroquevilla sous la vieille couverture et s'endormit comme un enfant, avec toujours le même petit sourire au coin des lèvres.

A quelques centimètres d'elle, il aperçut un cahier d'écolier dont les pages étaient noircies de portées où s'alignait une multitude de notes. « Ah ! C'est une artiste. Elle compose elle-même sa musique », pensa-t-il.

L'air qu'elle avait joué en boucle toute la nuit lui trottait dans la tête. Il repensa au temps où il écrivait des poèmes, de modestes textes en Arabe qu'il lisait le soir à ses amis ou à ses parents. Il s'empara du cahier, en arracha une feuille vierge et se mit à griffonner quelques strophes en fredonnant. « Oui, bien ! Elle pourra en faire une chanson », se dit-il, tout content de voir qu'il n'avait rien perdu de sa facilité à écrire. Quand la jeune fille commença à remuer, sa montre indiquait dix heures. Il déposa sa prose bien en évidence près de la guitare et sortit sans bruit, de l'espèce de grotte où il avait terminé la nuit.

La pluie avait cessé de noyer le paysage et le vent avait calmé ses ardeurs. Il faisait presque bon. Il lui fallait maintenant trouver une bonne âme qui accepte de l'embaucher pour quelques menus travaux.

Chapitre II

Léon

A la lumière du jour, il vit que le square était situé dans un quartier résidentiel tranquille où des maisons d'apparence modeste diffusaient une sorte de paix. Elles étaient plantées dans de grandes pelouses, en retrait d'une petite avenue bordée d'arbres. Il poursuivit sa route et aperçut bientôt un vieil homme armé d'un grand râteau qui peinait à ratisser les feuilles mortes jonchant son jardin d'agrément. Il avança plus près de la haie d'aubépine entourant la propriété et interpella le vieux monsieur :

- Bonjour ! Je vois que vous avez beaucoup de travail, puis-je vous aider ? demanda Karim, avec une prière dans les yeux.

Le vieillard le regarda avec étonnement puis, après une courte réflexion, il répondit :

- Ce n'est pas de refus, je suis trop vieux pour ce genre de sport. Mais je ne suis pas riche non plus. Combien demanderiez-vous pour remettre tout cela en état ?

- Oh ! Pas grand chose, c'est à votre bon cœur, monsieur, répondit-il, avec un grand sourire.

- Entrez jeune homme, dit le vieux, en laissant tomber son râteau de soulagement.

Après quoi, il se redressa péniblement en se tenant le dos.

- Ah ! La vieillesse, quelle plaie ! Ces travaux-là ne sont vraiment plus de mon âge. Regardez, quand vous aurez rassemblé toutes les feuilles, il faudra les transporter jusqu'au compost au fond du jardin, derrière la maison. La brouette est là sur le côté, dit-il, en tendant le

bras vers une vieille charrette en bois vermoulu.

Karim retint difficilement un sourire. La brouette en question était en fait une espèce de grande caisse en bois montée sur de vieilles roues de vélo à moitié dégonflées. « Le vieillard l'a sûrement bricolée lui-même », pensa-t-il. Puis, il s'attela aussitôt à la tâche. Les feuilles encore mouillées par la pluie de la nuit pesaient leur poids mais, au moins, cela les empêchait de s'envoler au moindre petit coup de vent. Le travail improvisé dura plus de trois heures, trois heures pendant lesquelles le vieil homme assis dans son fauteuil derrière la fenêtre de sa cuisine ne le quitta pas des yeux. Après avoir reconduit la « brouette » à sa place, Karim s'appretait à frapper à la porte quand celle-ci s'ouvrit.

- Voilà dix euros et un sandwich, je ne peux pas faire mieux, au revoir et merci, dit le vieil homme, avec regret.

Il referma la porte avant que le jeune homme ait pu le remercier à son tour. Karim avait déjà tourné le dos quand il entendit la voix du vieil homme qui le rappelait. Mais de son poste de guet cette fois : la fenêtre de la cuisine.

- Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

- Karim, pourquoi ?

- Repassez la semaine prochaine, j'aurai peut-être encore besoin de vous.

La fenêtre se referma sans plus d'explications, laissant Karim perplexe, mais heureux.

Une fois hors du champ de vision du vieux guetteur, il sortit le sandwich au fromage de son papier d'aluminium et mordit à belles dents dans ce goûter inattendu.

Dix euros, il n'irait pas bien loin avec ça, mais bon, c'était mieux que rien.

Il était seize heures, qu'allait-il faire ? D'abord, se rendre au bureau de poste de son ancien quartier pour relever son courrier. « On ne sait jamais, j'ai peut-être reçu des nouvelles pour l'octroi de mes allocations de chômage », se dit-il. Devant le vide total de sa boîte à lettres, il se rembrunit puis il se traita de pessimiste. « La situation finira bien par

se débloquer un jour », pensa-t-il pour se rassurer. Mais en attendant, il devait s'arranger pour survivre dignement.

Maintenant, il lui fallait trouver un endroit où se débarbouiller. Il tenait fermement son sac en plastique blanc. C'était toute sa fortune, tout ce qui lui restait. Un peu de linge propre et un nécessaire de toilette. Au loin, il vit l'enseigne d'une station-service. Il pressa le pas, entra, acheta du tabac, un carnet de feuilles et un briquet pour trois euros quatre-vingts. Le reste, il le garderait pour se nourrir. Il se dirigea rapidement vers les douches. Coup de chance, il n'y avait personne. Il prit tout son temps pour se laver et se sentit tout ragaillardi.

Et cette nuit, où allait-il la passer ? Pourquoi pas au kiosque ? Si la jeune guitariste s'y trouvait aussi, peut-être lieraient-ils connaissance ? Il aurait quelqu'un à qui parler. Ils pourraient discuter poésie et musique. Il élaborait déjà de nombreux plans dans sa tête sans même savoir s'il la reverrait un jour. Il se traita de fou et continua son chemin à la recherche d'une épicerie. Le soir tombait quand il trouva enfin ce qu'il cherchait. Il entra, prit une baguette au rayon boulangerie puis, un peu plus loin, deux boîtes de sardines et une bouteille d'eau. C'était tout ce qu'il pouvait se permettre s'il voulait encore se payer un pain le lendemain.

A la sortie du magasin, il réfléchit sur la direction à prendre pour retourner au kiosque. Puis, sans hésitation, il partit vers la droite. Après une petite heure de marche rapide, il arriva enfin à bon port. Il regarda vers la porte de « la grotte », c'est comme cela qu'il appelait ce drôle d'endroit, mais tout était sombre. La jeune fille n'était pas là. Viendrait-elle encore y passer la nuit ? Il l'espérait tellement fort, mais rien n'était moins sûr. Elle avait peut-être trouvé un endroit plus confortable où se reposer. Il grimpa les marches, s'assit sur la chaise bancale et entreprit de se rouler une cigarette avant de manger. Il repensa au vieil homme et à sa drôle de brouette avec un sourire attendri. Il se dit qu'il y avait peut-être là un filon à exploiter. Demain, il irait lui demander s'il ne connaissait personne à la recherche d'un ouvrier pour le débarrasser de ses corvées.

Il allait ouvrir une boîte de sardines quand il entendit un bruit de pas. Deux minutes plus tard, le grincement caractéristique de la petite porte l'avertit qu'on venait d'entrer dans la grotte. Il se pencha à la balustrade et vit la même lueur tremblotante que la veille. « C'est-elle ! J'en suis sûr ! Mais comment faire pour m'en assurer ? Je vais attendre un peu, elle se manifestera peut-être », pensa-t-il. Il avait tellement envie de la revoir qu'il en oubliait sa faim.

Chapitre III

Marie

Tout était silencieux. Il attendit longtemps sans bouger dans le noir. Tout à coup, la guitare recommença à pleurer les mêmes notes que la veille, mais cette fois, une douce voix mélodieuse l'accompagnait de paroles : les siennes, celles qu'il avait écrites pour elle.

Son émotion était grande. C'était la première fois qu'il entendait un de ses poèmes mis en musique, il en ressentait une drôle d'impression.

Karim interpréta cela comme un appel, prit le pain et les boîtes de sardines et descendit les marches quatre à quatre. Il entrouvrit la petite porte, la jeune fille lui fit un signe de la tête pour l'inviter à entrer. Il s'accroupit à la même place que la nuit précédente et l'écouta terminer sa chanson avec attention, puis il dit :

- Je m'appelle Karim, et vous ?

- Marie, répondit-elle, avec un sourire.

- Vous aimez les sardines ? lui demanda-t-il, après une légère hésitation.

- Oui, pourquoi ?

- J'en ai deux boîtes, voulez-vous les partager avec moi ?

- Oui, avec joie, mais je ne voudrais pas vous en priver.

- Mais non, dit-il, en haussant les épaules. Attendez, je vais chercher ma bouteille d'eau.

Quand il revint, Marie avait étendu un grand foulard à même le sol et allumé une dizaine de petites bougies chauffe-plat qu'elle avait disposées dans un ordre savant au milieu de la table improvisée.

- Mais, c'est Byzance ! s'exclama Karim, les yeux rieurs.

Les petites flammes remplissaient bien leur rôle. Il faisait presque clair dans la grotte. Karim se rendit compte de la beauté racée de la jeune fille : elle était de taille moyenne, avec un beau corps délié. De grands yeux bleus comme deux lacs lui dévoraient le visage. Sa bouche pulpeuse affichait un perpétuel sourire qui la rendait sympathique au premier regard. « Elle a un style bien à elle, un peu gitan peut-être par sa façon de s'habiller et à cause de ses longs cheveux noirs bouclés, mais c'est une artiste », pensa le jeune homme, peu habitué à ce genre de personne.

De son côté, Marie observait aussi Karim. « Quel beau garçon ! Je me demande de quelle nationalité il est et ce qu'il fait ici ? Il a l'air si gentil et si malheureux ». Ah, la vie ! pensa la jeune fille, en poussant un gros soupir résigné.

Marie était une artiste, une vraie ! Elle avait fait le conservatoire de musique de Paris puis intégré un groupe qui avait connu un certain succès durant l'année écoulée. Mais, elle s'était vite rendu compte que sa propre conception de la musique et de l'art en général différait profondément de celle de sa troupe. Cette divergence artistique ne tarda pas à provoquer la rupture du contrat qui la liait à sa maison de disques. Elle continua à pratiquer la musique en solitaire dans la rue et souvent dans le métro parisien. C'est dans ces circonstances particulières que Karim la découvrit dans son refuge, sous le kiosque.

Lorsque le repas sommaire fut servi, les deux bouches n'hésitèrent pas à le dévorer jusqu'aux dernières miettes. Il avait la saveur délicieuse des rencontres hasardeuses et opportunes.

Dès que Marie eut mis de l'ordre dans sa loge improvisée, elle prit son instrument et se mit à jouer leur chanson, une chanson née du croisement d'une musique qui se voulait rebelle et d'une poésie faite de mots migrants. Karim accompagnait le flot limpide de la vieille guitare en récitant son poème sur un ton de mélodie. Quand les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge publique de la placette où était implanté le kiosque, ils avaient oublié l'heure. Ils comprirent qu'il était temps d'arrêter la musique.

- Il se fait tard, Marie, je dois partir maintenant, je reviendrai demain, annonça Karim, sans vraiment savoir où aller par cette nuit humide.

- Mais il pleut des cordes, tu ne peux pas partir comme ça. Il y a assez de place pour nous deux. Tu peux dormir ici, lui dit-elle, en se recroquevillant pour plonger dans un sommeil vagabond, le laissant baigner dans l'on ne sait quelle réflexion.

A son tour, Karim ne tarda pas à s'endormir. Au petit matin, il fut le premier à se réveiller. Sans faire le moindre bruit, il ramassa son sac et prit une direction aléatoire comme il le faisait depuis qu'il était devenu un S.D.F. Il n'avait pas oublié de lui laisser un poème, glissé en cadeau entre les cordes de sa guitare.

Il parcourut une bonne dizaine de kilomètres en se renseignant à droite et à gauche sur l'éventualité d'une offre d'emploi comme manœuvre ou manutentionnaire auprès de certains artisans qui commençaient leurs activités. Le ciel était gris. La journée s'annonçait pluvieuse et les rafales d'un vent glacial lui rappelèrent les affres de l'hiver parisien. Ses derniers sous lui permirent de s'attabler dans un bar et de commander un grand café au lait. Ce confort ne dura que le temps d'un soupir où il pensa avec mélancolie et gratitude à la jeune guitariste, à l'énergie et au courage dont elle faisait preuve en affrontant les difficultés de la vie, puis à son sourire et surtout à sa gentillesse.

Karim n'avait jamais été aussi bien accueilli, aussi bien accepté que par cette personne angélique que le destin avait mise sur son chemin, le soir de sa déroute. Il se leva et quitta le bistrot avec regret pour poursuivre son errance. Il descendit à la première bouche de métro, le métro parisien, ce monde souterrain qui abrite sous son climat toute la diversité humaine, ce monde fait de multitudes où se côtoient les différences culturelles et sociales.

Marie était là comme tous les jours. Karim l'ignorait. Il s'était à peine avancé d'une centaine de pas vers un groupe de gens formant un demi-cercle quand il entendit le son d'une guitare étouffé par le

brouhaha de la foule des voyageurs. Lorsqu'il fut assez près de la scène, il reconnut cette mélodie matinale. C'était « La bohémienne », la chanson improvisée la veille à partir de son poème.

La jeune fille était assise à même le sol, sa guitare reposant dans le creux de ses jambes repliées en tailleur. Elle chantait d'une voix douce et mélodieuse. Malgré l'attroupement de plus en plus dense qui s'était formé autour d'elle, on aurait dit qu'elle était seule au monde. Elle avait toujours ce même petit sourire, celui qu'elle affichait quand elle exerçait son art. Elle avait posé son chapeau devant elle pour inviter les gens à y déposer leur obole. Ceux du premier rang y lancèrent quelques pièces en signe de reconnaissance, mais nombreux étaient ceux qui partaient, sans rien lui laisser, indifférents à son talent et à sa misère.

Karim s'appuya au mur carrelé du couloir, tout en restant un peu en retrait. Quand le métro arriva, les gens partirent en se bousculant vers la voiture la plus proche, sauf trois jeunes loubards qui lorgnaient avec envie l'argent récolté par Marie. Tout à coup, l'un d'eux se pencha et subtilisa le chapeau maigrement garni. Le sang de Karim ne fit qu'un tour, il se lança sur le voleur pour lui faire lâcher ce qu'il avait dérobé, mais les deux autres voyous se mirent à le frapper sauvagement pendant que le premier partait en courant avec le fruit de son larcin. Il en empocha le contenu et jeta le chapeau vide en direction de Marie dans un ultime geste de provocation. Entendant les coups de sifflets de la police, les deux mauvais garçons lâchèrent prise et s'enfuirent à leur tour, laissant sur place un Karim ensanglanté. Marie l'aida à se relever tout en lui tendant un mouchoir pour qu'il tamponne le sang qui coulait de son arcade sourcilière fendue quand la voix d'un des policiers retentit :

- Allez, en avant mon gaillard, suivez-nous ! dit l'homme, d'un ton qui n'acceptait aucune réplique.

Marie eut beau leur expliquer ce qui s'était réellement passé, rien n'y fit. Ils poussèrent Karim vers la sortie sans aucun ménagement, tout en disant à Marie de partir :

- Vous devez vous estimer heureuse ! Nous n'avons pas trouvé

d'argent à proximité. La mendicité est interdite ! ajoutèrent-ils.

Karim lui fit un petit signe de la tête pour lui faire comprendre qu'il était inutile d'insister. Elle le regarda se laisser emmener avec tristesse et inquiétude puis elle partit à son tour, le chapeau vide et la guitare en berne.

Arrivés au poste de police, ils poussèrent Karim dans une cellule d'attente où se trouvaient déjà quelques ivrognes, des voleurs à la tire et autres délinquants. Ils regardaient tous Karim d'un œil curieux, certains avec sympathie, d'autres sans aucune complaisance. Les quolibets commencèrent à pleuvoir, tantôt sur sa couleur de peau, tantôt sur sa tenue toute déchirée et maculée de sang. Il fut retenu au poste toute la nuit avant d'être relaxé le lendemain matin sur un sec : « Vos papiers sont en ordre, vous pouvez partir ». On ne l'avait même pas interrogé.

Il était dix heures ce matin-là quand il rejoignit le kiosque. Marie ne s'y trouvait pas. « Mais où peut-elle bien être ? Pourquoi a-t-elle abandonné sa guitare ici ? Est-elle malade ? Ou bien a-t-elle été victime d'un accident ? » se questionnait-il, en vain. Pauvre Karim ! Le peu de temps qu'il avait passé avec elle ne lui avait pas permis de la connaître suffisamment pour entreprendre quoi que ce soit. Le cœur serré et la gorge nouée, il partit retrouver le vieil homme sympathique pour qui il avait accompli le petit travail à dix euros. Karim était en avance de deux journées sur la date prévue, mais il pensait : « A défaut de boulot, je pourrai peut-être me renseigner sur les parents de Marie auprès de cette personne ».

Arrivé sur les lieux, il s'approcha le plus possible de la maison. Il vit le vieillard déjà posté à la fenêtre de sa cuisine. Ce dernier le reconnut d'emblée et le salua le premier :

- Ah ! Vous voilà plus tôt que prévu, je ne sais pas si j'ai quelque chose pour vous. Mais, chez un vieil homme seul, il y a toujours des trucs à arranger.

- Bonjour monsieur. C'est que je ne suis pas venu uniquement pour ça, j'ai un problème à résoudre. A vrai dire, je viens pour un renseignement, lui répondit Karim en haussant la voix.

- Allez montez, on va prendre un café, on discutera après, dit-il, sans marquer la moindre hésitation.

- Mais que vous est-il donc arrivé ? demanda le vieil homme, en voyant le visage tuméfié de Karim.

Le jeune homme lui résuma rapidement ce qui s'était passé la veille, puis il lui expliqua l'objet de sa visite. Le vieillard sourit d'un sourire qu'il effaça aussitôt pour répondre :

- Ah ! Marie, la bohémienne, je la connais depuis qu'elle fréquente le kiosque. Je la vois passer tous les soirs quand elle rentre dans son squat. Hier, quand elle est revenue, j'étais là derrière ma fenêtre. Mais au milieu de la nuit, le S.A.M.U est passé, je ne sais rien vous dire de plus, il faut chercher de ce côté-là. Vous savez, ce genre de personne, c'est fragile !

- Merci monsieur, je vais me renseigner auprès des hôpitaux.

- Je m'appelle Léon, dit le vieil homme, puis il ajouta :

- Oui, l'idée des hôpitaux est bonne, mais comment allez-vous faire pour vous déplacer ? Il faut de l'argent pour prendre le métro.

En entendant le mot métro, le cœur de Karim se mit à battre à grands coups sourds. Et si les jeunes malfrats avaient repéré Marie puis l'avaient suivie jusqu'au kiosque, pensant peut-être qu'elle avait encore de l'argent ? Toutes sortes d'idées plus folles les unes que les autres lui trottaient dans la tête. Mais aucune ne le rassurait sur le sort de sa nouvelle amie. Voyant son désarroi, Léon lui tendit un billet de vingt euros.

- Tiens mon garçon, va chercher Marie, tu me rembourseras par un peu de travail quand la situation sera éclaircie. Et surtout, tiens-moi au courant, hein ! ajouta le brave vieux.

Karim remercia cet homme si bon et partit à la recherche de son amie.

Chapitre IV

La disparition de Marie

Arrivé à l'hôpital, il se dirigea directement vers l'accueil, mais il ne connaissait de Marie que son prénom. Il fit une description détaillée de la jeune fille, expliqua que les voisins avaient entendu la sirène du S.A.M.U près de son domicile, mais personne n'avait l'air de savoir de qui il s'agissait. Tout à coup, une dame qui attendait son tour, des papiers à la main, s'adressa à lui :

- Excusez-moi de vous interrompre, dit-elle, avec aplomb. Je crois que la jeune fille dont vous parlez a été amenée aux Urgences cette nuit. J'ai entendu ce que vous disiez, je suis sûre que c'est d'elle qu'il s'agit. J'y étais avec mon mari. Elle était dans un grand état de faiblesse et demandait tout le temps qu'on lui donne sa guitare. C'était bizarre, malgré les grosses larmes qui lui noyaient le visage, elle chantonnait doucement une chanson que je n'ai jamais entendue, où revenait souvent le mot « bohémienne ».

- C'est elle ! J'en suis certain, dit Karim.

Il remercia la brave femme si observatrice, partit en courant vers le bloc des Urgences et demanda où se trouvait la jeune fille. Après une interminable discussion, on lui répondit :

- Ses parents sont venus, puis ils ont fait transporter leur fille chez eux où une infirmière restera à son chevet.

- Mais comment les avez-vous retrouvés ? demanda Karim, intrigué.

- Quand votre amie est arrivée, elle était inconsciente. Nous avons été obligés de fouiller ses vêtements, à la recherche d'une pièce

d'identité pour savoir qui prévenir en cas de malheur. Nous avons trouvé une vieille enveloppe avec son adresse dans une de ses poches. C'était une lettre d'une maison d'édition musicale. Le reste, vous le devinerez aisément.

- Vous souvenez-vous de cette adresse ? demanda Karim, le regard suppliant.

- Enfin ! Je ne peux pas vous donner ces informations, dit l'infirmier.

Puis, devant l'air effondré du jeune homme, il se laissa attendrir. Il griffonna en vitesse quelques mots sur un morceau de papier qu'il tendit à Karim en disant :

- Allez, filez ! J'ai du boulot. Mais pas de blagues, hein ! Je ne vous ai rien dit !

Il n'était pas loin de midi lorsque Karim arriva devant le domicile parental de Marie. Grande fut sa stupéfaction de constater le luxe tapageur de la villa de haut standing, avec véranda qui donnait sur un grand jardin bien entretenu. Une grande baie vitrée située côté sud laissait entrevoir vaguement la rampe d'un large escalier qui menait du rez-de-chaussée à l'étage supérieur. Une porte en ferronnerie d'art, protégée par un rideau métallique, ainsi que cinq grandes fenêtres constituaient l'essentiel de la façade principale. Un balconnet d'à peine un mètre cinquante ouvrait la vue sur l'étroite ruelle qui longeait toute la partie est de cette maison de maître située dans un riche îlot résidentiel de la banlieue parisienne. Karim n'en croyait pas ses yeux. Il était ébahi par tous ces signes extérieurs de richesse. Il se disait que l'infirmier avait dû se tromper en recopiant l'adresse à partir du registre des admissions, que la dame qui l'avait si bien renseigné s'était méprise sur la description qu'il lui avait fournie, aussi détaillée fut-elle, avec celle d'une autre personne. Curieuse coïncidence !

Mais, se rappelant que la pauvre hospitalisée en urgence réclamait sans cesse sa guitare et que, malgré sa souffrance, elle n'arrêtait pas de fredonner « La Bohémienne », il effaça presque totalement le doute de son esprit.

Il voulait sonner à la porte de l'imposante demeure des parents de Marie mais, avec l'indescriptible confusion mentale dans laquelle il se trouvait, le courage d'affronter la situation lui faisait terriblement défaut. Alors, il se résigna à attendre une quelconque manifestation de personnes en surveillant le jardin à travers les grilles, la porte d'entrée et le petit balcon dont la porte-fenêtre était curieusement ouverte. Il passa de longues minutes qui lui parurent une éternité à faire les cent pas comme une sentinelle en faction. Soudain, deux silhouettes traversèrent lentement la véranda et débouchèrent sur le jardin. S'approchant plus près de la grille, il reconnut Marie. Elle était accompagnée d'une femme d'une cinquantaine d'années qui la soutenait à chaque pas. « Son infirmière sans doute », pensa Karim.

Marie était d'une pâleur à faire peur. Comment ne s'était-il pas rendu compte de l'état de faiblesse dans lequel elle se trouvait ? « Il faut dire aussi que je ne l'ai jamais vue qu'à la lueur des bougies ou sous la lumière blafarde des néons du métro », pensa le jeune homme, comme pour se justifier.

Elle avait troqué sa longue jupe à volants et son chapeau de feutre noir contre un épais peignoir en tissu polaire d'un blanc immaculé sur lequel était posé un grand châle en angora bleu ciel qui accentuait encore plus l'azur de ses grands yeux cernés de noir. Les deux femmes s'éloignaient doucement vers l'arrière du bâtiment. Karim aurait bien voulu l'appeler pour lui signaler sa présence, mais aucun son ne parvenait à sortir de sa gorge nouée par le chagrin et l'émotion.

Il attendit longtemps avant que les deux promeneuses ne reviennent vers lui. Mais Marie, épuisée par les quelques mètres qu'elle venait de parcourir, avait préféré rentrer par la porte de la cuisine qui donnait sur l'arrière de la villa.

La mort dans l'âme, Karim resta de longues heures à vagabonder dans ce quartier huppé. Il allait se résigner à rentrer au Kiosque quand il vit l'infirmière sortir de la propriété et se diriger dans sa direction.

- Madame, excusez-moi, je suis un ami de Marie, j'aimerais beaucoup avoir de ses nouvelles. Je vous ai vue tout à l'heure vous

promener dans le jardin avec elle. Pourquoi est-elle allée à l'hôpital ? Est-ce grave ? Je vous en prie, dites-moi ce qui l'a mise dans un état pareil.

- Qui êtes-vous jeune homme ? Un de ces voyous avec lesquels elle avait l'habitude de traîner sans doute ? demanda d'un air soupçonneux celle qu'il prenait pour une infirmière.

- Mais non, je ne suis pas un voyou, je suis l'ami de Marie, son seul ami d'ailleurs, dit Karim.

- Et bien, si vous êtes son ami, prouvez-le ! Fichez-lui la paix ! Ses parents sont là pour prendre soin d'elle maintenant. C'est bien fini les bêtises, ils vont la surveiller de près. Croyez-moi !

Tout en parlant, ils étaient arrivés à hauteur de la voiture de cette femme revêche qui, après avoir ouvert la portière, démarra sans donner plus d'explications.

Karim fit volte-face, bien décidé cette fois à sonner à la porte de cette maison qui le faisait penser à une prison. Se retournant, il bouscula un homme qui marchait juste derrière lui. Ennuyé, il s'excusa poliment, mais l'autre lui répondit avec un sourire :

- Il n'y a pas de mal jeune homme. J'ai tout entendu de votre conversation avec Miss Vinaigre. Je suis l'homme à tout faire des parents de Marie. Quoi que vous en pensiez, vous n'êtes pas son seul ami. Je la connais depuis si longtemps que je suis même devenu son confident. Ne vous inquiétez pas, elle va bien. Après un peu de repos et une bonne cure de vitamines, elle sera vite remise sur pied. L'anémie se soigne très bien de nos jours.

Réconforté par ce qu'il venait d'apprendre de la bouche de ce brave homme, ami et confident de Marie, il décida d'aller retrouver Léon pour l'informer de la bonne nouvelle. Il sauta dans un bus de la R.A.T.P. et descendit non loin d'une station de métro. Une demi-heure plus tard, il était auprès du vieil homme. Léon semblait s'inquiéter de la santé de Marie autant que lui. Ils passèrent un long moment à discuter sans parvenir à élucider le mystère qui entourait la jeune bohémienne dont les parents étaient si riches. Ils ne comprenaient pas

pourquoi Marie avait fui l'opulence pour se réfugier dans l'indigence la plus totale, face à un Karim qui voulait échapper à sa misère, une misère juste qui ne bafouait pas sa dignité, une misère qui ne l'aurait peut-être jamais mis à la rue.

Chapitre V

La grotte

Il sortait à peine de l'adolescence lorsqu'il avait mis les pieds dans le tourbillon parisien où il arrivait muni de tous les papiers nécessaires à son intégration dans le monde du travail. Il passa une visite médicale approfondie comme l'exigeait la loi et reçut très vite le récépissé du permis de séjour lui donnant le droit d'exercer un métier en toute légalité. Il trouva du boulot dans une grande entreprise en tant que manœuvre. Il ne lui restait plus qu'à suivre des cours du soir d'informatique pour ajouter un plus à son bac ; ainsi, il pourrait envisager de voguer vers d'autres ambitions. C'était son rêve, un rêve qui l'avait emporté très loin de sa Tenes natale : une petite ville côtière algérienne où sévissait le chômage. Il avait pensé pouvoir améliorer sa condition en travaillant avec acharnement en France et y revenir un jour avec le fruit de son labeur pour y monter une petite affaire commerciale. Mais, certains rêves dépassent la frontière la plus éloignée de l'utopie. Celui de Karim était de ceux-là.

Paris lui apprenait chaque jour une réalité, Paris brisait ses rêves. Mais Paris lui apportait aussi des rencontres bouleversantes appelées : Marie, Léon et d'autres dont il ne connaissait pas encore les noms.

Lorsqu'il quitta son vieil ami par cette fin d'après-midi automnale, il commençait déjà à faire sombre. Le froid piquait au visage. Il se dirigea vers le refuge qu'il avait partagé avec Marie deux jours de suite sans oublier de s'approvisionner en nourriture, en bougies et en cigarettes sur sa route. Les dernières lueurs du jour mouraient comme la chaleur dans son cœur. Karim haïssait la nuit car elle trahissait les

sans-abri. Il pénétra dans la grotte où il trouva une guitare orpheline.

Il fallait absolument qu'il trouve un moyen de parler à Marie. Pourquoi ne s'était-il pas confié à cet homme qui l'avait si gentiment rassuré quant à la santé de la jeune fille ? Comment allait-il faire pour déjouer la surveillance dont elle faisait l'objet de la part de ses parents mais, surtout, de cette « Miss Vinaigre » comme l'avait appelée l'ouvrier ? Il écrivit deux poèmes qu'il glissa dans la guitare, puis il se restaura et fuma une dernière cigarette, c'était son seul luxe. « Allez, il faut dormir », pensa-t-il, en s'enroulant dans la vieille couverture de Marie.

Au contact de ce grand morceau de tissu rugueux qui avait protégé des nuits entières le corps de sa bohémienne, il ressentit une émotion faite à la fois de douceur et de chagrin. Instinctivement, il se recroquevilla comme le faisait la jeune fille avant de s'endormir, mais il ne trouva pas le sommeil. Quand l'horloge de la place du kiosque égraina ses six coups, il n'avait pas encore réussi à fermer l'œil.

Léon lui avait dit d'un air entendu que son abri de jardin était équipé d'un évier. Il pouvait en disposer quand il le désirait. Le jeune homme avait compris le message : désormais, il avait sa propre salle de bains. « Ah ! Quel brave homme quand même, le vieux Léon. Il est de ces gens qui vous remettent d'un coup en confiance avec la vie », pensa Karim.

Quand il revint à la grotte après une toilette sommaire, il alluma quelques bougies pour faire chauffer un peu d'eau dans la tasse métallique de Marie, puis il y délaya un peu du café en poudre acheté la veille. Il avala le liquide tiède en faisant la grimace, empoigna la guitare et sortit dans le matin glacial.

« Je vais aller guetter l'arrivée de l'homme à tout faire de la villa, je lui donnerai la guitare. Ainsi, quand Marie aura lu les poèmes, elle comprendra combien je pense à elle », monologuait le jeune homme.

Il atteignait la grille de la grande maison encore endormie quand il entendit le vrombissement caractéristique d'un moteur de mobylette. Le hasard avait bien fait les choses, l'ouvrier arrivait à point nommé.

- Vous êtes bien matinal, jeune homme, lui dit celui-ci.

- Justement, c'est vous que j'espérais voir, dit Karim.

- Que voulez-vous dire ?

- Je me demandais si j'oserais sonner à la porte et dire que je rapporte la guitare de Marie ou s'il ne serait pas préférable que vous vous chargiez de la lui rendre ?

- Vous ne croyez pas si bien dire. Oui, je m'en chargerai, et en cachette en plus. Revenez ici ce soir vers dix-sept heures, je vous raconterai comment cela s'est passé, répondit l'homme, en regardant autour de lui avec méfiance.

Aux environs de dix-sept heures, Karim était au rendez-vous, mais le confident de Marie n'y était pas. Le petit domaine des Bertali, c'est ainsi qu'on appelait les parents de la jeune musicienne, semblait désert. Pas le moindre bruit ne parvenait de cet endroit ; aucune lumière n'était perceptible à travers les persiennes des nombreuses fenêtres du bâtiment ; nul signe de vie ne s'y manifestait. Karim s'enhardit, enfonça à plusieurs reprises le bouton poussoir de la sonnette, mais personne ne vint lui ouvrir ou voir de qui il s'agissait. Un quart d'heure plus tard, il fut convaincu que l'habitation était vide de toute présence et que ses propriétaires avaient dû s'absenter pour un motif sérieux qui concernait sûrement Marie. Il se disait que la santé de son amie s'était détériorée à tel point que ses parents l'avaient de nouveau évacuée en urgence vers un hôpital. Il essaya de chasser cette idée noire de son esprit, mais en vain, il ne trouva aucune autre explication plausible. Il fut envahi par une tristesse grande comme un océan. A sa détresse s'en ajoutait une autre. Pourtant, malgré le fait qu'il connaisse à peine Marie, il éprouvait un étrange sentiment pour elle. Un sentiment fait de pitié, d'amitié, de solidarité, de compassion et autre chose qu'il n'osait ou ne voulait pas s'avouer. Il est des situations sentimentales ainsi faites. La vie n'arrête jamais de nous apprendre ses leçons. Elle est le meilleur enseignant que l'on puisse connaître. Ainsi, la misère de Karim avait compris celle de Marie. Il se disait que, quelque part, la misère est d'abord morale avant d'être matérielle.

Karim retourna chez Léon. Il savait que ce brave homme, au crépuscule de sa vie, était la seule personne à qui il pouvait se confier et aussi qu'il était d'une grande sagesse. Il lui donnerait des conseils avisés. Il le retrouva assis sur un banc près de son domicile. Rien qu'en le fixant dans les yeux, le vieux semblait déjà avoir compris son désarroi et aussi qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle.

Lorsque le jeune homme lui fit part de la mystérieuse absence des Bertali et de leur fille, Léon poussa un long soupir puis il dit gentiment : « Ne te fais pas trop de soucis, fils, tu la retrouveras ta bohémienne, elle reviendra ».

En effet, à peine arrivé à la placette du kiosque, Karim entendit le son familier de la guitare qu'il aimait tant. La porte de l'abri était entrouverte et laissait échapper une faible lueur qui éclaira son cœur.

Chapitre VI

Tascali

Selon son habitude, la jeune fille s'était enroulée dans la grande couverture qui lui servait de lit. Quand elle aperçut Karim, son pauvre petit visage défait s'illumina d'un sourire heureux. Elle lui fit signe de venir s'asseoir auprès d'elle et posa sans retenue sa tête sur son épaule accueillante et protectrice. Avant que le jeune homme n'ait eu le temps de dire le moindre mot, elle lui raconta tout ce qui lui pesait sur le cœur.

Le malheur de la fugitive s'appelait Tascali, un éditeur de chansons, célèbre et puissant. Il manageait la troupe artistique dont Marie avait fait partie. Fort de ses finances et de ses relations avec le milieu médiatique, il était devenu actionnaire dans un groupe qui gérait la production musicale, théâtrale, cinématographique et télévisuelle, monopolisant ainsi une grande partie des spectacles parisiens. En somme, c'était un faiseur de célébrités en même temps que le bourreau des mouvements contestataires qui voyaient, dans sa façon de conduire l'industrie culturelle, une forme d'esclavagisme moderne.

Musicienne et interprète, Marie, Maria de son nom d'artiste, ne put supporter ce climat corrompu. Quoiqu'elle ait connu un succès foudroyant, elle échappa à son emprise sans faire trop de bruit. Bientôt, ce dernier exerça une sorte de chantage sur ses parents en leur faisant miroiter un grand avenir international pour leur fille. Mais Marie aimait la musique, la vraie musique et elle ne supportait pas les entraves. Elle prônait la liberté avec conviction.

Karim écoutait attentivement tout ce qu'elle lui disait. Au fur et

à mesure de ses explications, il sentait s'envoler une à une les illusions qu'il s'était faites sur le showbiz, ce monde fait de paillettes et de strass. « Quel gâchis ! » pensa-t-il.

Il la tenait maintenant serrée tout contre lui comme pour la protéger de toutes ces laideurs, quand il lui demanda inquiet :

- Je suis très heureux que tu sois revenue te confier à moi, mais est-ce bien prudent vu ton état de passer la nuit dans le froid et l'humidité ?

- Tu ne vas pas me chasser tout de même ? De toutes façons, je ne veux plus retourner là-bas. Mes parents ne comprennent rien. Ils vendraient leur âme au diable pour de l'argent. Je suis une artiste, une vraie. Si je ne peux pas exercer mon art comme je l'entends, je préfère encore arrêter le spectacle. Tascali ne m'achètera pas, plus aucun contrat ne me lie à lui. Quant à mes parents, ils seront bien obligés de comprendre que je ne suis pas sur terre pour nourrir leur ego. Ils ne pensent qu'à jeter de la poudre aux yeux de leurs amis et à se servir de moi pour gonfler leur portefeuille. C'est bien fini tout ça, je suis majeure ! Je vais leur prouver que je suis capable de me construire une vie propre et honnête et surtout de la vivre dans le bonheur, l'amour et la sérénité. S'ils ne sont pas contents, tant pis pour eux !

En parlant de ses parents, le ton de la jeune fille s'était durci. Pourtant Karim voyait de grosses larmes lui couler sur les joues.

- Mais ils doivent être fous d'inquiétude, avança doucement le jeune homme, tout en continuant à la bercer délicatement.

- Ils n'avaient qu'à y penser plus tôt. Quand j'étais enfant, ils ne se gênaient pas pour me laisser seule aux bons soins de Miss Vinaigre pendant qu'ils allaient à leurs fameuses soirées mondaines d'où ils rentraient aux petites heures du matin. Cette femme dure et amère m'a servi de nourrice et, à l'heure actuelle, elle essaye encore de diriger ma vie. Chacun son tour d'être malheureux ! dit-elle pour clore le sujet. Parle-moi un peu de toi, je ne connais que ton prénom. Nous sommes amis et je ne sais rien de toi.

Karim lui raconta son départ d'Algérie et son parcours en France. Il lui parla de la faillite de la boîte où il avait été employé. Il lui dit

qu'il n'y avait qu'une petite semaine qu'il était S.D.F. Si les choses s'arrangeaient, il toucherait bientôt son chômage assorti de six mois d'arriérés, plus une prime de réemploi.

- Mais que vas-tu faire de tout cet argent ?

- Je ne sais pas, répondit-il.

Si, il le savait, mais il ne voulait pas lui faire de peine. Et puis, rien n'est jamais sûr, c'est souvent le destin qui décide à notre place. Mieux vaut encore laisser faire le temps, pensa-t-il.

Il allait lui dire combien il se sentait bien avec elle quand on frappa doucement à la porte de la grotte. Ils se regardèrent tous les deux d'un air interrogatif et inquiet. Karim allait sortir quand la voix de Léon retentit dans la nuit.

- N'aie pas peur, fils, c'est moi ! Je venais aux nouvelles. J'ai entendu deux voix, alors les nouvelles doivent être bonnes. Allez, bonsoir les enfants, dit-il, en faisant demi-tour.

- Attendez, les bonnes nouvelles se partagent, entrez, rétorqua Karim, tout joyeux.

Le vieil homme ne se le fit pas dire deux fois. Il pénétra dans la grotte comme un habitué des lieux.

- Alors jeune fille, vous vous sentez mieux ? Nous nous sommes fait beaucoup de soucis à votre sujet vous savez, surtout Karim, dit-il, avec un sourire de connivence.

Puis il refusa la chaise que Karim lui proposait en disant :

- Non, je ne reste pas, vous devez avoir beaucoup de choses à vous dire. Le dialogue est toujours d'une aide primordiale dans quelque situation que ce soit, ne l'oubliez jamais. Je vous attends tous les deux demain matin à neuf heures précises pour le petit déjeuner. Bonne nuit !

- Merci ! Vous aussi ! Nous serons là, dirent en chœur les deux jeunes gens.

- Bien ! répondit simplement Léon en sortant de la grotte.

Chapitre VII

Naissance d'un amour

Sans rien dire, Marie souleva le coin de la vieille couverture. Après une légère hésitation, Karim s'y glissa avec délice. Au contact de leurs corps, ils ressentirent l'immense plaisir d'une fusion charnelle d'où se dégageait la chaleur diffusée par le soleil de l'amour. Marie s'abandonna aux caresses de Karim qui sinuaient tendrement sur sa peau soyeuse ; elle se laissa savourer comme un fruit arrivé à pleine maturité. Bientôt, le froid de la nuit se dissipa et laissa la place à une douce ardeur prisonnière de leur mince couverture. Leurs baisers frénétiques tentaient d'assouvir la soif de tendresse viscérale qu'ils traînaient depuis que l'injustice humaine avait décidé de leur exclusion, de leur marginalisation sociale et de leur dénuement matériel. La jolie bohémienne s'endormit dans les bras protecteurs de Karim comme un enfant dans ceux de sa mère. Après l'avoir rassasiée d'amour, il sombra à son tour dans le monde de Morphée.

Quand Marie ouvrit les yeux, il était presque neuf heures. La première chose qu'elle vit à son réveil fut le beau visage de Karim penché sur elle. Il lui vola un baiser en guise de bonjour, puis il lui rappela l'invitation de leur nouvel ami.

Chapitre VIII

Léon et Joséphine

Monsieur Léon était de cette génération qui avait vécu sa jeunesse pendant les années quarante. Une génération qui avait connu la guerre, les privations, puis de nouveau la paix sur un fond de misère causée par tant de désastres. Lui-même avait servi comme lieutenant d'un régiment de fantassins déployé sur les premières lignes du front. Il avait pu constater les pires violences dont les hommes sont capables. Cette dure expérience avait fait de lui un homme pacifique. Au sortir de l'horreur, ce fut la reconstruction. Il enseigna la littérature et la philosophie dans un lycée parisien. Au plus profond de lui-même, il avait espéré enseigner la paix, l'amitié entre les peuples, l'égalité des races et la tolérance, mais ces notions ne faisaient pas partie du système éducatif. Dans l'euphorie de la libération, il épousa une jeune comédienne qu'il connaissait à peine. Il assistait à tous ses spectacles et l'aidait en lui écrivant des textes tout en gardant ses distances avec ce milieu pour des raisons qui lui étaient propres.

L'exercice de l'art à cette époque n'était pas aussi contraignant qu'il ne l'est aujourd'hui. Malgré des soirées parfois très fatigantes, Joséphine, sa femme, s'occupait du ménage et de l'entretien de leur maison. Ils se permettaient même des vacances, une fois par an dans une station balnéaire au bord de la Méditerranée. Ils vécurent ainsi un grand amour en parfaite harmonie.

Léon aime l'art; s'il n'avait pas été professeur, il aurait été artiste. Mais il déteste les tapages médiatiques et les persécutions dont les acteurs sont victimes de nos jours. Il déteste par dessus tout le fait

que la manne financière générée par les spectacles, par la production tant musicale qu'audiovisuelle, ne soit pas équitablement répartie entre créateurs et producteurs. Il hait aussi les entraves qu'on dresse face à la liberté de l'expression culturelle et cela pour des raisons commerciales. Il voyait en Maria une rebelle qui fuyait cette jungle. Son histoire qu'il venait d'apprendre de la bouche de Karim ajouta un plus à sa conviction. Ce jeune couple lui rappelait également sa jeunesse et son amour pour Joséphine, partie un jour pour plonger dans un sommeil sans fin : la mort !

Hélas, sa femme le laissa en proie à la solitude, sans enfants, sans parents. Il n'était jamais parvenu à faire le deuil de son amour défunt. Le long soupir qu'il avait laissé échapper lorsque Karim lui avait appris la disparition de Marie en était l'expression qui témoignait à elle seule des regrets qui l'habitaient.

Les deux jeunes gens arrivèrent à l'heure prévue chez le brave homme. Tout de suite après avoir franchi la porte de la cuisine, Marie se sentait déjà en confiance. Elle se croyait revenue quinze ans en arrière, comme au temps où, petite fille, elle allait passer les vacances chez sa grand-mère, là-bas, à Givet, près de la frontière belge. C'était le même gros buffet garni de vitraux, le même frigo d'un blanc passé avec une grosse poignée en métal chromé et les mêmes bibelots hétéroclites en plâtre ou en faïence colorée. Le papier peint qui avait vécu lui aussi était décoré de légumes et de fruits. Un gros poêle à charbon ronronnait doucement, diffusant une chaleur douce et agréable qui la changeait de l'atmosphère humide de la grotte. Mais ce qui attira surtout son regard, ce fut le grand cadre en bois brut accroché au-dessus de la cheminée. On pouvait y voir, collées en un savant pêle-mêle, de vieilles photos jaunies qui représentaient toujours les deux mêmes personnes : « Joséphine et Léon ». Toute leur vie était là, arrangée dans un ordre chronologique. Il y avait celles de leur mariage, prises par un photographe professionnel. D'autres encore racontaient leurs vacances à la mer. Mais la place d'honneur avait les faveurs d'une Joséphine en plein tour de chant, une Joséphine avec de longs cheveux

blonds ondulés, toute menue dans une petite robe noire légèrement décolletée. Voyant que Marie ne pouvait détacher les yeux de ce qui avait été la plus belle partie de sa vie, Léon lui dit doucement :

- Je t'expliquerai tantôt, Karim sait déjà, lui. Elle était belle ma femme hein ? C'est bien dommage qu'elle soit partie avant moi. Enfin, c'est la vie ! dit-il, l'œil humide. Allez, il faut manger maintenant, ça refroidit !

Un petit déjeuner copieux fut servi par un hôte tout à la joie de le partager.

- Prenez place les enfants, je vous ai préparé un bon chocolat chaud. Il y a aussi un assortiment de viennoiseries dont vous me direz des nouvelles.

- Mais il ne fallait pas vous déranger pour nous, dit Marie. Un bon café aurait suffi.

- Ta ! Ta ! Ta ! C'est dimanche aujourd'hui ! Et puis, il y a si longtemps que je prends mes repas tout seul qu'il fallait bien fêter ça.

Au premier coup d'œil, Léon avait deviné un changement dans l'attitude de ses deux jeunes convives. Ils semblaient épanouis et exprimaient le regard émerveillé des amoureux. « Ils s'aiment ! J'en étais sûr ! Pour ces deux victimes d'une panne de destin, l'amour, ce magicien universel, a commencé à colmater les blessures. Ils peuvent maintenant regarder l'avenir avec espoir. Ils seront deux pour affronter les ennuis qui ne manqueront pas d'encore se dresser sur leur route, mais l'amour adoucit bien des choses », pensait le vieil homme. Puis, n'y tenant plus, il entra dans le vif du sujet :

- Je suis sûr que vous avez une nouvelle à m'annoncer. Je me trompe ?

- Que voulez-vous dire ? demanda Karim, embarrassé.

- Allez, je vais le faire à ta place. Vous êtes amoureux ! Ne soyez pas timides, c'est de votre âge. Il n'y a pas de honte à cela. Et c'est écrit dans vos yeux, dit le vieux devin en leur adressant un clin d'œil.

Marie était toute rose de confusion. Karim lui prit la main et annonça :

- Oui, nous nous aimons, vous avez raison, mais comment l'avez-vous deviné ?

- Je suis vieux, n'oublie pas, j'ai été amoureux moi aussi... dans le temps. Ah ! Comme c'est loin tout ça.

En entendant Karim déclarer ouvertement son amour pour elle, le cœur de Marie faisait des bonds de joie ; de pâle qu'il était, son visage était maintenant tout rose d'émotion. Cela lui allait à ravir. Ils parlèrent des parents de Marie, de la revêche Miss Vinaigre et surtout de l'affreux Tascali. Léon était entièrement d'accord avec la façon dont Marie voyait les choses. Elle lui dit qu'elle voulait encore chanter, c'était la seule chose qu'elle aimait faire. Mais jamais je ne deviendrai un outil commercial, ajouta-t-elle fièrement.

Le vieil homme ne pouvait qu'abonder dans son sens. « Ah ! C'était bien plus facile au temps de Joséphine », pensa-t-il, puis il dit :

- Nous allons trouver une solution. Ne t'inquiète pas, mais avant il faut que je te pose une question qui me turlupine depuis ta disparition.

- Laquelle ? demanda Marie qui ne voyait pas où il voulait en venir.

- Oh ! Rien de bien méchant. Je voudrais savoir qui a appelé le S.A.M.U. ce soir-là ? Pas par curiosité, mais tout simplement parce que je pense que celui ou celle qui t'a aidée sait que tu vis dans la grotte. Enfin, c'est le fruit de mes déductions, tu devais y être puisque ta guitare y était. Alors, j'ai peur qu'il ou elle avertisse les autorités et que vous replongiez d'un coup dans les ennuis. Ils prennent les sans-logis pour des bandits alors que ce ne sont que des victimes de la société, dit Léon, d'un air convaincu.

- Pour la grotte, vous avez raison, je n'y avais pas pensé, dit Karim.

- Je n'étais pas à l'intérieur, j'étais sur le kiosque. Je ne me sentais pas bien. Je suis allée m'asseoir dehors pour respirer un peu d'air frais, espérant voir revenir Karim rapidement. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite, j'ai dû faire un malaise. Quand je me suis réveillée, j'étais à

l'hôpital. Je ne saurais pas vous en dire plus.

- C'est bien dommage, nous ne sommes guère plus avancés, dit le vieux, d'un air navré.

- Mais où allons-nous vivre alors ? Je ne veux plus retourner dans le métro, c'est trop dangereux. Mais je ne veux pas non plus aller dormir dans des caisses en carton sous les ponts, dit Marie.

- J'aurais bien une idée et pour le logement et pour la chanson, mais il faut voir si cela vous conviendra.

- Je suis sûr que oui, dit Karim plein d'espoir.

- La chanson d'abord : Marie, au lieu d'aller faire la manche dans le métro, tu pourrais louer tes services et présenter des petits tours de chants « guitare et voix », dans des maisons de retraites, dans des écoles, ou dans des petites salles communales ; c'est ce que Joséphine a fait pour rester avec moi quand j'ai pris ma retraite. Tu ferais un répertoire spécial pour chaque occasion. Je te donne un exemple : pour les vieux, tu mélangeras tes chansons avec d'autres du temps jadis. Pour les écoles, tu feras la même chose, mais avec des comptines. Comme cela, tout le monde sera content.

- Mais je ne connais pas beaucoup ce genre de musique, dit Marie, perplexe.

- Ne t'inquiète pas pour ça, nous avons tout le répertoire de ma « Jojo » à notre disposition.

Il sortit de la cuisine et revint bientôt, tout fier portant un vieux magnétophone à bande des années cinquante.

- Vous êtes sûr qu'il fonctionne encore ? demanda Marie, peu habituée à du matériel aussi vétuste.

- Il marchait encore hier et le jour avant aussi, répondit Léon.

Karim et Marie comprirent que, même si Joséphine n'était plus là, le vieil homme restait en communion avec elle par l'intermédiaire de ses chansons.

Chapitre IX

Les Bertali

Alphonse et Mireille Bertali avaient tout juste la cinquantaine. Cinquante ans, cet âge qui garde en nous un immense appétit de vivre, un âge qui a tout juste à peine épuisé la moitié de ses horizons. Ils possédaient un grand atelier de couture où leur propre styliste dessinait des vêtements branchés qu'ils distribuaient dans leurs boutiques disséminées aux endroits les plus commerçants de la capitale. Toute la famille de l'élite artistique parisienne venait se vêtir chez eux. Tascali organisait les spectacles et diffusait les produits audiovisuels. Bertali habillait les artistes. Tout ce qui ne lui rapportait pas un maximum d'argent n'était pour lui que quantité négligeable.

Mireille et Alphonse Bertali étaient encore sur les bancs du lycée quand leur amour vit le jour dans la cour de l'école. Il se prolongea dans la rue et se concrétisa par un heureux mariage. Le fruit de cette union, c'était Marie.

Avec un petit effort mnésique, Léon se souviendrait de deux jeunes amoureux de sa classe de terminale lettres et philosophie, des étudiants bavards à qui il rendait toujours des copies où il mentionnait « médiocre », en rouge, dans la marge. Cependant, une mémoire octogénaire ne pouvait certainement pas retenir pareil détail. Par contre, ces deux jeunes amoureux devenus adultes, se souvenaient parfaitement de leur vieux professeur et ils connaissaient également Joséphine. Léon était à quelques années de la retraite quand ces deux jeunes insouciant vinrent suivre ses cours avec désinvolture.

Deux fois par an, le directeur du lycée organisait une fête payante,

histoire de renflouer les caisses pour offrir du matériel didactique moderne à ses élèves. Les parents des lycéens y étaient conviés par écrit et bien rares étaient ceux qui osaient refuser l'invitation. Pour justifier la dépense des participants, il engageait un artiste ou deux pour égayer le tableau. Tous les professeurs et leurs conjoints venaient avec plaisir mettre bénévolement la main à la pâte. En tant qu'épouse d'enseignant, Joséphine était elle aussi toujours de la fête, pour la plus grande joie des spectateurs qui l'admiraient autant pour sa beauté que pour son talent. Mireille lui servait d'habilleuse pendant qu'Alphonse suivait Léon partout pour l'aider en cas de besoin.

La fin des études des Bertali et la vieillesse de Léon, les avaient fait se perdre de vue. Pourtant, ils ne vivaient qu'à une quinzaine de kilomètres les uns des autres.

Chapitre X

La caravane

L'idée qui avait germé dans l'esprit du brave homme pour résoudre le problème de logement des deux jeunes sans-abri était toute simple. Il possédait toujours la caravane de camping qui lui avait servi du temps de Joséphine. Elle prenait beaucoup trop de place mais la charge émotionnelle qu'elle contenait ne lui avait pas permis de s'en débarrasser. Après une minute de réflexion, leur hôte leur proposa ce gîte : « Vous pouvez disposer de la caravane, elle est au garage. Je pense qu'il faudra y effectuer de menus travaux pour qu'elle redevienne habitable. Vous l'avez pour tout l'hiver, installez-la où vous voulez ».

Les deux jeunes gens ne surent comment le remercier. Ils regardaient avec stupéfaction et gratitude ce vieil homme qui débordait d'humanité et de générosité. Dès le lendemain, le petit chantier commença. Le surlendemain, un couple heureux, bien au chaud à l'abri des regards indiscrets, répétait « La Bohémienne », cette chanson qui leur était si chère. Soudain Karim s'exclama :

- De quoi allons-nous vivre maintenant ?

- De n'importe quoi, l'essentiel est qu'on soit au chaud, répondit Marie.

- De toutes façons, demain, à la première heure, j'irai offrir mes services de manutentionnaire aux Halles. Il y aura certainement des produits à charger ou à décharger, je reviendrai avec du pain et des légumes.

Les deux amoureux passèrent la nuit dans une sorte d'extase, aussi

bien amoureuse que matérielle. Au chant du coq, Karim était déjà debout.

Marie fit mine de se lever aussi, mais le jeune homme lui dit de se reposer. Il déposa un doux baiser sur ses lèvres encore endormies et sortit en fermant doucement la porte derrière lui. Ils avaient poussé la caravane au fond du jardin en dessous d'un arbre centenaire. Le maigre quartier de lune noyé dans la brume de novembre n'éclairait pas grand-chose. Karim trébucha sur une vieille souche, souvenir d'un arbuste mort depuis longtemps, et perdit l'équilibre. Il se promit d'arranger la chose dès son retour, mais avant, il lui fallait trouver un travail afin de nourrir sa douce Marie, et aussi d'offrir un cadeau à Léon pour le remercier de toutes ses bontés. Il passa près du kiosque, vit que tout était calme puis il continua sa route.

Il s'engouffra dans la première bouche de métro venue, étudia attentivement les panneaux et prit la direction « les Halles ». En attendant l'arrivée de la rame, il eut tout le temps de se rendre compte que les habitués de la nuit étaient encore pour beaucoup à moitié endormis. Les autres étaient déjà accrochés à leurs mégots. Dans la lumière pâlotte des grands tubes au néon, ils ressemblaient à des morts vivants. Certains toussaient d'une toux grasse et bronchitique tandis que d'autres restaient là, les yeux perdus dans le vague de leur vie qu'ils jugeaient inutile. « Ah ! Voilà la rame », pensa Karim, heureux d'échapper à toute cette misère souterraine. Les navetteurs étaient nombreux. Certains affichaient de grands sourires, les autres avaient l'air renfrogné de quelqu'un qui n'a pas assez dormi. « Oui, c'est cela aussi la vie », pensa le jeune homme.

Quand il arriva aux Halles, il était à peine cinq heures trente. Il se dirigea vers un groupe d'hommes qui apparemment cherchaient eux aussi du travail. Les têtes se tournèrent vers lui, mais aucune ne reflétait le moindre signe de sympathie. C'était des habitués de l'endroit.

A les écouter discuter ensemble, Karim comprit qu'il n'était pas le bienvenu. Les quolibets allaient bon train, un nouveau... il venait leur voler leur travail. C'est tout juste s'ils ne lui disaient pas ouvertement «

Fiche-nous la paix ! Laisse-nous gagner notre pain ! Dégage ! » Il fit semblant de ne rien entendre et s'éloigna des derniers hommes du groupe pour ne pas qu'ils s'excitent d'avantage. Les derniers camions arrivés au marché furent pris d'assaut avant qu'il n'ait eu le temps de réaliser que le travail lui passait sous le nez. « Je viendrai plus tôt la prochaine fois », pensa Karim désolé.

Il allait partir quand il vit arriver comme en cortège une dizaine de S.D.F. aux commandes de caddies pour les uns, ou bien porteurs de grands sacs en plastique pour les autres. « Où vont-ils comme ça et que viennent-ils faire ici ? Ils n'ont pas l'air plus riches que moi pourtant. Je vais les suivre, on verra bien », se dit-il. Le cortège en question s'arrêta à sa hauteur en attendant que les camions et les manœuvres s'en aillent. Puis, ils se précipitèrent en pagaille pour ramasser ici ou là une orange éclatée ou quelques carottes échappées d'une botte mal ficelée. Hélas, Karim n'avait que ses poches pour tout contenant. Deux oranges dans l'une et trois pommes dans l'autre, il affichait déjà complet. C'est à ce moment-là qu'il sentit une main lui frapper dans le dos.

- Tiens mon gars, voilà un sac, remplis-le et tire-toi avant que les autres ne te voient, lui dit une vieille femme enveloppée dans un vieux manteau de fourrure tout râpé.

- Merci madame, dit Karim, poliment.

- Oui, tu peux m'appeler madame, j'étais une dame... dans le temps... et une grande ! Mais maintenant, je ne suis plus rien d'autre qu'une pauvre mendiante. Allez, ton sac est plein, va-t-en, dit la vieille, en le poussant dans la direction opposée.

Le bruit grinçant des vieux caddies et les cris menaçants qui se rapprochaient donnèrent à penser à Karim que la pauvre vieille avait raison. Il était temps qu'il s'en aille. Il pressa le pas et ne s'arrêta que quand il ne fut plus en vue de cette meute affamée de nourriture et de bagarre.

Des fruits et des légumes de toutes sortes garnissaient le sac généreusement offert. « C'est déjà ça, mais je n'ai toujours pas de pain », pensa-t-il. Il fouilla dans ses poches pour compter la monnaie qui lui

restait. Il respira d'aise, la pièce de deux euros dessina directement deux baguettes dans sa tête. « Il me reste assez pour le pain et ma carte de métro est encore valable pour un voyage. Tout va bien! pensa-t-il soulagé.

Il s'arrêta dans une boulangerie puis repartit tout guilleret à l'idée de retrouver Marie. « Demain, j'irai à la poste, on ne sait jamais », espéra-t-il.

Le soir, une douce lumière rayonnait à l'intérieur du logement qu'ils venaient d'investir et une petite marmite chantonnait sur le vieux réchaud à gaz. Lorsque la modeste pitance fut prête, ils s'attablèrent pour manger. Le dîner était délicieux. Il avait la saveur de l'amour et de la liberté. Ce frugal repas les avait comblés. Karim s'était rendu compte une fois de plus que ce qui l'avait fait venir à Paris n'était qu'illusion. Il y était venu avec l'espoir de gagner suffisamment d'argent pour bâtir son avenir et aider un peu ses parents, restés en Algérie. Sur ce point, il avait perdu ; sur un autre, il avait gagné. Son gain, c'était l'amour, c'était Marie. Un gain inestimable et non monnayable.

Toute sa philosophie et sa façon de voir la vie avaient changé et pris un virage dont Marie et Léon étaient les architectes. Le lendemain, au retour des Halles, il passa par les services de l'inspection du travail. Il s'informa sur le résultat de la démarche qu'il avait effectuée juste après son licenciement. En consultant son dossier, une secrétaire lui apprit que la requête déposée par les ouvriers avait juridiquement abouti. Le tribunal administratif avait décidé de leur indemnisation. Une prime de licenciement leur revenait de droit. Une allocation de chômage leur serait allouée et une autre somme d'argent qui restait à calculer à l'amiable entre le liquidateur de la faillite et le syndicat leur serait versée pour pallier à leur préjudice tant moral que matériel. En somme, la lente machine juridico-administrative avait fait un grand pas. Dans quelque temps, un huissier saisirait tous les biens de l'employeur et organiserait une vente aux enchères. Karim serait un homme aisé lors des quelques prochains mois. L'avenir s'annonçait florissant.

Chapitre XI

La maison de retraite

Pendant l'absence de Karim, Marie et Léon s'étaient renseignés par téléphone sur la possibilité d'organiser de petits concerts à bon marché dans les hospices et les écoles. La directrice du home accueillit la demande avec enthousiasme. Elle se rappelait qu'au temps où elle était encore une jeune infirmière, une chanteuse d'un certain âge venait régulièrement réchauffer le cœur des vieux pensionnaires de l'endroit, par sa présence et ses chansons. Elle s'était même prise d'amitié pour cette artiste, toujours accompagnée de son mari, dont la joie de vivre et la douceur mettaient un peu de baume au cœur de ces vieillards, bien trop souvent laissés à l'abandon par leur famille, de pauvres vieux qu'on plaçait là comme pour se débarrasser d'une corvée. Ils recevaient parfois pour leur anniversaire une carte qu'ils montraient fièrement aux autres en disant : « Vous voyez, ma fille ne m'a pas oublié. Elle n'a pas beaucoup le temps mais elle m'a écrit quand même ». Les autres hochaient la tête avec envie, rêvant au jour béni où eux aussi recevraient une longue enveloppe blanche garnie d'une carte musicale, ou parfumée, avec pour tout message : « Heureux anniversaire » écrit en grandes lettres dorées.

Léon répondit à sa correspondante :

- Oui, Madeleine, la chanteuse s'appelait Joséphine, je suis Léon, son mari !

- Ah ! Oui, monsieur Léon, je me souviens parfaitement de vous, comment allez-vous ? Qui allez-vous nous présenter ? demanda la directrice, d'un ton réjoui.

- Ma petite fille, enfin non, je n'ai malheureusement pas eu d'enfants, mais c'est tout comme, elle pourrait l'être, dit-il, en adressant un clin d'œil à Marie qui buvait ses paroles.

La jeune fille s'approcha plus près du vieil homme et lui posa spontanément un gros bisou sur la joue en disant avec un grand sourire :

- Merci papy !

Je vous recevrai avec joie, venez quand vous voulez, le plus tôt sera le mieux. On me réclame, je vous laisse, au revoir Léon, dit-elle, avant de raccrocher.

Voilà, le plus gros est fait. Joséphine allait chanter là-bas tous les jeudis après-midi. Il te reste toute la journée pour commencer à répéter. Allez, au travail ! dit Léon, sur un ton professoral.

Quand Karim rentra à la caravane, il y trouva Marie et Léon en train d'écouter de vieilles chansons distillées par le magnétophone. Léon avait retrouvé les partitions et les paroles de ces vieux tubes des années quarante. Il s'évertuait à remettre Marie sur la bonne voie quand elle se trompait de couplet. « Une vraie cacophonie », pensa Karim. Ensuite, il commença à écouter les paroles de ces vieux airs que ni lui, ni Marie, n'avaient jamais entendus.

C'était pour la plupart de vieilles chansons d'amour ou d'autres plus entraînantes. Il y était question de guinguettes, de vin blanc, de java ou de froufrous. Devant l'air étonné du jeune homme, les deux chanteurs de charme arrêtaient la musique et lui expliquèrent la situation.

- Voilà, je lui ai décroché un spectacle et, du même coup, me voilà imprésario. Nous allons faire un pot-pourri de musiques anciennes et de celles de Marie. Il me semble aussi que tu pourrais lire quelques-uns de tes poèmes, qu'en penses-tu ? demanda « le papy ».

- Oui, on peut le faire, mais je ne sais pas si je serai à la hauteur. Face au public, je vais perdre tous mes moyens, j'aurai sûrement le... comment dites-vous déjà ? demanda le jeune homme qui butait sur le mot.

- Trac ! répondirent en chœur les deux autres, en se moquant

gentiment.

- Oui, le trac ! dit Karim, sceptique quant à sa faculté de conteur...

Bientôt l'hiver arriva. Paris se vêtit de ses manteaux enneigés. Karim continuait à s'activer aux Halles. Léon passait la plus grande partie de ses journées à lire les vieux romans de sa bibliothèque bien garnie, à regarder la télévision et, de temps à autre, il faisait un petit tour chez Marie pour constater où elle en était par rapport au répertoire des chansons laissées par la défunte Joséphine.

Le soir, après le retour de Karim, le trio formait une famille particulière, réunie par le destin. Léon pensait aux années folles de sa jeunesse avec une profonde nostalgie ; Karim, au soleil de l'Algérie, à Tenes, sa petite ville maritime. Marie, elle, ne pensait pas : elle rêvait. Lorsque le sage vieillard remarquait qu'un silence pesant régnait sur eux, il lançait :

- Allons-y, on reprend les refrains d'hier.

Aussitôt, une chaude ambiance emplissait leurs cœurs et leur demeure de bonheur. Ils étaient prêts pour les fêtes. Marie tenait soigneusement un calendrier où elle mentionnait les dates et les lieux que le vieux professeur reconverti en chef de troupe lui rapportait. Une autre manière d'exercer l'art allait incessamment débiter. Dès qu'il se faisait tard, Léon saluait le couple et repartait jusqu'à sa petite maison retrouver ses souvenirs. Il avait été retenu plusieurs fois à dîner, mais souvent, il refusait leur offre. Il ne voulait pas déranger l'intimité des deux tourtereaux.

Chapitre XII

Les cadeaux

Ce matin-là, le manutentionnaire, pris d'une subite intuition, n'alla pas aux Halles. Il pensait passer par les services de l'inspection du travail, vérifier si la machine administrative avait régularisé sa situation et si la justice avait appliqué sa loi. Bien vu ! Tout avait été réglé comme il l'espérait. Tout ce qui lui revenait de droit, une somme conséquente, venait d'être versé sur son compte postal.

Il est des matins heureux, des matins qui ressemblent à cette jeune secrétaire qui lui avait souri en l'apercevant à l'entrée de la salle d'accueil. Elle connaissait par cœur son dossier et le contenu de sa requête. Il avait senti la bonne nouvelle à travers son regard empreint de sympathie.

- C'est fait, monsieur Rezqui, vous pouvez aller à la poste maintenant, lui dit-elle.

- Je peux ? Maintenant... c'est que... oui, merci, au revoir.

Il sortit du bureau le cœur léger mais un peu fébrile tout de même. Cet argent tant attendu allait le sortir de la misère où il croupissait depuis de longs mois. Au guichet de la poste, il dit tout fier à l'employé :

- Je suis Karim Rezqui. Je voudrais retirer cinq cents euros.

L'employé le regarda avec méfiance :

- Carte d'identité et carte de banque, s'il vous plaît, monsieur.

- Voilà, dit Karim, sûr de lui.

L'autre tapa ses coordonnées sur le clavier de l'ordinateur, entra le montant du retrait demandé, fit signer le formulaire de reçu à Karim et lui donna son relevé de compte.

Le solde qui s'affichait devant ses yeux allait au-delà de toutes ses espérances. Encore quelques mois et il pourrait assouvir ses rêves : rentrer au pays, gâter les siens et ouvrir enfin sa propre entreprise. Seule ombre au tableau : Marie. « Voudra-t-elle bien me suivre ? » se demandait-il inquiet. L'employé frappa à la vitre pour le sortir de sa rêverie et fit glisser cinq billets de cent euros sous le carreau blindé qui le séparait des clients. Le jeune homme ramassa son dû d'une main tremblante, glissa sa petite fortune bien au chaud dans son vieux portefeuille en cuir martelé et alla relever son courrier. Une lettre du syndicat lui signifiait que son dossier était en ordre. A partir de ce jour, il avait droit aux allocations de chômage.

Une lettre venant d'Algérie était arrivée aussi. Elle provenait de sa sœur cadette, la plus lettrée de la famille. Elle lui donnait des nouvelles des siens et lui disait aussi combien il leur manquait. « Ah ! Je vais en avoir des choses à leur raconter. Un vrai roman ! » pensa Karim, ému.

Il fallait qu'il leur parle de sa rencontre avec Marie, de la générosité de Léon et aussi de sa situation. Pour ne pas les inquiéter, il leur avait tu sa misère. Il avait fait abstraction de l'épisode de la faillite et aussi de sa situation de S.D.F. Mais tout cela était bien fini, il allait pouvoir leur envoyer des cadeaux qui tomberaient juste à point pour l'Aïd, cette fête qui correspond au Nouvel An en France et qui approchait à grands pas. Il aperçut l'enseigne d'un bar, entra, et commanda un café et deux croissants. Après s'être restauré, il demanda au garçon où se trouvait la galerie marchande la plus proche et s'y dirigea sans hésitation. Il voulait faire une surprise à Marie et à Léon.

Pour Marie, ce serait une nouvelle guitare, les cordes de la sienne étaient toutes distendues, elle devait l'accorder toutes les deux chansons, un vrai supplice. Et pour Léon ? Pour Léon, là, c'était autre chose. La veille, le vieux magnétophone avait rendu l'âme pendant que Marie et son mentor répétaient. Navré, le vieil homme l'avait remporté chez lui en disant :

- Ne vous inquiétez pas, je vais le réparer. Il lui arrive de temps en temps d'abandonner, j'ai l'habitude.

Après son départ, Marie et Karim avaient réfléchi à la chose. La solution était à portée de leurs mains, mais sans argent, ce n'était même pas la peine d'y penser. « Maintenant, le problème est résolu. Marie portera les bandes à son ami ingénieur du son. Il mixera les chansons pour en enlever les parasites et il pourra enregistrer le résultat ainsi obtenu et graver quelques C.D. Il ne me reste plus qu'à trouver une radio équipée d'un lecteur et le tour est joué », pensa Karim.

Dans la grande galerie marchande se trouvaient toutes sortes de boutiques, allant du magasin de vêtements au magasin d'électronique, ou encore quelques épiceries fines. Il y avait là tout ce qu'il pouvait souhaiter. Mais à la vue des prix affichés, il se dit que, malgré l'argent qu'il avait retiré et dont le montant lui apparaissait comme une petite fortune, il allait devoir jouer serré pour arriver à combler toutes ses envies de cadeaux.

Pauvre Karim, qui se croyait riche avec cinq cents euros. Dans son pays, avec une somme pareille, il aurait pu faire beaucoup de choses, mais ici, la cherté de la vie réduisait ses possibilités. Tout allait bien pour les nantis mais les bas salaires restaient toujours à la traîne pour assouvir leurs envies. C'est cela le pouvoir d'achat.

En plus, à l'approche des fêtes, les commerçants, sachant bien qu'en ces périodes festives les clients étaient toujours plus nombreux et un peu moins avarés, avaient sûrement gonflé leurs prix. Tant pis, je vais toujours regarder combien cela pourrait me coûter, puis je déciderai, pensa le jeune homme, ébloui par toutes les vitrines magnifiquement garnies des illuminations de Noël. Pour Marie, il choisit une guitare qui ressemblait à celle qu'elle possédait déjà, un micro et deux gros haut-parleurs. Pour Léon, il trouva une radio C.D pas trop chère, d'une marque très peu connue, mais à laquelle le vendeur garantissait un très bon avenir. Il ne lui restait déjà plus que le tiers de ses euros quand il aperçut au loin un traiteur qui annonçait : aujourd'hui « Cuisine du Maghreb ! »

Plus il approchait du magasin, plus les senteurs d'épices caractéristiques lui rappelaient son pays. Ils avaient vraiment mis le

paquet ; même le vendeur s'adressa à lui en arabe. Cela fit sourire Karim car l'accent du serveur laissait à désirer, surtout pour la prononciation des H. Il passa sa commande en français et remarqua que l'autre se sentait tout de suite plus à l'aise.

- Trois portions de couscous royal et le grand gâteau au miel là-bas, dit-il, en pointant la merveille du doigt.

Après une courte réflexion, il ajouta : je prendrai aussi une bonne bouteille de vin rouge algérien pour mes invités et une d'eau pétillante pour moi. « Tant qu'à faire, autant le faire bien », pensa-t-il.

Avec tous ses achats, il était chargé comme un mulet. Arrivé à la sortie de la galerie, il héla un taxi. Il repartait, fauché mais heureux, retrouver sa jolie Marie. Le chauffeur immobilisa son véhicule juste devant la porte d'entrée de la caravane. Puis, il ouvrit la malle chargée de cartons de différents calibres que son client commença à décharger.

Karim appela Marie qui accourut rapidement et l'aida à transporter cette mystérieuse marchandise à l'intérieur de la caravane sans poser de questions. De sa fenêtre, Léon observait la scène.

Chapitre XIII

La plainte

Malgré toutes les précautions prises par Léon et ses deux pseudo locataires qui essayaient de faire le moins de bruit possible ou de va-et-vient inutiles, une plainte avait été déposée au commissariat de l'arrondissement de leur résidence de fortune. Des voisins s'étaient plaints que des individus, un Arabe et une Gitane, avaient installé illégalement une caravane dans l'extrémité est du jardin d'un vieux monsieur.

Les plaignants ne connaissaient pas ce vieil homme. Il habitait depuis peu cet îlot résidentiel. En fait, ce dernier avait déménagé d'un quartier qu'on taxait de « difficile ». Il avait du même coup fui aussi le bruit de la circulation et des commerces pour s'installer dans un logement modeste avec espace vert qu'il appelait pompeusement « mon jardin ». Il trouva en ce nouveau lieu la tranquillité et la joie de rencontrer les deux jeunes amoureux démunis. Vu son âge et la rareté de ses déplacements, peu de gens le connaissaient. Aux alentours, certains voisins voyaient les nouveaux venus avec méfiance. Il avait suffi qu'un meneur fomenté la contestation pour qu'une plainte soit aussitôt déposée.

Un matin, très tôt, une patrouille de police munie d'un mandat vint perquisitionner la caravane.

- S'il vous plaît monsieur, vos papiers, madame aussi, dit le brigadier.

- Voilà, nous sommes en règle monsieur, lui dit Karim, en lui remettant les documents.

- Oui, mais vous n'avez pas le droit de camper ici sans autorisation municipale, ajouta le brigadier.

Au même moment, Monsieur Léon Leblanc descendit pas à pas les marches de l'escalier et se présenta devant le chef de la police :

- Puis-je savoir de quoi il s'agit à une heure aussi matinale ?

- C'est à cause de ces voyous que nous sommes ici. Nous avons reçu une plainte pour troubles du voisinage et tapage nocturne. Nous sommes porteurs d'un mandat de perquisition. On vérifie d'abord avant de procéder à leur évacuation.

- Oh là ! Tout doux ! Ce ne sont pas des voyous ! Les voyous sont ailleurs, vous le savez bien, mais vous ne faites rien. Ces deux jeunes gens sont mes hôtes, allez-vous en, sinon...

- Mais monsieur, c'est illégal ce que vous faites, cet espace ne vous appartient pas, vous devez rentrer votre caravane.

- Je le ferai. Ah bon, la musique les dérange ?

- Oui, elle les dérange, et il nous faut embarquer ces deux-là pour de plus amples vérifications quant à leur domicile, dit le policier, d'un air sévère.

- Mais enfin, depuis quand un grand-père ne peut-il plus héberger ses petits-enfants ? Allez, vous deux, rentrez à la maison, qu'on en finisse ! dit Léon, d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

- Oui, papy ! Tu viens Karim ? dit Marie, qui avait du mal à tenir son sérieux.

- Ah, c'est votre petite-fille ?

- Evidemment ! Elle vit chez moi chaque fois qu'elle peut pour répéter sa musique. Sa grand-mère, ma Joséphine, était une chanteuse qui a eu son heure de gloire. Elle veut remettre son tour de chant à la mode en y mélangeant ses propres chansons. Karim est son fiancé, c'est lui qui écrit les paroles. Ils vont bientôt se marier. Je suis nouveau, ici. Tout ce que les gens ne savent pas, ils l'inventent. C'est bien connu ! dit le menteur, avec aplomb. Puisque l'art dérange les mal pensants, je vais leur installer un petit studio dans la cave. De toute façon, l'acoustique n'en sera que meilleure. Ils se croiront à Saint-Germain-des-Prés. Je

vous inviterai à venir écouter Marie à son premier concert, cela vous dit ? demanda Léon, en pensant tout bas : « Comme pot-de-vin, on a déjà vu mieux, mais sait-on jamais... »

- Avec plaisir, j'aime beaucoup la musique, mais attention, pas trop de bruit quand même hein ! Les esprits chagrins pourraient se réveiller, dit le brigadier, en lui donnant une petite tape amicale sur l'épaule.

Après le départ de cet homme si conciliant, Léon retourna vers la maison en serrant les lèvres pour ne pas éclater de rire. Les deux jeunes gens qui avaient tout entendu de son discours étaient pliés en deux. Quand le vieil homme les vit si joyeux, il ne sut plus retenir son hilarité. Au lieu d'un tour de chant, il fit un énorme tour de rire qui dura jusqu'à ce qu'une grosse quinte de toux lui fasse reprendre ses esprits.

Le calme revenu, il fallait passer aux choses sérieuses.

- C'est bien beau tout ça, mais comment allons-nous faire maintenant ? Fini la vie de château, dit Marie, les yeux humides.

- Comment ça, fini ? Je n'ai jamais reculé devant personne. Ce n'est pas une bande de ploucs de bourgeois de banlieue qui va me faire plier. Au contraire ! claironna avec défi l'octogénaire. Je t'ai promis que tu chanterais et tu chanteras ! D'ailleurs, je l'ai promis à Joséphine aussi, alors... Venez, allons visiter la cave, puis nous y descendrons tout le matériel nécessaire aux répétitions. Comment n'ai-je pas pensé à cela plus tôt ? Ah, vraiment, je me fais vieux.

- Mais non papy, tu es le plus jeune de nous trois. Tu verras, tu seras fier de nous. Je te le promets !

Se rendant compte qu'elle venait de le tutoyer, Marie mit sa main sur la bouche en signe de bévue. La réponse de Léon la rassura pleinement.

- Ah ! Enfin fini les cérémonies, toi aussi hein, fils !

- Oui Léon, dit Karim, avec un grand sourire.

- Je vous avais laissé la caravane pour protéger votre intimité. Tant pis, vous allez devoir me supporter. La chambre d'amis est à droite, en haut, dans le fond du couloir, juste à coté de la salle de bains. Faites

comme chez vous mes enfants ! Voilà, déménagez vos affaires, moi, j'ai besoin de me reposer un peu. A plus ! Comme vous dites, dit Léon, en prenant place dans son fauteuil.

Il ferma les yeux et se mit à fredonner doucement une vieille chanson de Joséphine avant de s'endormir, le sourire aux lèvres.

Pour accéder à la cave, il fallait descendre la quinzaine de marches d'un escalier bordé d'une part d'un mur cimenté peint en blanc et, de l'autre, d'une belle rampe en bois clair lustrée par les ans. Le sol était en béton brut. Vu la solidité des fondations et de la dalle, l'expropriétaire n'avait pas jugé utile d'y faire placer un revêtement plus adapté. Pendant les années quarante, quarante-cinq, cet endroit lui avait servi beaucoup plus souvent d'abri antiaérien que de lieu d'emmagasinage.

Léon gardait là toutes sortes d'objets anciens datant de la dernière guerre mondiale. Dans un placard mural fermé par deux vitres coulissantes, on pouvait voir un vieux fusil, une gourde de couleur kaki, un képi et une veste militaire portant sur l'épaulette un insigne d'officier. Juste à côté, bien mise en valeur, trônait une médaille attachée à un ruban tricolore représentant le drapeau de son pays. Plus loin, on trouvait également de nombreux outils de jardinage. Dans un coin, quelques bouteilles de vin, les unes vides, les autres pleines, tenaient compagnie à certaines choses qui devaient avoir servi une quarantaine d'années plus tôt. Des vieilleries oubliées là par l'ancien propriétaire et dont on ne se servirait certainement jamais plus.

L'endroit était excessivement sombre et nécessitait, de jour comme de nuit, un éclairage artificiel. Dès qu'ils furent à l'intérieur, les deux jeunes gens s'attelèrent à mettre de l'ordre dans ce lieu livré à l'abandon. Léon récupéra tout ce qui lui rappelait son passé d'ancien combattant puis il lança :

- Voilà, arrangez ma casemate comme bon vous semble. J'espère que vous y serez bien installés. Interprétez votre musique, et surtout n'oubliez pas qu'on est à deux jours des fêtes. Du monde nous attend !

- Oui, ça nous convient parfaitement. On sera prêt ! répondirent

simultanément Marie et Karim.

Lorsque ce qui allait être un studio souterrain fut nettoyé et l'installation électrique rénovée, la nouvelle guitare résonna gaiement au grand bonheur du brave octogénaire. Un air particulier lui rappela deux printemps, le sien et celui de Joséphine. Il en eut les larmes aux yeux. Les deux jeunes chanteurs plongés dans leur univers musical ne s'aperçurent de rien.

Chapitre XIV

Caporal et Titine

La veille du jour J, il avait neigé toute la nuit. Le matin, un vent polaire perçait les os. Les routes étaient verglacées. Malgré l'imminence des fêtes de fin d'année, le trafic routier se raréfiait fortement. Paris semblait vivre au ralenti.

L'hospice où le trio devait se produire se situait à une vingtaine de kilomètres de chez eux. Par ce froid exceptionnel, Léon, Marie et Karim avaient pour mission de réchauffer le cœur des vieilles personnes. Ils s'étaient fixé le but de leur apporter un peu de la joie du monde extérieur qu'elles avaient quitté pour sombrer dans la morosité du train-train de l'asile où les jours se suivaient, cadencés par la prise des médicaments, des repas tièdes, fades, des siestes obligatoires et de la solitude au cœur. Ils allaient leur rappeler les vieilles chansons au rythme desquelles leurs corps avaient vibré, oh combien, du temps de la douce Joséphine. Mais la petite troupe ne disposait d'aucun moyen pour se déplacer ni pour transporter le matériel nécessaire au déroulement du spectacle.

Leur attente durait depuis bientôt deux heures. La rue restait désespérément déserte. La chance de voir arriver un taxi, un autobus ou un véhicule providentiel, s'amenuisait de plus en plus. Léon, le chef du staff, regardait sans cesse l'aiguille de sa montre dévorer féroce-ment les minutes fragiles et impatientes lorsqu'une idée émergea de l'océan de ses souvenirs. Il se souvint tout à coup d'un vieil ami qu'il appelait Caporal. Un ancien militaire qui avait fait partie de sa section. Il avait été sous ses ordres et il le demeurait toujours, par respect et reconnaissance. Léon prit sa bicyclette et courut le risque d'une mauvaise chute vu

l'état de patinoire de la route.

Karim et Marie voulurent s'opposer à son départ mais Léon leur dit d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

- Alors là, on se mutine ? C'est moi le chef ! Vous ne le saviez pas ? Rompez ! dit le vieux téméraire, en enfourchant son vélo archaïque.

Les deux jeunes gens poussèrent un gros soupir d'impuissance en disant :

- Oui, c'est lui le chef, mais pourvu qu'il ne lui arrive rien.

Caporal résidait dans un minuscule logement social où il vivait seul. La mort avait emporté toute sa famille. Il disposait d'une vieille automobile qui ne fonctionnait que quand elle en avait envie.

Une heure plus tard, les deux comparses étaient de retour. Un klaxon fou annonçant leur arrivée mit fin au sentiment de déception et d'inquiétude qui semblait envahir les deux jeunes artistes. Tout de suite, Karim et Marie montèrent à l'arrière de la camionnette avec tout leur matériel. La bâche solidement fixée les protégeait convenablement du souffle glacé de l'hiver. Le passage bienvenu d'un chasse-neige leur permit de gagner l'hospice sans encombres. Tous les pensionnaires de l'établissement étaient rassemblés dans le grand réfectoire transformé en salle de fête pour l'occasion. Ils attendaient avec impatience ce moment tant espéré. Leur joie était immense à l'idée de pouvoir enfin célébrer Noël comme le célébrait le monde extérieur.

Le calendrier de Marie était chargé par les obligations de se produire en d'autres endroits. Des endroits où des gens que la vie avait mis dans des situations d'isolement, de sénilité et parfois même de détresse, vivaient en n'espérant plus grand-chose de leur devenir. Léon ayant pris les commandes, Caporal fut réquisitionné pour la semaine de spectacles prévus. Marie était plus que jamais déterminée à remplir sa mission jusqu'au bout. Les pauvres pensionnaires n'avaient droit qu'à trois heures de musique. Trois heures de liesse durant lesquelles leurs enfants et petits-enfants, convoqués pour la circonstance, par la responsable de l'établissement aidaient les vieilles personnes à accomplir quelques tours de piste. A chaque pause, les vieux danseurs accompagnaient de

leur voix fêlée par les ans les belles chansons d'antan.

Durant sa courte carrière artistique, Marie n'avait jamais éprouvé autant de bonheur et de satisfaction. Elle se disait « Voilà au moins une bonne raison d'être artiste ».

Karim, manutentionnaire malgré lui, avait su marier le son mélodieux de la flûte qu'il maîtrisait à merveille à la composition musicale savante de sa partenaire. Léon était un vrai chef d'orchestre. Il connaissait par cœur l'œuvre de Joséphine.

Après les bravos et les remerciements chaleureux des résidants et des invités de l'hospice, « la troupe à Léon » se retira et prit le chemin du retour, la joie au cœur. La neige avait cessé de tomber. Une demi-heure plus tard, ils étaient rentrés au bercail.

- Allez Caporal, viens boire un verre, c'est le réveillon. Vous, les enfants, vous avez quartier libre, sortez un peu, vous en retirerez le plus grand bien. Toi, Marie, regarde dans la garde-robe, je suis certain que les vêtements de Joséphine t'iront à merveille. Fais-toi belle pour Karim, c'est Noël, que diable ! dit l'officier, en pensant déjà à la bonne bouteille de vin rouge en train de chambrier sur le vieux buffet de la cuisine.

Dans la penderie, de petites robes classiques qui n'avaient nul besoin d'être remises au goût du jour s'offraient au regard de Marie. Leurs tailles correspondaient au centimètre près à la sienne. Marie prit sa douche puis se lança dans une grande séance d'essayage. On aurait pu penser que toutes ces tenues de soirées avaient été cousues sur elle. Rien ne manquait. Tout y était, de la robe aux accessoires en passant par le sac à main, le tout rangé dans un ordre irréprochable comme si la femme coquette qu'avait dû être Joséphine avait tout préparé la veille en vue d'une sortie avec Léon, son amoureux transi. Marie jeta son dévolu sur une robe noire aux fines bretelles garnies de strass qui laissait voir ses épaules laiteuses et un charmant petit décolleté. Pour compléter sa tenue, elle choisit un petit boléro en satin moiré de la même couleur où était agrafée une belle broche sertie de grenats. Oui, mais les chaussures ? pensa la jeune fille. Elle ouvrit le grand placard

qui garnissait le mur du fond et là, miracle ! Une dizaine de boîtes de souliers n'attendaient que le plaisir d'être ouvertes pour faire revivre un peu le beau cuir fin dont elles étaient faites. Elle se laissa tenter par de beaux escarpins vernis à hauts talons. « Mais pas trop hauts quand même, je n'ai pas l'habitude », pensa-t-elle. C'est bien différent de mes baskets. Et que va dire Karim ?

De son côté, Karim n'était pas non plus en reste. Tout en discutant avec Caporal, Léon guettait les moindres bruits venant de l'étage. Quand il fut certain que Marie était bien rentrée dans sa chambre, aussi vite que son âge le lui permettait, il monta les marches qui conduisaient à sa chambre. Il en ressortit avec un smoking noir et toute la panoplie qui l'accompagnait. Puis, devant un Karim médusé, il entra sans frapper à la salle de bain.

- Tiens fils, voilà de quoi être le plus bel homme de la nuit. Marie sera très fière de toi. C'est le costume que je mettais quand j'accompagnais ma femme lors de ses concerts.

Karim était à la fois ébloui et stupéfait. Jamais l'idée ne lui serait venue qu'un jour il porterait des vêtements aussi luxueux. Léon comprit immédiatement son hésitation et lui dit sans détours.

- Allez, pas de chichis, essaye-moi tout ! Je suis sûr que tu vas plaire à Marie, tu verras, tu vas vivre la plus belle soirée de ta vie !

Puis, il alla retrouver Caporal qui l'attendait pour ouvrir la bouteille de vin poussiéreuse, vieille de trente ans, remontée de la cave le matin.

Une demi-heure plus tard, ils virent arriver un couple qu'on aurait dit sorti d'une gravure de mode.

Marie était d'une beauté à couper le souffle. Son savant chignon laissait échapper quelques mèches rebelles qui ajoutaient un je ne sais quoi à son charme naturel.

Karim était très élégant aussi. Sa haute taille se prêtait à merveille au port du smoking. Il avait laissé ses cheveux un peu fous boucler à leur guise et retaillé sa petite moustache au poil près. Les deux vieux n'en revenaient pas. Quel changement !

- Eh bien les enfants, c'est bien vrai : « C'est la belle plume qui fait le bel oiseau ! » s'exclama Caporal, déjà légèrement éméché.

- Léon ne disait rien ; il pensait au temps où lui et sa Joséphine allaient fêter la douce nuit de Noël, en tête à tête, à la lueur des chandelles, dans un petit restaurant intime.

Comme par hasard, un taxi passait quand ils sortirent de la propriété. Ils demandèrent au chauffeur de les conduire à l'endroit que Léon leur avait recommandé. L'ambiance y était douce et feutrée. Tout de suite, un maître d'hôtel s'approcha d'eux et demanda :

- Madame et monsieur Rezqui, je présume ?

- Oui, répondirent en chœur les deux jeunes gens.

- Suivez-moi, votre table est réservée.

- Sacré Léon ! Il a pensé à tout, dit Karim, en regardant la table magnifiquement décorée.

Assis face à face, ils n'arrivaient pas à se quitter des yeux. Le garçon leur apporta un apéritif sans alcool accompagné de nombreux petits toasts colorés. Ensuite arriva l'entrée de fruits de mer suivie de l'inévitable dinde aux marrons et enfin la bûche de Noël accompagnée d'un odorant café, appelé pour l'occasion « Le prince noir ». A minuit, tous les clients se réunirent sous un gros bouquet de gui suspendu au plafond de la petite salle, symbole de bonheur pour l'année à venir. Karim regardait tout ce cérémonial d'un œil curieux, pensant qu'il demanderait à Marie de lui expliquer la signification de tout ce rituel.

Il était temps pour eux de rentrer. Ils montèrent dans un des taxis qui stationnaient là pour attendre les joyeux fêtards et rentrèrent chez eux repus et heureux. Ils étaient impatients de remercier Léon de les avoir incités à sortir.

Après une veillée bien arrosée, Caporal était rentré chez lui, laissant son hôte endormi dans son fauteuil habituel près de la fenêtre de la cuisine. Marie se pencha sur lui et l'embrassa sur le front en lui disant tout bas : « Merci papy ». Profitant du sommeil profond du vieillard, Karim alla chercher la boîte qu'il avait dissimulée dans la grande armoire du palier. Il en sortit la nouvelle radio garnie d'un

C.D. gravé des chansons de Joséphine. Il l'installa près du petit sapin artificiel aux lumières clignotantes, posé sur le coin du vieux buffet. Les deux jeunes gens y ajoutèrent une carte de vœux où ils avaient écrit : « Joyeux Noël, papy ! Nous t'aimons très fort. Nous te serons toujours reconnaissants de l'amitié que tu nous portes. Merci à toi d'exister ». Après avoir appuyé sur la touche « play » du lecteur, le père et la mère Noël partirent sur la pointe des pieds, tout heureux du plaisir que Léon allait éprouver à son réveil. A peine arrivés dans leur chambre, les deux jeunes gens tombèrent dans les bras l'un de l'autre et donnèrent libre cours à leur folle passion tout au long de la nuit.

Chapitre XV

Rosalie

Les fêtes continuèrent leur danse. Léon honorait aussi tous ses engagements. Bien que la fatigue se soit nettement inscrite sur son visage, son cœur et son humanisme la surmontèrent. Il était d'une force morale à toute épreuve.

Caporal, ce vieux soldat solitaire, revint offrir bénévolement ses services à la troupe.

Marie et Karim découvrirent une autre facette de la vie : celle des hôpitaux psychiatriques, des centres pour handicapés, des prisons pour mineurs qu'on essaye d'appeler centre de réadaptation sociale; somme toute, celle de la misère humaine cachée dans des institutions fabriquées par l'homme.

Le jeune émigré perdit ainsi une autre illusion de « La Ville Lumière ». Il médita alors longuement sur son exil. Son rêve s'effritait devant l'ampleur de la réalité des hommes. Il pensa au soleil de son Algérie lointaine. Il n'aimait plus Paris. Mais, une étoile parisienne s'était profondément ancrée dans sa vie.

La jeune artiste gagna en certitude. Pour elle, sa fugue et sa rébellion étaient la raison même. La sagesse de Léon qu'elle appelait désormais grand-père avait confirmé ses convictions.

La dernière représentation affichée sur son agenda fut annulée pour cause de décès.

Dès leur arrivée à la maison de retraite, un responsable leur annonça avec regret la mauvaise nouvelle. Une vieille dame très âgée venait de rendre son dernier souffle. La mort avait choisi un moment festif

entre tous pour emporter une vie. La guitare devait céder la place aux bougies. La troupe musicale allait remonter à bord de la camionnette de Caporal lorsqu'une luxueuse voiture vint stationner juste derrière elle. Un homme richement vêtu en descendit. A l'instant même, le directeur du centre se précipita à sa rencontre. Au grand étonnement de Léon et de Caporal, Marie se faufila à travers les arbres du parc et disparut plus loin dans la nature. Seul Karim semblait comprendre la raison de sa fuite.

Le riche bourgeois qui venait de descendre de la Mercedes était Bertali, le père de Marie ; la défunte était Rosalie, sa propre mère, une grand-mère que Marie croyait morte depuis longtemps.

Sans rien expliquer à ses deux amis, Karim partit à la poursuite de sa bien-aimée. Un nouvel épisode du kiosque se dessina dans son esprit. Léon et Caporal s'étaient joints aux deux personnes pour leur présenter leurs condoléances. Bertali se souvint très vite de son professeur mais il ignorait tout de la raison de sa présence en ce lieu. Il le croyait pensionnaire de la maison. Ils échangèrent quelques paroles sur ces années où l'un était sur l'estrade et l'autre au dernier banc d'une classe de lycée. Léon fouina dans les strates de sa mémoire et finit par retrouver la bobine. Les professeurs se souviennent toujours des meilleurs élèves et des plus médiocres. Bertali faisait partie des médiocres.

Quand Karim rattrapa Marie à l'arrière du bâtiment, il l'entraîna un peu plus loin, vers un vieux banc peint en vert, la prit dans ses bras et la berça doucement.

- C'est ton père, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il, tendrement.

- Oui, c'est lui, je ne veux pas le voir, surtout pas maintenant. Tu as vu, on dirait que Léon le connaît. J'espère qu'il ne va pas lui parler de nous. Je ne veux pas retourner tout de suite à la maison. J'ai besoin de réfléchir, je connais l'endroit idéal pour ça, dit Marie, en écrasant une larme fugueuse suspendue à son menton boudeur.

- Le kiosque ? Mais tu vas y prendre froid et surtout Papy et Caporal vont s'inquiéter.

- Non, tu n'as qu'à leur expliquer la situation. Quand tu seras

certain que Léon n'a pas dévoilé notre présence chez lui, tu viendras me chercher.

- Mais comment vas-tu rentrer ? demanda Karim, soucieux du chemin à parcourir et de la détresse remplie de questions qui taraudait l'esprit de Marie.

- Ne t'inquiète pas pour moi. Regarde, il y a une route assez bien fréquentée. Je trouverai bien quelqu'un pour me ramener.

En retournant vers la camionnette, Karim se heurta à Caporal venu aux nouvelles.

- Alors, les enfants ? Mais où est Marie ? demanda le vieux, surpris de ne pas voir les deux inséparables ensemble.

- Elle est repartie en stop. Je vous expliquerai tout chez Léon, dit Karim, énigmatique.

Arrivés à destination, ils déchargèrent le matériel puis rentrèrent vite à la cuisine.

- Dis-moi papy, sais-tu que l'homme à la Mercedes est le père de Marie ? Lui as-tu dit que nous vivions chez toi ? demanda Karim, inquiet.

- Oui, je sais que Bertali est le père de Marie. Je l'ai compris tout de suite en la voyant s'enfuir. Non, je n'ai rien dit. Il pense que j'étais venu rendre visite à un ami.

- J'espère qu'il ne verra pas les affiches annonçant le spectacle, collées un peu partout dans les couloirs. S'il se renseigne auprès du directeur, il connaîtra vite le nom des artistes et leur adresse, dit Karim, ennuyé.

- Mais, où est-elle, Marie, par un temps pareil ? Au kiosque, je parie ! Allez, va la chercher ! Il ne manquerait plus qu'elle soit malade ! dit Léon, en laissant échapper une petite quinte de toux sèche.

En entrant dans la grotte, Karim se sentit envahi par le sentiment bizarre d'être rentré chez lui. Il raconta à Marie la conversation qu'il avait eue avec Léon. Puis, il lui fit part de son inquiétude devant l'état du vieil homme.

A l'idée que « son papy » soit malade, la jeune fille se leva d'un

bond et ils retournèrent immédiatement vers la maison où ils avaient été si chaleureusement accueillis. De but en blanc, Léon posa la question qui le chiffonnait :

- Pourquoi t'es-tu sauvée de la sorte ? demanda-t-il.

- Je ne veux plus voir mes parents, c'est tout, dit Marie.

- Ma pauvre enfant, il le faudra bien pourtant. J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Sois courageuse, la défunte de l'hospice n'est autre que ta grand-mère, Rosalie Bertali.

- Mais enfin, la mère de papa est morte sous les bombardements pendant la guerre, dit Marie étonnée. Quand j'étais petite, mes parents m'ont raconté cette malheureuse histoire.

Marie lui expliqua tout du début à la fin et lui affirma qu'on lui avait toujours caché son existence. Puis elle lui demanda quand auraient lieu les funérailles.

- Dans trois jours. Mais pourquoi ont-ils agi ainsi ? Je n'y comprends rien, dit le vieil homme qui se mit à tousser de plus belle en se tenant la poitrine.

- Si, je le savais... mais tu es malade. Il faut te soigner ! Ce n'est pas rien la grippe à ton âge !

- Mais non, cela va aller, c'est juste un gros rhume. Essayons plutôt de résoudre le mystère de cette grand-mère fantôme qui résidait dans cet hospice depuis vingt ans, dit le vieil homme, tout essoufflé.

- Trois jours dis-tu ? Alors, j'ai le temps d'aller demander des explications à mon autre grand-mère à Givet. Mais c'est loin, dit-elle, en regardant Caporal qui n'avait pas perdu un mot de la conversation.

- Pas si loin que ça, dit le vieux soldat. Je connais bien cette petite ville du Nord, trois cents kilomètres à peine. Si Titine veut bien, dans trois heures, on y sera.

- Partez sans moi. Ainsi, vous pourrez vous asseoir tous les trois à l'avant. Et moi, je serai là au cas où les Bertali montrent le bout de leur nez. Ne vous inquiétez pas, je serai guéri quand vous reviendrez. Allez la troupe, en avant toute ! dit Léon, en poussant son fauteuil près du gros foyer à charbon afin de réchauffer son vieux corps parcouru de frissons.

Chapitre XVI

Juliette

Contrairement à son habitude, Titine démarra au premier tour de clé. Ils sortirent de Paris sans encombre et empruntèrent l'autoroute de l'Est en direction de Charleville-Mézières puis Givet. Pour ce trajet long de presque trois cents kilomètres, la vieille camionnette semblait avoir retrouvé toute sa jeunesse.

Sans hésitation, Marie reconnut tout de suite la maison de son enfance. C'est Juliette en personne qui vint leur ouvrir la porte. Ce que Marie apprit de la bouche de sa grand-mère maternelle était bouleversant. La défunte Rosalie avait été placée dans cette maison de retraite par son fils unique dès qu'elle avait montré les premiers signes de cette sale maladie qui vole jusqu'à leurs derniers souvenirs aux pauvres gens qui en sont atteints. Rosalie était de ceux-là. Elle n'avait qu'une petite cinquantaine d'années quand elle commença à perdre son autonomie. Marie avait deux ans.

Pour Bertali, sa mère était considérée comme morte. Une mort anticipée qui allait durer vingt ans avant de se concrétiser. Trop occupé par ses affaires, il ne chercha pas à trouver un moment pour lui rendre une quelconque visite. Alors, pour sa tranquillité, il avait menti à Marie en lui disant qu'elle était décédée pendant la guerre. Il savait que si sa fille apprenait le lieu où elle vivait, elle l'obligerait chaque semaine à perdre de longues heures de son précieux temps pour l'accompagner à la maison de retraite. Lorsqu'elle devint une jeune fille, il ne voulut pas non plus qu'elle rate un cours, un concert ou une soirée musicale.

Mais maintenant, pour Marie, c'était trop tard. Les morts ne

reviennent pas à la vie. Jamais elle ne connaîtra Rosalie.

Bertali craignait surtout sa réaction s'il lui disait la vérité. Son mensonge était une catastrophe morale pour sa fille. Mais lui ne comprenait que les catastrophes financières.

A son retour de Givet, elle alla déposer un gros bouquet de fleurs et des larmes sur la tombe de Rosalie. Puis elle rejoignit Karim au domicile de Léon.

Chapitre XVII

La mort de Léon

Le vieux professeur était sérieusement malade. Elle resta auprès de lui toute la journée et ne quitta sa chambre que lorsqu'il eut trouvé le sommeil. Le lendemain, elle fit venir un médecin qui l'ausculta puis, sans dire un mot, il lui prescrivit une longue liste de médicaments. Après avoir empoché son dû, il partit l'air navré en hochant la tête avec compassion. Léon resta alité toute la semaine puis, le samedi matin, son âme alla rejoindre celle de Joséphine, laissant deux orphelins ivres de chagrin.

Ne sachant que faire, Karim enfourcha la vieille bicyclette et partit chercher Caporal. Pendant ce temps-là, Marie fouilla les tiroirs du bureau à la recherche de papiers où le pauvre vieux aurait pu inscrire ses dernières volontés. Elle trouva enfin une grande enveloppe brune minutieusement collée sur laquelle était écrit : « A n'ouvrir qu'en cas de décès ! Signé : Léon ».

Elle écrasa une larme puis entreprit de lire l'ultime message de son vieil ami.

A l'intérieur de l'enveloppe, elle trouva toute une série de papiers rangés dans un ordre parfait. Cela allait de son acte de naissance en passant par son carnet militaire et son livret de mariage entouré d'un ruban de velours noir qui avait dû servir à tenir les cheveux de Joséphine. Il y avait aussi une grande lettre à laquelle était agrafé un reçu avec la mention payé et l'adresse du service des pompes funèbres auquel il correspondait.

La lettre était couverte de l'écriture régulière de Léon, « Une

écriture de prof », pensa Marie émue. Il y racontait ses trente-cinq années passées au lycée, à instruire des élèves qu'il considérait comme les enfants qu'il n'avait jamais eus et de la joie qu'il éprouvait quand ceux-ci le remerciaient par des marques de respect teintées d'amitié.

Il y parlait aussi du régiment où il avait servi pendant la guerre en tant que lieutenant, en exprimant le regret de n'avoir pas pu garder le contact avec ses hommes trop éloignés de la région parisienne. Puis, il remerciait Caporal pour sa fidélité et l'aide qu'il leur avait apportée, à lui et à « la troupe », lors de ses derniers moments de bonheur dans le monde des vivants. Il souhaitait qu'on l'habille de son smoking orné de sa médaille militaire et qu'on pose son képi d'officier sur son cercueil.

Tout en dessous de la lettre, une main tremblante avait ajouté : « Mes chers petits, je vous remercie d'être venus fleurir ma vieillesse de votre amour et de votre musique. Cela me ferait un immense plaisir si vous pouviez me jouer la chanson fétiche de Joséphine une dernière fois au cimetière ».

« Oui papy, tu l'auras ta chanson », dit Marie tout bas. Puis elle pensa : « Il a sûrement ajouté ce souhait pendant que nous étions chez Juliette ».

Caporal et Karim étaient revenus en camionnette. Ils demandèrent à Marie si elle avait trouvé quelque chose qui pourrait les guider pour la cérémonie.

- Oh oui, il n'a rien laissé au hasard. Regardez, tout est écrit noir sur blanc. Il avait même déjà payé tous les frais à l'avance.

- Sacré Léon, organisé même dans la mort, quel homme ! dit Caporal, d'une voix grave.

Pendant que les deux hommes attendaient l'arrivée des pompes funèbres, Marie se rendit à la maison communale du quartier pour déclarer la mort de son vieil ami. En sortant, elle rencontra un journaliste qui n'avait pas toujours été tendre avec elle lors de ses précédentes tournées musicales. Elle fit mine de l'ignorer mais celui-ci s'avança vers elle, l'air contrit.

- Bonjour Maria, je suis content de te voir. Il y a un moment que

j'essaye de te retrouver, mais en vain.

- Pour quoi faire, me retrouver ? demanda Marie, tout de suite sur le qui-vive.

- Oh, juste pour te présenter mes excuses. Il m'a fallu longtemps pour comprendre que Tascali était un ignoble personnage. Il faisait feu de tout bois pour se remplir les poches au détriment des artistes, il leur faisait miroiter monts et merveilles pour ensuite les descendre en flèche sans aucun remords. Mais que fais-tu ici ? lui demanda le journaliste.

Mise en confiance, Marie lui raconta tout, de sa rupture avec Tascali, de sa rencontre avec Karim au kiosque et enfin, de la mort de Léon.

- Ah, qui était ce Léon ?

Elle lui résuma en gros ce qu'elle avait lu sur la lettre posthume de son vieil ami, puis ils se séparèrent en se promettant de se revoir bientôt.

La troupe passa les deux jours qui suivirent à la mortuaire, sans laisser Léon seul une minute. Les visiteurs n'étaient pas nombreux, mais bon, il était déjà bien vieux le pauvre, pensaient les trois amis.

Quand il arrivèrent le lendemain matin pour la levée du corps, le trottoir était noir de monde. Il y avait tout un régiment de militaires, avec à leur tête, ce qui pouvait rester d'anciens combattants en vie dans la région. Deux d'entre eux portaient fièrement le drapeau national et la bannière du régiment de Léon. Ensuite, une grosse voiture noire arriva avec à son bord deux hommes ceints de l'écharpe tricolore du peuple français. Karim regarda Marie avec étonnement. « Des ministres », dit-elle à voix basse, étonnée elle aussi de l'ampleur que prenait le triste événement. Un peu plus loin, on voyait arriver un groupe d'hommes et de femmes d'environ cinquante ans. A leur tête, un Bertali à moitié caché derrière une grosse couronne en fleurs naturelles, décorée d'un large ruban portant le nom de l'école où Léon avait dispensé sa culture.

Il était temps de partir pour l'église. Après y avoir déposé le corps du défunt, le corbillard s'ébranla lentement pour permettre au cortège

de le suivre facilement. Marie, Karim et Caporal ouvraient la marche. Marie ne se retourna pas une seule fois pour regarder son père. C'était comme s'il n'avait jamais existé.

La messe chantée en latin dura une heure, une heure pendant laquelle les gens se recueillirent avec ferveur. Dans la fanfare qui attendait à la sortie de l'église, Marie reconnut sans peine le journaliste rencontré la veille. « C'est donc lui qui a organisé tout ça », pensa-t-elle, reconnaissante.

La musique militaire accompagna Léon jusqu'au cimetière tout proche. Arrivés devant le caveau où reposait déjà Joséphine, le ministre de l'instruction publique et celui des armées firent chacun un discours où ils louaient les qualités du vieil homme, soit en tant qu'enseignant, soit encore pour sa bravoure au combat. Quand la fanfare entama l'hymne national français, tous les hommes présents saluèrent Léon une dernière fois. On allait descendre le corps du vieil homme dans la tombe quand Karim tendit la guitare à Marie. Trop émue pour chanter, elle se contenta de lui jouer, accompagnée à la flûte par Karim, la chanson préférée de Joséphine, une chanson qu'on appelait aussi un hymne, mais à l'amour cette fois.

Bertali fut l'une des dernières personnes à quitter le cimetière où, quelques jours auparavant, il avait assisté à l'enterrement de sa mère. Il vit Marie en train de se recueillir sur la tombe de Rosalie située à quelques mètres seulement de celle de feu Léon. Il avait tout compris, tout deviné de l'histoire de sa fille en se remémorant l'article du journal qu'il avait parcouru la veille. Il y était question de la mort de son ex-professeur. Il avait adopté deux jeunes S.D.F. : un jeune émigré et une artiste. L'amertume inonda son cœur, il regretta son mensonge ; il se reprocha la manière sévère avec laquelle il avait élevé sa fille. Il en voulut à Tascali, à sa femme, à son entourage et à sa vie même. Mais le mal était fait. Il regarda Marie un long moment, Marie qui l'ignorait, qui le reniait. Il pensa la rejoindre pour se faire pardonner, mais le fossé qui les séparait était tellement large et profond qu'il y renonça.

Karim prit la jeune fille par la main. Ils remontèrent tristement la

grande allée bordée de cyprès jusqu'à l'endroit où Caporal les attendait. Désespéré, Bertali monta dans sa voiture et démarra à toute vitesse.

Caporal, ce vieux soldat de la deuxième guerre, n'avait pas le savoir et la sagesse de Léon mais il avait la même pureté, la même grandeur d'âme. Ses sentiments étaient trop enfouis en lui. Il vivait l'âpre solitude qu'une bombe aveugle avait provoquée alors qu'il était au front. Il aimait le jeune couple d'un amour de grand-père. La tournée artistique des fêtes de fin d'année à laquelle il avait participé avec joie cimentait son lien avec les deux jeunes gens. Sur le chemin de retour du cimetière, il leur proposa de venir s'installer chez lui car la mort de Léon mettait fin automatiquement au contrat de location qui le liait à l'office de l'habitat. Son logement était minuscule, mais son cœur était grand. Ils ne refusèrent pas sa générosité.

Chapitre XVIII

Le Café-Théâtre

Quelques jours plus tard, Karim repartit à la recherche d'un travail. Il avait presque oublié sa famille tellement les tristes événements et la détresse des autres l'avaient bouleversé. Ses rêves s'étaient épuisés, il pensa rentrer dans son pays. Un jour, il informa Marie de sa décision. Des larmes lui répondirent. Il l'aimait sa Meriem mais il ne savait pas qu'elle l'aimait autant.

Oh ! Oui, elle l'aimait, mais elle ne se sentait pas encore prête à quitter la France. Elle traînait trop de choses tristes derrière elle, trop de choses incompréhensibles par leurs noirceurs pour un cœur de jeune fille à peine épanouie.

Karim entra chez Caporal, un grand sourire aux lèvres. Après avoir patrouillé partout dans les bureaux des entreprises de construction, il dut bien se rendre compte qu'en Europe l'hiver n'était pas la saison idéale pour trouver un boulot de manœuvre. Comme par hasard, alors qu'il s'était arrêté dans un bar-tabac pour prendre un café, il rencontra le journaliste devenu l'ami de Marie. Celui-ci était venu directement vers lui. Tout naturellement, il lui avait raconté les difficultés qu'il rencontrait à trouver du travail. Il lui avait expliqué aussi les réticences de Marie à rentrer avec lui en Algérie. Stéphane l'écouta sans l'interrompre puis, tout à coup, lui dit :

- Marie t'aime, sois-en certain, mais il faut la comprendre et lui laisser le temps de faire le deuil de toutes les désillusions qu'elle a accumulées ces derniers temps. Et Dieu sait si elles sont nombreuses. Mais je n'ai pas besoin de te l'expliquer, tu le sais aussi bien que moi.

Quant à ton histoire de travail, je crois que tu devrais changer la direction de tes recherches.

- Mais, je ne sais rien faire d'autre, répondit Karim, ennuyé.

- Mais si, regarde le jeune maghrébin qui nous a servis, je suis sûr que lui non plus ne savait pas se servir d'une machine à expresso, tout s'apprend, tu sais. Je connais un endroit très zen où l'on cherche un barman. C'est un petit café-théâtre où des artistes comme Marie viennent jouer des œuvres de leur cru contre une modeste rémunération. L'ambiance y est douce et feutrée. La clientèle se compose pour la plupart de poètes, de paroliers, d'écrivains et de compositeurs qui viennent là chercher la critique ou échanger des idées. Parfois aussi, tenter de dénicher des artistes inconnus pour interpréter leur musique.

Devant l'air sceptique de Karim, l'autre s'exclama :

- Tiens, voilà la carte de l'endroit. N'hésite pas ! Tu ne risques jamais qu'un refus.

L'enthousiasme du journaliste était communicatif. « Après tout, pourquoi pas ? » pensa Karim.

- Oui, j'y vais immédiatement et encore merci.

- Mais non, ne me remercie pas, je dois bien cela à Marie pour tout ce que je lui ai fait subir. Le métro n'est pas loin, tu prends la rame direction Saint-Germain et tu descends au troisième arrêt. Cent bons mètres à pied et tu y seras. Bonne chance !

La façade de l'endroit en question ne payait pas de mine. Sur la porte d'entrée, une affichette écrite au marqueur vert disait : « Recherche barman. Urgent ! » Karim pénétra timidement dans la petite salle. En cette fin d'après-midi, les clients étaient rares. Le décor était un peu vieillot mais ce qui s'en dégagait invitait au repos de l'esprit. Plus loin, vers le fond de la pièce, on pouvait voir une sorte d'estrade où trônait un vieux piano d'un noir brillant. « Voilà pour les artistes », pensa Karim. Tout de suite, une image se dessina dans sa tête. Pourquoi pas Marie ? La voix d'un homme d'une bonne cinquantaine d'années le tira de sa rêverie :

- Que puis-je pour vous jeune homme ? demanda l'autre, d'un ton affable.

- Bonjour monsieur, j'ai vu l'affiche sur la porte, mais je n'ai jamais exercé ce métier, alors...

- Tout s'apprend, mon garçon. Quand pouvez-vous commencer ?

- Demain ? demanda Karim, en rougissant de plaisir.

- Pourquoi pas ce soir à vingt-deux heures ? rétorqua le patron.

- Mais il me faut des vêtements plus adéquats.

- Ne vous inquiétez pas pour cela, il y a tout ce qu'il faut ici. C'est la maison qui habille le personnel.

- Merci, à ce soir alors, dit Karim, avec un grand sourire.

Faisant d'une pierre deux coups, Karim venait de décrocher un job pour lui et une occupation pour Marie. On aurait pu penser que le journaliste qui l'avait dirigé vers ce lieu avait pensé aussi à la jeune fille ou que, tout simplement, cette opportunité providentielle les attendait.

En réalité, Marie connaissait cette boîte de réputation. Plusieurs de ses collègues lui en avaient parlé. C'était à l'époque où elle faisait ses premiers pas dans le domaine de la musique. La maison était une pépinière d'artistes de toutes nationalités. Tous les genres musicaux s'y pratiquaient. Tous les courants artistiques s'y côtoyaient. L'art était là dans toute sa pureté et son universalité ; il n'avait ni race, ni langue, ni couleur. Il nourrissait l'âme du Parisien comme celle de l'Africain ou de l'Italien. Des chanteurs algériens fréquentaient assidûment cet univers. Ils véhiculaient du Raï, de l'andalou et ses dérivés. Karim croyait rêver. Marie était épatée. Elle regretta les années où Tascali l'avait enfermée dans ses ambitions mercantiles. Elle avait bien fait de se soustraire à l'emprise de ce roi de la magouille.

La clientèle se distinguait particulièrement par l'attention qu'elle apportait au spectacle et par ses applaudissements à chaque passage d'un nouvel interprète ou musicien. Des personnes d'un certain âge discutaient à voix basse. Ils analysaient, critiquaient, mais toujours avec le sourire.

Derrière son comptoir, Karim servait du café et toutes sortes de boissons qu'une sémillante demoiselle distribuait aux gens attablés, distraits pour la plupart. De temps à autre, un journaliste y passait ou un éditeur s'y arrêtait.

Chapitre XVIII

Monsieur Léonard

Le patron, monsieur Léonard : « Nanard » pour les intimes, était un homme qui avait déjà de la bouteille. Il tenait ce café-théâtre de son père, qui le tenait lui aussi du sien. On racontait que de célèbres hommes de lettres, des compositeurs, des peintres et des penseurs s'y retrouvaient déjà à la fin du dix-neuvième siècle. La famille Léonard avait su garder à ce lieu une ambiance culturelle et festive. Elle n'avait pas succombé aux offres de rachat alléchantes proposées par le monde de l'immobilier.

Karim et Marie se firent de nouveaux amis. Ils retrouvèrent vite la joie de vivre et le bonheur. Cet hiver-là fut heureux malgré les frimas de cette première quinzaine de janvier.

Léonard avait remarqué l'amour de Karim pour Marie. En fin connaisseur autodidacte de la musique, il leur proposa un deux-pièces avec balcon au premier étage de son établissement.

Il voulait garder Karim et il aimait le répertoire de Marie.

Caporal avait très bien compris qu'il n'était pas possible pour lui ni pour les deux jeunes gens de continuer à vivre plus longtemps dans une pareille promiscuité. Aussi applaudit-il à deux mains l'idée de Léonard. Bien sûr, il les déménagerait lui-même avec sa Titine ! Sitôt dit, sitôt fait. Le surlendemain, jour de fermeture du café-théâtre, ils chargèrent la camionnette de tout leur bric-à-brac et en avant pour l'aventure. Ils allaient enfin vivre leur amour en tête-à-tête comme un vrai couple.

L'idée du mariage faisait son chemin dans l'esprit des jeunes gens, mais aucun des deux n'osait soulever franchement la question. Ils se

disaient : « Peut-être vaut-il mieux attendre encore un peu et voir comment les choses vont se passer maintenant que nous aurons notre intimité ». Marie pensait : « Karim ne parle plus de rentrer en Algérie. Quand ce moment arrivera, serai-je d'accord pour le suivre ? » De son côté, le jeune homme pensait exactement la même chose, mais il ne voulait surtout la brusquer en rien. Il aimait trop sa Meriem pour l'obliger à faire quoi que ce soit contre sa volonté. L'accord tacite était conclu. « On ne parlait pas de mariage ni de retour en Algérie pour le moment ».

L'appartement était petit, mais propre et confortable. Caporal les accompagna jusqu'à l'endroit qui allait devenir leur nid. Après avoir visité les lieux, il prit congé en leur faisant la promesse de venir leur rendre visite chaque fois qu'il en éprouverait l'envie.

- Au revoir tonton, dit Marie, en lui donnant un gros baiser sonore sur la joue.

- Oui, à plus tard les enfants. Bonne chance ! Soyez heureux ! répondit le vieil homme, tout ému en refermant la porte derrière lui.

Une heure plus tard, on frappa à la même porte avec autorité. C'était Nanard. Il venait souhaiter la bienvenue à ses nouveaux locataires avec un grand vase garni d'un énorme bouquet de roses jaunes.

- Salut, vous deux ! J'espère que vous vous plairez ici. Tiens Marie, c'est pour toi, ça porte bonheur, dit-il, en lui tendant les fleurs. Bon, bonne journée ! A demain ! Et pas de folies, hein ! ajouta-t-il dans un grand éclat de rire.

Avant qu'ils n'aient pu le remercier, l'incroyable bonhomme était déjà parti.

- Un vrai tourbillon cet homme-là, dit Karim, en hochant la tête avec indulgence.

Le soir tombait. Karim et Marie se restaurèrent dans un petit snack proche du café puis, impatients, ils rentrèrent « chez eux ». Maintenant qu'ils étaient vraiment seuls, ils étaient tout intimidés, comme s'ils venaient à peine de se connaître, comme si la nuit qui s'annonçait allait être leur première nuit d'amour, une nuit faite d'étincelles, de

mots d'amour et de passion jusqu'à la folie. Le jour livrait ses premières lueurs quand ils s'endormirent enfin, repus et heureux, serrés dans les bras tièdes de l'autre.

Un soir, alors que les deux amoureux étaient sortis faire des achats, un monsieur, la cinquantaine, vint remettre à la jeune serveuse du bar un gros paquet bien emballé, adressé à mademoiselle Maria.

- Je dois dire de la part de qui ? demanda la demoiselle.

- Oh, aucune importance, il faut juste lui donner ceci, répondit le quinquagénaire.

Puis sans attendre d'autres questions, l'homme repartit à toute vitesse vers sa luxueuse voiture. Léonard observa la scène sans intervenir. Il pensa qu'il s'agissait d'un cadeau de mariage tellement il était convaincu de l'amour que se portaient mutuellement Maria et Karim. Dès leur retour, le paquet fut remis à Marie. Celle-ci l'ouvrit avec empressement, puis en découvrant son contenu et certaine du nom de son expéditeur, elle jeta tout sur le comptoir et s'adressa brusquement à la jeune employée :

- Quand cet homme reviendra, rends-lui tout ça, je n'en veux pas !

- J'ignore l'identité de la personne qui me l'a remis. Il est reparti si vite vers sa Mercedes que...

- Prends-le alors, ça doit te convenir. Je te l'offre ! ajouta Marie, pour mettre fin à la discussion.

C'était un tailleur de haute couture comme en portent les artistes lors des représentations officielles accompagné aussi d'une paire d'escarpins noirs et d'autres effets vestimentaires qui devaient coûter une petite fortune. La pauvre serveuse hésita un moment puis, regardant Marie dans les yeux, elle eut un vague sourire. Elle semblait ne rien comprendre. Dans son coin, Léonard ne chercha pas à élucider le mystère, il était habitué à ce genre de quiproquos.

Le lendemain, à l'heure des représentations, la Mercedes stationna pile devant la porte du bar. L'homme de la veille entra et commanda une bière en attendant l'apparition de Maria sur scène. Celle-ci était

dans la loge commune à tous les artistes lorsqu'elle fut rejointe par la serveuse qui lui annonça la présence du propriétaire de la Mercedes. Marie avait vu juste, il s'agissait bien de son père. Depuis le jour de l'enterrement de Léon, Alphonse Bertali avait engagé un détective privé pour la retrouver. Son amour paternel avait pris le dessus sur son ambition de faire d'elle une célébrité. Hélas pour lui, Marie avait choisi sa voie, c'était Karim, ce jeune émigré qui l'avait accompagnée dans sa détresse, qui l'aimait plus que tout et pour qui, sans le savoir, elle portait le fruit de leur amour dans son ventre, un fruit qui aura bientôt un mois.

Tascali n'avait plus la même emprise sur Alphonse Bertali. Les deux hommes ne se voyaient que très rarement. Tascali ayant constaté avec rage la disparition de Maria et compris que son père ne savait plus la raisonner, ne lui recommandait presque plus d'artistes pour la présentation de galas. Il pensait ainsi exercer sur lui une forme de chantage commercial. Mais Bertali recherchait sa fille par amour, il voulait la réintégrer au sein de sa famille. Elle était son unique enfant. Sa femme y était aussi pour quelque chose. Elle avait tenté maintes fois d'avoir de ses nouvelles par l'intermédiaire de l'homme à tout faire de la maison, sans obtenir la moindre information.

En apprenant la visite de son père au bar, Maria prit la sortie des artistes et s'en alla se fondre dans la foule parisienne. Ce soir-là, comme par hasard et malgré le froid hivernal, quelque part dans un terrain désaffecté s'organisait une Rave-Party. Marie rencontra une bande de copains qui se dirigeait dans cette direction. Elle envoya un émissaire à Karim et lui fixa rendez-vous en ce lieu de divertissement sauvage où se retrouvait la jeunesse pour donner libre cours à sa passion pour la danse et la musique.

En arrivant sur place, Maria put constater une organisation impeccable. Elle se demanda comment tous ces jeunes avaient pu se procurer le matériel nécessaire au déroulement de cette fête surprise. L'endroit était éclairé par un groupe électrogène. Des débits de boisson étaient improvisés, l'alcool était servi à satiété, mais hélas, de sombres

individus y écoulaient de la drogue. C'était de la joie alliée à de la folie. L'endroit était plus au moins sécurisé par la police et par des secouristes de la protection civile. La fête s'y déroulait au son d'une musique qui allait crescendo. Des foules de jeunes s'adonnaient à une frénésie dansante, une frénésie que l'autorité publique regardait avec impuissance, ne sachant ni l'interdire, ni la légaliser, se contentant de l'encadrer de loin. Était-il juste d'interdire une telle manifestation de joie ? Une joie qui n'était pourtant que l'expression d'un manque spirituel et culturel générée par la société de consommation.

Karim avait peiné pour retrouver sa Meriem au milieu de cette liesse débordante. Il la fit sortir de cet engrenage insensé pour la ramener chez eux. Ce fut encore Caporal qui vint à la rescousse. Karim avait cru bon de lui demander son aide car il savait que ces endroits avaient mauvaise réputation. A vrai dire, il craignait les accidents de la route qui surviennent à la fin de ce genre de festivités lorsque tout ce monde, souvent dans un état second, se trouve sur le chemin du retour.

Après s'être frayé un passage dans cette bande de jeunes en délire, ils arrivèrent péniblement à proximité de l'endroit où Caporal avait garé sa camionnette. Un Caporal prévoyant qui avait laissé ronronner doucement Titine afin de conserver un semblant de chaleur dans l'habitacle, sachant bien que Marie devait être transie de froid après son escapade dans cette nature hivernale. Karim ne lui fit aucun reproche et ne lui posa aucune question. Il connaissait le pourquoi de sa fuite impromptue du Café-Théâtre, une fuite qui s'appelait Bertali, son père. Tout en épousant les idées de Marie, le jeune homme pensait que cette rupture des liens familiaux n'avait que trop duré. De toute façon, il faudra bien que cette situation s'éclaircisse un jour ou l'autre. Mais bon, c'était Marie qui décidait, c'était sa famille. Aux yeux de ses parents, il n'était rien d'autre qu'un émigré sans fortune, un barman déraciné loin de son pays. Aussi, la seule chose qu'il pouvait faire, c'était de prendre bien soin d'elle et de la rendre heureuse en attendant que la situation se dénoue d'elle-même. « Ah, si au moins ils pouvaient se parler et expliquer les choses. Mais pour cela, il fallait que Marie

sorte de la défensive dans laquelle son passé l'avait plongée. « Quelle tristesse, ces mésententes dans les familles ! » pensait le jeune homme, avec regret.

Le voyage de retour se passa sans encombre. Ils remercièrent chaleureusement Caporal pour cette promenade inattendue, puis tout le monde rentra chez soi en silence.

Arrivée à l'appartement, Marie voulut expliquer à Karim le motif de son départ soudain. Celui-ci la rassura en disant :

- Oui, je sais, c'est moi qui ai servi ton père. Il m'a simplement demandé si une certaine Maria se produisait sur scène ce soir. Je suis allé dans les coulisses pour te prévenir. Un poète qui attendait son tour pour réciter ses vers m'a appris ton départ précipité. J'ai dit à ton père que tu n'étais pas là. Il a jeté un billet sur le bar et est parti sans attendre sa monnaie. Mais, je peux te dire que sur son visage se lisait une grande déception, presque semblable à du chagrin.

Marie se rembrunit et se dirigea vers la salle de bains sans faire aucun commentaire. Quand elle revint vêtue de ses vêtements de nuit, Karim la trouva étonnement pâle. « La fatigue, sans doute », pensa le jeune homme.

- Tu viens ? J'ai besoin de me reposer, dit la jeune fille, en partant vers la chambre.

- J'arrive mon amour, dit Karim, avec un sourire rempli de douceur.

Marie se réfugia dans ses bras et s'endormit aussitôt.

Karim la trouvait toujours aussi pâle. Inquiet, il pensa qu'elle devrait peut-être retourner chez le docteur afin de réaliser le contrôle sanguin prévu quant à ses soucis d'anémie. Puis, il s'endormit à son tour. Bizarrement, cette nuit-là, il rêva qu'ils vivaient tous les deux en Algérie. Au fond d'un grand jardin, Marie poussait doucement un petit enfant assis sur une balançoire.

Chapitre XX

Merouane

En Algérie, le père de Karim avait fait le même rêve à quelques images près. Il avait vu Rachida pousser une balançoire sur laquelle un petit-fils rayonnait de plaisir.

Rachida était une voisine qui avait étudié au même lycée que son fils. Il connaissait son père auquel il était lié par une grande amitié. Tous les deux, anciens dockers au port de Tenes, étaient partis la même année à la retraite. Ils avaient approximativement le même âge mais Merouane paraissait un peu plus vieux. Rachida et Karim s'étaient fréquentés jusqu'au jour où ce dernier avait décidé de traverser la mer.

Il arriva à Marseille où il trouva une grande communauté maghrébine. Il y décrocha vite un petit emploi qu'il n'exerça pas longtemps. Il pensait trouver mieux en allant plus au Nord. Paris fut sa deuxième et dernière destination.

Durant son absence du bled, ses deux sœurs s'étaient mariées. Son père attendait impatiemment de le voir revenir un jour, assez riche pour monter une petite affaire et fonder lui aussi un foyer. Le pauvre Merouane ignorait tout de Maria, de Léon, de Bertali, de Tascali et du gouffre parisien. Car Paris engloutit, on peut ne pas l'aimer, mais on ne saurait le haïr.

Merouane était un homme pieux, un fervent musulman, il ne lui manquait plus qu'à accomplir le pèlerinage auquel il rêvait depuis sa retraite. Seul le célibat de son fils le retenait car, dans la culture islamique, le voyage à la Mecque exige certaines conditions dont le mariage de la descendance masculine.

Depuis que Karim avait récupéré par voie judiciaire la somme rondelette que lui devait son employeur, il aurait pu rentrer au pays pour s'y établir. Il avait même pensé à Rachida, mais la pureté du cœur de Maria, la bonté de Léon et la gratitude qu'il éprouvait envers Caporal l'avaient retenu en France. Il avait connu les deux visages de Paris : le bon et le mauvais. Il pensait rentrer un jour en Algérie mais il voulait que son amour l'accompagne. Il savait que, sans lui, sa vie n'aurait plus aucun sens. Le travail qu'il exerçait lui rapportait peu mais il lui plaisait. Nanard était un patron formidable, un homme de la trempe de Léon.

Certains soirs, Karim éprouvait une grande nostalgie, surtout lorsque des artistes algériens diffusaient de la musique andalouse, du Chaabi ou du Raï. Le bonheur n'est malheureusement jamais parfait. On vit sa vie du mieux que l'on peut, tout en se laissant parfois envahir par les souvenirs.

Chapitre XXI

L'heureux événement

Le lendemain matin, de bonne heure, il convainquit Maria d'aller consulter un médecin. Son état physique de la veille après leur retour de la Rave-Party l'avait inquiété. Celle-ci n'avait pas suivi correctement son traitement médicamenteux. Elle avait fui le domicile parental dès que sa santé précaire le lui avait permis. En quelque sorte, elle avait agi imprudemment.

Ils prirent un taxi et se dirigèrent vers l'hôpital où Marie avait déjà été soignée. Arrivée sur place, la jeune fille se fit connaître et demanda à parler au docteur qui l'avait suivie précédemment. Celui-ci était en pleine consultation. On invita les deux jeunes gens à s'asseoir dans la petite salle d'attente qui jouxtait le cabinet médical. Après une petite heure, on appela la jeune fille :

- Mademoiselle Bertali, veuillez me suivre s'il vous plaît, dit l'infirmier de service.

Ne sachant pas quoi faire, Karim se leva, puis se rassit aussitôt.

- Vous pouvez l'accompagner si vous le voulez, dit l'autre, affable.

Karim hocha la tête en signe de remerciement et ils pénétrèrent tous les deux dans le bureau du spécialiste en maladies sanguines.

A leur entrée, l'homme releva la tête du dossier dans lequel il était plongé et regarda fixement Marie.

- Je vois que lors de votre hospitalisation vous souffriez d'anémie. Vous êtes encore bien pâle ma foi. Il me semble que je devais vous revoir il y a déjà un certain temps. Comment vous sentez-vous ? demanda-t-il, d'un air sévère.

Sous le feu des questions posées sur un ton réprobateur, de toute pâle qu'elle était, Marie avait pris les couleurs de la confusion.

- Je me sens un peu fatiguée et, le matin, je ne suis pas dans mon assiette, sinon ça va, répondit la jeune fille, d'une toute petite voix qui fit sourire le vieux médecin.

- Allez, n'ayez pas peur, je suis là pour vous soigner, pas pour vous gronder. Et vous, qui êtes-vous jeune homme ? demanda-t-il à Karim.

- Son fiancé, répondit celui-ci, timidement.

- Bien, passons aux choses sérieuses. Découvrez votre bras, je vais commencer par prendre votre tension. 9/6, pas assez cela, dit-il en scrutant le visage de Marie.

Après l'avoir soigneusement auscultée, il appela son assistante et demanda qu'on lui apporte de quoi faire une prise de sang. Il remplit quelques flacons de différentes couleurs, établit une ordonnance et demanda aux jeunes gens de revenir le lendemain pour connaître les résultats de l'analyse sanguine.

- Ce ne doit pas être bien grave, prenez vos vitamines, reposez-vous ; dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Je vous attends demain à dix heures, soyez ponctuelle ! dit le sympathique docteur, en les accompagnant jusqu'à la porte de son cabinet.

Soulagés, les deux jeunes gens sortirent bras dessus, bras dessous, de l'hôpital et se dirigèrent vers le métro.

- J'ai faim, dit Marie, en passant devant une pâtisserie.

- Moi aussi, viens, allons déjeuner, répondit Karim.

Ils s'installèrent près de la grande vitrine et commandèrent deux chocolats chauds et des croissants. Le chocolat dégageait une bonne odeur parfumée. Les croissants, à peine sortis du four, croustillaient sous leurs doigts. Dérangée par ces odeurs pourtant savoureuses, Marie se leva d'un bond et partit aussi vite qu'elle le pouvait vers les toilettes de l'établissement. Quand elle revint, elle était blanche comme un linge.

- J'ai faim et je ne saurais rien avaler, c'est bizarre tout de même. Mais ne t'occupe pas de moi, mange, dit la jeune fille.

Karim en avait perdu l'appétit. Il paya, demanda un sachet pour emporter les croissants et ils rentrèrent chez eux sans plus attendre. « Vivement demain qu'on ait les résultats », pensa-t-il, terriblement inquiet.

Le lendemain matin, Marie se présenta seule à l'hôpital. Elle se dirigea directement vers le cabinet du médecin qui l'avait reçue la veille. Celui-ci l'accueillit avec un grand sourire et lui offrit un siège.

- Ne vous faites plus de soucis, mademoiselle, votre anémie n'est plus qu'un mauvais souvenir. Je vais vous annoncer une grande nouvelle : « Vous allez être maman ! Voilà la raison de votre fatigue et de vos petits ennuis matinaux ».

Marie ne savait pas si elle devait rire ou bien pleurer. Elle était heureuse et inquiète à la fois. Comment Karim allait-il réagir à l'idée d'être bientôt papa ?

Il est des nouvelles qui nous laissent perplexes, des nouvelles qui portent en elles une charge émotionnelle inqualifiable que l'âme humaine reçoit comme une décharge électrique, des nouvelles auxquelles l'être humain ne s'attend guère. Lorsqu'elles lui parviennent, il se demande, comme pour se mentir, s'il n'est pas en train de rêver. Car la réalité est parfois amère.

Telle fut la nouvelle que le gentil médecin annonça à Marie qui venait de guérir de sa maladie. Il lui apprit que le rapport de ses analyses sanguines révélait entre autre qu'elle était enceinte d'à peine quelques semaines. Il s'attendait à la voir manifester sa joie. Ce ne fut pas le cas. Au contraire : une absence vague se dessina sur son visage et la plongea dans une profonde réflexion où elle remit toute sa vie en question. Sa relation amoureuse avec Karim était une réalité implacable, inébranlable, mais l'embryon, réel lui aussi, était traumatisant à plus d'un titre. Leur amour vagabond était venu s'installer dans leurs cœurs à un moment gris de leur existence. Ils l'avaient vécu comme ils avaient vécu leur misère et leur désarroi, au jour le jour, car aucun projet concret ne venait éclairer leurs horizons.

Karim aimait follement Marie ; celle-ci l'aimait aussi à sa manière.

Mais comment ne pas l'aimer, lui, un émigré en manque d'affection et de chaleur humaine, dans un pays qui n'était pas le sien. La jeune fille était toute tendresse. Il avait toujours été à ses côtés durant tous les moments brumeux qu'elle avait traversés. Mais aucun des deux n'était psychologiquement préparé à cette nouvelle situation.

Pas une seule fois, Karim n'avait envisagé de vivre durablement sa vie en France. Il était là comme pour une mission de longue durée. Un jour, il partirait. Il rêvait sans cesse de cet inéluctable départ en compagnie de Meriem pour vivre tout son bonheur à Tenes, cette ville historique méditerranéenne. L'exil est froid. L'exil fait mal.

Merouane n'arrêtait pas de lui téléphoner, de le fustiger ou de lui ordonner de rentrer. Il lui faisait remarquer qu'il n'avait rien gagné économiquement et, qu'en plus, il n'avait pas su trouver un emploi stable, un emploi qui lui permettrait de se marier, de s'installer en Algérie ou de venir pendant les congés annuels comme le font la plupart des émigrés. Mais cela n'était pas une mince affaire.

Quoique les deux jeunes gens soient amoureux comme nul autre au monde, ils n'avaient jamais envisagé la suite à donner à leur forte relation viscérale. Ils vivaient simplement leur vie. La jeunesse n'est qu'une saison de l'existence : un printemps. Karim devrait rentrer un jour. Pour lui, seule Maria comptait, le reste n'était qu'illusions.

Maria avait fui l'aisance et l'abondance pour se retrouver dans le dénuement le plus total alors que tout la prédestinait à devenir une star de la chanson moderne. Lui, il pensait fuir Paris, cultivant le maigre espoir de retrouver son bled avec pour toute richesse : Maria.

Il avait hésité longuement avant d'aborder sérieusement le sujet de leur mariage. Maintenant c'était décidé, il allait lui en parler dès son retour.

Maria ne connaissait rien de l'Algérie, cet immense pays arabe et musulman comportant une grande frange francophone dans sa population. Elle ignorait tout de sa culture. Elle ne connaissait de la langue que les quelques mots-clés que Karim lui avait appris. Saurait-elle s'intégrer à la société algérienne comme Karim avait su

le faire en France ? Saurait-elle se plier aux exigences religieuses ? Son amour serait-il assez fort pour accepter toutes les contraintes qu'elle y rencontrerait ?

Karim réfléchissait à toutes ces questions sans oublier, bien sûr, coutume oblige : le consentement de son père. Sa décision était prise. Il lui fallait expliquer à Maria la vie de ce là-bas, sur la rive sud de la mer Méditerranée, dans l'ancienne colonie française qu'est l'Algérie.

Perdue dans ses pensées, Marie entra dans le métro sans se rendre compte du chemin qu'elle avait parcouru. Qu'allait-elle dire à Karim quand il la questionnerait sur son état ? Comment allait-elle lui annoncer qu'un petit être, le fruit de leur amour, vivait dans son ventre ? Un petit être pour qui elle ne voyait pas l'avenir en rose, un enfant qui arrivait à un moment où sa vie ne voulait pas dire grand-chose. Bien sûr, elle aimait Karim de tout son cœur, mais lui, comment allait-il réagir en apprenant que dans huit petits mois, il serait papa ? Et puis aussi, qu'en serait-il de sa carrière de chanteuse pour laquelle elle avait tellement travaillé, pour cet art qu'elle aimait tant et qu'elle commençait enfin à percevoir sous un jour nouveau, libre de tout contrat, des pressions de ses parents et de l'infâme Tascali. Bien sûr, elle ne gagnait pas beaucoup d'argent mais, au moins maintenant, elle pouvait chanter les compositions chères à son cœur sans se préoccuper de tout ce qui pour elle n'avait pas d'importance : la fortune et la gloire. Le public existentialiste du café-théâtre lui suffisait amplement. Hélas, ce n'était pas avec le maigre salaire de Karim et le contenu de son chapeau qu'ils pourraient élever un enfant décemment. Elle pensa aux paroles du brave Nanard qui les voyait déjà mariés et à celles de Caporal qui leur souhaitait toujours tout le bonheur du monde, avec un petit clin d'œil complice. Mais surtout, il ne fallait pas que ses parents soient mis au courant. Ils avaient toujours été absents pour elle en la laissant le plus souvent à la garde de miss Vinaigre. De plus, elle ne leur pardonnait pas de lui avoir caché l'existence de Rosalie, sa grand-mère. Tout cela, pour ne pas lui avouer leur lâcheté. Comment des gens aussi dénués de sentiments filiaux pourraient-ils accueillir avec joie l'idée d'être à leur

tour grands-parents ?

Karim guettait son arrivée par la fenêtre de l'appartement. Quand elle ouvrit la porte, il vit tout de suite à son visage défait que quelque chose n'allait pas.

- Alors, cette prise de sang ? demanda-t-il, inquiet.

- Bonne, je n'ai plus d'anémie. Le docteur auquel j'ai raconté les derniers événements dit que c'est une petite baisse de tonus due à la mort de Léon, au déménagement et aux visites incessantes de mon père. Ma fatigue et mes petits malaises sont tout simplement dus à une trop grande nervosité, voilà, dit Marie, sans regarder Karim en face.

L'explication donnée étant d'une grande logique, le jeune homme la crut sur parole.

- Bon, repose-toi, je vais travailler au café, les frigos sont vides, dit Karim, en lui volant un baiser.

C'était la première fois qu'elle mentait au jeune homme. Cela la mit très mal à l'aise. Elle pensait que le moment n'était pas bien choisi pour lui dire la vérité. Elle s'étendit sur le lit pour essayer de dormir un peu. Hélas, toutes les pensées contradictoires qui lui trottaient dans la tête l'empêchèrent de trouver le sommeil. Vers quatorze heures, elle entendit Karim entrouvrir doucement la porte de la chambre. Elle n'ouvrit pas les yeux. Attendri, le jeune homme se retira sur la pointe des pieds pour ne pas la réveiller. Quelques larmes silencieuses qu'elle tentait vainement de refouler coulèrent spontanément sur son visage. Vers vingt heures, le jeune homme revint aux nouvelles. Marie ne broncha pas. « Elle a vraiment besoin de repos », pensa Karim. Il redescendit au café et ne rentra que vers trois heures du matin.

Quand il arriva dans la chambre, Marie était bien éveillée cette fois.

- Et bien, tu étais vraiment fatiguée, dit Karim, en s'allongeant à ses côtés.

Ce fut l'élément déclencheur. La jeune fille éclata en sanglots et déballa tout en vrac.

- Pardonne-moi, je t'ai menti ! Je ne suis pas fatiguée ni prise des

nerfs. Je suis enceinte ! Si tu ne veux pas de cet enfant, je m'en irai demain matin, dit-elle en pleurant de plus belle. Je ne veux pas que tu te sentes obligé de rester avec moi si tu ne le souhaites pas. Pardon ! Je ne savais pas comment te l'annoncer.

Abasourdi, le jeune homme se leva d'un bond pour aller se réfugier à la cuisine. Marie prit cela pour un refus. Elle se leva à son tour et se mit à rassembler ses affaires.

Certaines âmes ne savent pas mentir. Mais leur bonne foi aidant, elles ne peuvent taire qu'un temps la vérité et choisissent le moment adéquat pour révéler leurs secrets. Marie essaya d'être de ces âmes-là, mais elle ne tint pas le coup. Elle avait ressassé la question depuis l'instant où elle avait appris cette bonne et mauvaise nouvelle à la fois. Elle n'avait pas pu continuer de vivre dans cette situation psychologiquement fautive. Elle se délesta en quelques secondes de ce fardeau qui lui avait pesé lourdement sur la conscience tout au long de la journée.

A ce moment précis, on frappa à la porte. C'était Nanard. Il venait s'assurer de la santé de Marie. Souvent, en passant par le couloir du vieux bâtiment, il leur criait : « Bonne nuit, les enfants ! », puis il regagnait son domicile situé au deuxième étage. Karim lui ouvrit la porte et l'invita à entrer.

- Comment va l'artiste, ce n'est pas trop méchant, j'espère ? demanda-t-il.

Le jeune homme ne sut que répondre. Après un moment, il murmura.

- Je n'en sais rien... oui, elle va bien, rien de grave, sauf que... elle s'en va...

Pensant qu'il s'agissait d'une scène de ménage, Nanard lança d'un ton sévère et autoritaire :

- Non ! Elle n'ira nulle part maintenant. Allez, Marie, tu viens chez moi pour cette nuit, demain est un autre jour ! ajouta-t-il.

Marie l'accompagna sans dire un mot. Elle fut accueillie chaleureusement par Linda, la femme de Nanard.

« Lorsqu'un destin vous lie, rien ne peut vous séparer », dit un

adage. C'était le moment où jamais d'en tester la véracité. Un instant plus tard, laissant Marie avec sa femme, Nanard redescendit l'escalier et frappa de nouveau à la porte du deux-pièces. Il entra en silence et resta un long moment pensif. Il espérait que Karim allait lui expliquer l'objet de leur dispute. Il ne voulait pas s'immiscer dans la vie privée du jeune couple. Un lourd silence régnait lorsque le vieux patron posa la question qui lui brûlait les lèvres :

- Mais bon sang, que se passe-t-il donc ici ? Dis quelque chose ! Et puis, profitez de la vie, vous êtes si jeunes !

Karim sortit enfin de son mutisme pour dire :

- Marie est enceinte, on ne le savait pas ... puis on n'est pas préparé à une telle situation. Elle a sa carrière et moi je pense rentrer au pays ce printemps... puis je l'aime Marie. Autre chose aussi : j'ai mon paternel sur le dos. Il me réclame sans cesse...

Nanard interrompit Karim :

- Mais je vous le redis. Mariez-vous bon sang !

- C'est qu'il ne sait rien de Marie, le pauvre Merouane, reprit Karim.

- Oh ! Ce n'est que ça ? Et vous le voulez ce bébé, oui ou non ? demanda Nanard.

- Moi ? Ah oui, absolument ! affirma le futur papa.

- Allez, ne t'inquiète pas, je me charge de ton paternel, passe-le-moi lorsqu'il te téléphonera encore au bar, j'en fais mon affaire, dit Léonard, en s'en allant.

De son côté, Linda assurait la pauvre Maria de tout son soutien.

- Ne t'en fais pas pour le bébé. Je le garderai, fonce ! Il t'aime, ton Karim. Votre amour mérite un fruit, lui dit-elle, d'un ton maternel.

Une fois encore, un autre vieil adage se vérifiait, « La vieillesse avait tout arrangé pour la jeunesse ».

Il était cinq heures du matin quand Linda installa Marie dans la chambre d'ami. Prise de remords en pensant au désarroi que Karim devait ressentir, la jeune fille attendit quelques minutes puis sortit doucement de l'appartement.

On aurait dit que le jeune homme savait qu'elle allait revenir. Il avait laissé la porte de leur petit nid entrouverte, un peu comme pour lui lancer un appel et lui faire comprendre qu'il ne lui en voulait pas pour son demi-mensonge. Marie entra dans la chambre où Karim tentait en vain de trouver le sommeil. Elle s'allongea à ses côtés sans rien dire. Aussitôt, le jeune homme passa son bras autour de ses épaules, la serra très fort contre lui et commença à lui parler gentiment :

- Rassure-toi, je ne t'en veux pas, mon amour. Je sais bien que la venue inattendue d'un enfant va tout chambouler dans notre vie. Mais, malgré les difficultés que cette naissance va générer pour nous deux, grâce à toi, je suis le plus heureux des hommes. J'avais pensé te proposer de rentrer avec moi en Algérie au printemps. Si tu refuses, je comprendrai. Je sais que ta vie et ta carrière sont ici. Même si l'idée d'être séparé de toi et de notre enfant me fait beaucoup souffrir, je ne veux en aucune manière influencer ta décision.

En écoutant ces paroles rassurantes, Marie laissait couler ses larmes sans pudeur.

- Mais pourquoi faut-il que ce soit toi qui te sacrifies ? Reste au moins jusqu'à la naissance du bébé, puis on avisera. Je t'aime tellement. Ma vie sans toi n'aura plus aucun sens. De plus, un enfant a besoin de ses deux parents pour s'épanouir et être guidé dans la vie, dit la jeune fille, d'une toute petite voix.

Karim lui expliqua gentiment que Merouane se faisait de plus en plus pressant quant à son retour au pays. Il était son seul fils. Il était donc normal qu'il s'inquiète pour son avenir. Il lui avoua que son père n'était pas au courant de leur relation et que Nanard avait proposé d'annoncer la chose lui-même au vieil homme. D'après son patron, il serait souhaitable qu'ils se marient sans attendre.

- Mais si tu ne me suis pas là-bas, je ne vois pas l'intérêt de toutes ces démarches administratives. Je ne sais plus que faire, je t'aime tant mon amour. Ah, si tu savais ! dit-il, d'une voix presque suppliante.

- Moi non plus, je ne sais pas quel choix adopter, c'est si soudain tout ce qui nous arrive ! Si tu veux, tout à l'heure j'irai voir Caporal, il

est de bon conseil et c'est notre meilleur ami, répondit Marie, tout à coup imprégnée des meilleures résolutions.

Karim acquiesça de la tête et ils s'endormirent d'un sommeil entrecoupé de rêves, de rêves où les mêmes questions revenaient sans arrêt.

Quelques heures plus tard, Marie partait demander conseil à Caporal. Quand celui-ci vit sa mine défaite, il sut tout de suite que ce que la jeune fille était venue lui raconter ne devait pas être facile. Contrairement à son habitude, Marie entra directement dans le vif du sujet. Au mot « bébé », le visage du vieillard s'illumina d'un coup.

- Mais c'est merveilleux ! Un enfant à chérir, la chair de votre chair à tous les deux. Te rends-tu compte de la chance que vous avez ? Et Karim qu'en pense-t-il ?

Sans attendre, la jeune fille lui expliqua tout de A à Z en précisant les difficultés dans lesquelles les plongeait : aussi bien la naissance, le mariage soudain et le désir de Karim de repartir bientôt pour l'Algérie.

Après une courte réflexion, Caporal lança :

- Sauf ta carrière, rien ne te retient ici que je sache. Pourquoi n'accompagnerais-tu pas Karim chez lui ? Tu pourrais faire la connaissance de sa famille, de sa culture et connaître aussi son beau pays. Je la connais moi l'Algérie, j'en ai tellement entendu parler pendant la guerre que c'est comme si j'y étais déjà allé. Et en bord de mer en plus ! Ce doit être bien plaisant de vivre là-bas, crois-moi. De plus, tu peux toujours poser tes conditions.

- Quelles conditions ? demanda Marie, stupéfaite.

- Tu pars avec lui, mais si vraiment c'est trop difficile pour toi, il faut que Karim accepte l'idée de te laisser revenir en France. Je ne me fais pas de soucis à ce sujet, je suis certain qu'une fois là-bas tu te sentiras comme chez toi.

Pendant que Marie commençait tout doucement à changer d'avis sur son avenir, le téléphone sonna au café Léonard. L'appel venait d'Algérie. Karim décrocha et tendit immédiatement le cornet à son

patron en murmurant : « Mon père ».

- Allo ! Allo ! C'est Merouane Rezqui ?

- Oui, c'est bien lui ! Et vous, qui êtes-vous ? Je croyais avoir mon fils Karim en ligne.

- Je sais ! Votre fils vient de sortir. Il ne sera pas là avant ce soir. Il m'a chargé de vous parler si vous appeliez. Je suis Léonard, son patron ! Comment allez-vous Si Elhadj ? Vous savez, votre Karim me parle beaucoup de vous. Quand passerez-vous nous voir ? On vous attend avec plaisir : Karim, Marie et moi.

- Mais vous faites erreur monsieur Léonard, je n'ai nullement l'intention de venir à Paris, et qui c'est Marie ?

- Ah ! Il ne vous a rien dit ? Marie... Heu... c'est comme ma fille, ils vivent ensemble. Vous savez, la jeunesse d'aujourd'hui ! Ils logent chez moi, ils y travaillent aussi. Justement, je leur donnerai congé au milieu du printemps. Ils vont en profiter pour venir en Algérie. Oh ! Si vous saviez combien ma fille est heureuse. Enfin, Marie. Ah, oui, j'ai pensé que lors de votre pèlerinage, inchallah ! Vous passeriez par Paris. Ainsi, vous nous diriez au revoir et on vous souhaiterait bon voyage.

- Mais je dois d'abord marier mon fils pour pouvoir partir la conscience tranquille.

- Je sais, je sais... Marions-les, nos enfants Si Elhadj ! Vous savez, je suis presque aussi âgé que vous. Je m'inquiète comme vous.

- Mon fils, il est d'accord ? Il gagne bien sa vie au moins ? Cependant, j'avais fait une demi promesse à un ami à qui j'allais demander la main de sa fille dès le retour de Karim.

- Ah ! Hadj Merouane, de quoi nous mêlons-nous ? C'est leur vie après tout ! Laissons-les faire leur route ! Hélas ! Il ne nous reste que peu d'années à vivre. Dieu nous appellera un jour...

Merouane fut presque totalement convaincu par les paroles de Léonard. On aurait pu penser que ce dernier avait préparé son coup depuis bien longtemps. Il avait su placer ses mots dans un contexte religieux.

Karim avait écouté toute la conversation entre son patron et son père. En déposant le combiné, Nanard afficha un grand sourire. Karim avait deviné le consentement de Merouane quant à son union avec Marie. Il acceptait de bénir leur mariage. Le mariage mixte n'est pas une mince affaire. Rares sont les couples qui le réussissent durablement.

Marie apprit avec joie que son fiancé avait l'opportunité de reporter la date de son départ de quelques mois et qu'elle aurait la possibilité de l'accompagner en Algérie vers la mi-avril. Elle pourrait ainsi se faire une idée sur son avenir. Karim souhaitait la même chose. La vie continuait, le couple vivait dans le bonheur. Dans le ventre de Marie se façonnait un fœtus, preuve indéniable de leur amour, un fœtus pour lequel sans le dire à personne Karim avait pris une grande résolution : il avait décidé d'arrêter de fumer. Il ne voulait plus polluer l'atmosphère de l'appartement. Il avait enlevé tous les cendriers et jeté courageusement le reste de son paquet de cigarettes à la poubelle. Quand Marie s'aperçut de la chose, elle ne dit pas un mot. Maintenant, elle était rassurée. Karim tenait plus que tout à la santé de leur futur bébé.

Fou de rage devant l'impossibilité de rencontrer sa fille, Bertali avait à nouveau fait appel au fameux détective privé qui l'avait retrouvée la première fois. Quand l'homme arriva, il lui demanda de suivre Marie dans ses moindres déplacements et de s'assurer que le jeune Maghrébin du bar était bien la même personne que le jeune homme qui accompagnait Marie aux obsèques de Léon. Surtout, il voulait savoir si sa fille vivait avec lui au café-théâtre. Il était hors de question que sa famille soit l'objet d'une pareille mésalliance. Sur quoi, impatient, il retourna sur place pour essayer de sonder lui-même la situation.

Pour commencer son enquête, le détective se mit en planque à quelques dizaines de mètres de chez Nanard et attendit patiemment que Marie ait montré le bout de son nez. Son attente fut de courte durée. Bientôt, il la vit sortir par la porte de service donnant sur la rue où il s'était garé. Il lui laissa prendre un peu d'avance, descendit de voiture et la suivit à distance. Pendant ce temps, Bertali était arrivé

chez Léonard. Comme à son habitude, il commanda un café et observa Karim d'un regard inquisiteur. « C'est l'homme du cimetière, celui qui se tenait près de Marie, j'en suis sûr ! S'il s'avère que j'ai vu juste et qu'il y a quelque chose entre toi et ma fille, tu vas danser mon gaillard ! Sous tes airs sérieux et réservés, tu caches sûrement d'autres aspirations. Mais c'est raté ! On ne me la fait pas ! Jamais tu ne profiteras de celle que tu prends sûrement pour la poule aux œufs d'or, j'y veillerai ! Ta face d'ange ne me dit rien qui vaille. Tu ne connais pas encore ton malheur, on ne touche pas impunément à la fille de Bertali, crois-moi », soliloquait le père de Marie.

Karim sentait les yeux de l'homme perpétuellement posés sur lui. Comme d'habitude à l'ouverture du bar, il avait beaucoup de travail et de mise en place à accomplir ; alors il n'y prêta guère attention.

Nanard voyait petit à petit la colère s'afficher sur le visage de ce client matinal. Le silence s'alourdissait de minute en minute. Pour éviter tout éclat, il apostropha lui-même Bertali.

- Beau temps pour la saison, n'est-ce pas ? fit le patron, affable.

- Vous trouvez ? Moi, je trouve que l'atmosphère n'est pas très saine, dit-il, en suivant Karim des yeux, dans l'espoir que l'autre capterait ce qu'il essayait de lui faire comprendre à demi-mot.

Piqué au vif, Léonard rétorqua :

- Que voulez-vous dire, monsieur ?

- Je veux parler de la situation économique de ce pays. De tous les pauvres Français qui sont au chômage, alors que si certaines personnes triaient leur personnel, il y aurait certainement du travail pour tout le monde. Mais non, certains patrons préfèrent donner une petite touche exotique à leurs établissements, cracha Bertali.

Puis, sans laisser le temps à Nanard de placer une parole de plus, il jeta un billet sur le comptoir et sortit sans attendre la réponse, certain que son discours avait touché le point faible de Karim.

Sur ces entrefaites, Marie et son ange gardien étaient arrivés en face du centre de maternité où la jeune femme se rendait pour une visite de routine. Il la laissa pénétrer dans le bâtiment et se précipita pour lire

toutes les plaques en cuivre qui ornaient le coté gauche de la porte. Il n'y vit que des noms, soit de gynécologues ou d'obstétriciens ou encore d'autres professions qui se rapportaient toutes à la maternité. « Ainsi, il se pourrait qu'elle soit enceinte, ce qui expliquerait son teint pâle et sa façon de marcher en se tenant le ventre comme le font souvent les futures mamans. Oh, là, là ! Bertali va faire des bonds, je le sens », pensa-t-il, moqueur.

Malgré tout, Alphonse ne pouvait rien changer à la nouvelle situation de sa fille. Il avait appris qu'elle était enceinte et qu'elle se faisait ausculter régulièrement par le docteur Alain, un jeune gynécologue. Il savait aussi qu'elle tenait beaucoup à ce bébé surtout depuis que Karim avait manifesté sa joie d'être père.

Au début de sa première fugue, il avait pensé qu'elle ne tarderait pas à réintégrer la maison familiale et qu'elle ne pourrait jamais vivre la galère des sans-logis. Mais, c'était compter sans Karim, Léon, Léonard et bien sûr Caporal. A vrai dire, maintenant, c'était son amour paternel qui le faisait agir. Il voulait juste la serrer contre lui pour se faire pardonner. Marie ne se doutait guère qu'un changement aussi profond s'était produit dans la personnalité de son père. Elle ne lui laissait aucune occasion de lui fournir la moindre explication quant à son comportement passé. C'était sans issue. Il avait entendu dire aussi que le jeune couple projetait d'aller en Algérie et peut-être de s'y installer définitivement.

Hélas, des idées sinistres lui revenaient souvent en tête : il se disait avec désespoir qu'il lui fallait écarter Karim de la vie de sa fille et, cela, en tuant l'œuf métisse qui se développait dans son utérus. Il imagina qu'Alain, le jeune gynécologue, pourrait contre une grosse somme d'argent réaliser un avortement sans qu'elle ne s'en rende compte. Il pourrait lui injecter un liquide mortel pour le fœtus et inoffensif pour elle. Il pensa aussi attenter à la vie de Karim.

Heureusement, il se ressaisit vite de ses pensées assassines. Il réalisa qu'il avait commis erreur sur erreur et qu'il devait désormais agir avec sagesse. Sa femme qui d'habitude approuvait toutes ses décisions avait

fini par se retourner contre lui. A son insu, elle avait chargé Lucien de la mettre en contact avec sa fille.

Tascalì les avait presque oubliés. Pour des raisons financières liées à la manne publicitaire alléchante, il avait contacté une autre maison de haute couture qu'il recommandait à ses artistes. La maison Bertali frôlait la faillite. Pour essayer de limiter les dégâts, son gestionnaire procédait à la liquidation de certains points de vente. Le père de Marie sentait le malheur lui arriver de partout. A son échec affectif s'ajoutait un échec économique.

Le climat s'adoucissait, les glaces de l'hiver commençaient à fondre sous l'effet d'un soleil timide qui annonçait l'approche du printemps. La grossesse de Marie s'affirmait physiquement. Dans l'intimité, Karim constatait la rondeur et l'ampleur que prenait le petit ventre de sa bien-aimée. Il lui arrivait de le caresser comme pour entrer en communion avec l'être magique qui l'habitait, un être que la misère, l'exil, l'amour, le destin, lui, Marie et Allah évidemment avaient conçu. En attendant l'arrivée de Merouane, le temps appelé Marie cédait la place à un autre temps appelé Meriem

Karim était croyant non pratiquant. Il savait pertinemment que son père exigerait que le mariage soit célébré selon le rite musulman. Cela ne serait possible qu'avec le consentement de Bertali. Il avait réfléchi maintes fois à la question sans trop s'y attarder. Il s'était dit qu'il saurait raisonner sa future épouse, ne serait-ce que dans leur intérêt. Mais l'échéance approchait et la réconciliation tant souhaitée ne laissait aucun espoir. Il hésitait sur la façon d'aborder le sujet avec Nanard. Il allait se lancer quand la porte du café s'ouvrit. Karim ne reconnut pas tout de suite l'ouvrier des Bertali. C'est seulement quand l'homme lui demanda des nouvelles de Marie que sa mémoire fit son travail. « Il n'est sûrement pas venu ici par hasard, et que veut-t-il à Marie ? Sûrement aucun mal puisque c'est son ami. Peut-être pourrait-il m'aider à la convaincre de faire, sinon la paix avec ses parents, du moins leur laisser une petite chance de se faire pardonner de ne jamais avoir su lui montrer leur amour », pensait le jeune homme.

Nanard observait la scène de loin. On aurait dit qu'il entendait tout ce qui se passait dans la tête de Karim. Quand leurs regards se croisèrent, le brave homme lui fit un petit signe d'assentiment comme pour dire : « Fonce, mon garçon, fonce ! Tu n'auras plus jamais une aussi belle occasion de réunir cette famille partie malgré elle à la dérive ».

- Ah oui, je me rappelle. Vous êtes l'ami de Marie, c'est vous qui lui avez rendu sa guitare, dit Karim, avec un grand sourire.

- Ah, ben quand même, tu te souviens de moi. Je croyais vraiment que tu ne m'avais pas reconnu. Et Marie, comment va-t-elle ? J'ai besoin de lui parler. Je peux la voir ?

- Bien sûr, elle est à l'appartement, je vais vous y conduire.

- Oui, va avec monsieur, je tiendrai le pot droit pendant ton absence, dit Nanard.

En voyant entrer Lucien dans l'appartement, le visage de Marie s'illumina d'un coup. En guise de bonjour, elle se précipita vers lui pour l'embrasser.

- Je suis très heureuse de te voir, mais je suis très étonnée aussi, que se passe-t-il ? demanda la jeune fille, tout à coup inquiète.

- Oh rien, je passais dans le quartier et j'ai pensé que c'était l'occasion de venir te saluer ainsi que ton compagnon, et bientôt mari je suppose, dit-il, en regardant avec insistance le petit ventre de Marie. Enfin non, je vais être franc, c'est ta mère qui m'envoie. Plus rien ne va chez toi depuis quelques temps. Tes parents ont appris que vous projetiez de vous marier et d'aller vous installer en Algérie. Cette nouvelle a plongé ta mère dans une espèce de déprime dont elle n'arrive pas à se défaire. C'est la première fois que je la voyais pleurer. Ajoute à cela les mauvaises affaires réalisées par ton père et la semi-liquidation de l'entreprise et tu comprendras que tout cela mis ensemble ne soit pas facile à vivre.

Au fur et à mesure que Lucien lui expliquait la situation, le cœur de Marie se serrait mais, ancrée dans sa colère, elle ne voulait rien laisser paraître. De son côté, Karim avait tout compris de son désarroi

muet ; aussi en profita-t-il pour lancer le sujet qui lui tenait à cœur.

- Allez Marie, baisse la garde s'il te plaît. Ta mère a fait le premier pas, c'est à toi maintenant de faire en sorte que la paix revienne au sein de ta famille. De toute façon, mon père va bientôt arriver. Tu sais, lui, en bon musulman qu'il est, il refusera de bénir notre mariage si tes parents n'y assistent pas. On n'y peut rien, c'est l'usage ! C'est la tradition musulmane qui l'exige.

- Bien, vous avez gagné. Dis à maman qu'elle peut venir, mais seule. Pour mon père, je verrai plus tard.

- Si tu venais avec moi tout de suite ? dit l'ouvrier, conscient qu'il valait mieux battre le fer pendant qu'il était chaud.

- A mobylette ? Dans mon état ? C'est impossible voyons, répondit Marie.

- Ben non, pas à mobylette, j'ai une voiture maintenant. Tu n'étais pas si fière quand tu étais enfant. Ah, pauvre mopette ! Si elle pouvait parler. Tu lui en as fait faire des tours de jardin, hein ? dit Lucien, dans un grand éclat de rire.

- Bien, j'y vais, mais Karim vient avec nous. S'ils ne veulent pas le recevoir, tant pis pour eux, ils ne me reverront jamais plus !

Bientôt, l'émissaire de Mireille et les deux amoureux furent sur la route. En moins d'une demi-heure, ils étaient devant la propriété des Bertali. Alphonse n'était pas là. Mireille, assise sur une chaise dans la véranda, feuilletait des livres de comptes. Entendant le ronflement du moteur de la voiture de Lucien, elle se dirigea vers la porte d'entrée. Elle l'ouvrit avant même que les arrivants n'aient eu le temps de signaler leur présence. Le premier à entrer fut Lucien. Il lui annonça joyeusement la venue de Marie sans se rendre compte que cette dernière était restée dans la voiture. Elle voulait d'abord s'assurer que son père était absent. Sa mère n'attendit pas une seconde de plus pour aller à sa rencontre. Elle ouvrit elle-même la portière du véhicule et, les larmes aux yeux, serra très fort sa fille dans ses bras avant de l'entraîner vers la maison.

- Tout est notre faute. Ton père et moi ne voulions que ton bien, mais nous avons ignoré ta soif de liberté. En voulant à tout prix te

garantir le succès, nous avons fait abstraction de ta vision du bonheur. Tascali, ce diable personnifié, nous avait nourris d'illusions au point de nous rendre aveugles. Pardonne-nous ma chérie, nous avons compris la leçon, rien ne sera plus comme avant.

Emue, Marie réfléchissait. Elle se rendit compte à quel point l'amour maternel lui avait manqué.

- Reviens vivre ici. C'est chez toi ! Tout est fini maintenant. Mais c'est vrai, tu es enceinte, je n'avais pas cru ton père...

Leur émotion était tellement forte qu'elles en avaient oublié jusqu'à la présence de Karim. C'est à l'évocation du mot «enceinte» que Marie appela le jeune homme resté à l'extérieur.

- Voilà Karim, maman. On va se marier à la fin du printemps. C'est lui le père de mon bébé. Tu vois, ce n'est plus possible maintenant de vivre ici avec vous.

Mireille dévisagea longuement Karim en silence. Dans son coin, miss Vinaigre observait la scène. Sur son visage, on pouvait lire un fort sentiment de désapprobation. L'ambiance des retrouvailles devenait malsaine. Marie prit Karim par le bras et ils se dirigèrent vers la sortie, laissant les deux femmes dans un mutisme sans nom.

- Maman, si tu veux me revoir, tu connais l'adresse. Viens seule !

L'entrevue avait duré un quart d'heure tout au plus. Marie était à la fois pleurs, joie et silence. Karim en ressentit de l'amertume. Sur le chemin de retour, il pensa à l'intransigent Merouane et à son attachement au mariage musulman. Il avait compris que Mireille et miss Vinaigre n'avaient montré aucun signe positif quant à son idylle avec Marie. Mais, il s'était dit que ce n'était qu'un début. L'amour est plus fort que la haine. Avec un petit coup de pouce du destin, leur amour triompherait.

Le soir, au café-théâtre, Nanard remarqua le désarroi de Karim. Il comprit tout de suite la raison de sa déconvenue.

- Alors fiston, quelles sont les nouvelles du front ? Ne t'en fais pas, c'est dans la poche ! C'est Nanard qui te le dit ! Tu ne peux pas savoir toi, tu n'es pas encore parent. Ta dulcinée va imposer sa loi. Ils

le savent, eux. Personne ne lui résiste, même pas Tascali. Au fait, El hadj Merouane vient de téléphoner. Il dit qu'il arrivera le premier avril. Par précaution, il a déjà réservé son billet d'avion. Préparez-vous pour la fête et le voyage de noces vers l'Algérie. On va fêter l'événement. Je veux du Raï et du couscous !

- Ah, si ce n'était que ça... dit Karim, un peu destabilisé par l'attitude qu'avaient prise Mireille et miss Vinaigre lors de cette première tentative de réconciliation à moitié avortée.

Mireille attendit une semaine avant de se rendre au café-théâtre. Après le départ précipité de Marie, Karim et Lucien, un lourd et long silence régna sur la maison des Bertali.

Mireille réfléchissait, miss Vinaigre ruminait. N'y tenant plus, cette dernière ne put s'empêcher de mettre son grain de sel dans une affaire de famille qui ne la concernait en rien. Elle lança à Mireille :

- Il est encore temps pour Marie de faire ce qu'il faut pour interrompre sa grossesse. Jamais Alphonse ne donnera son accord pour une pareille mésalliance. As-tu pensé au qu'en dira-t-on ? Que vont dire vos amis quand ils sauront que votre fille est enceinte d'un étranger qui n'a même pas de métier ? Ce n'est même pas pensable ! D'ailleurs, tu as toujours été trop faible avec cette petite. J'en parlerai à son père dès son retour ! asséna miss Vinaigre, d'un air pincé.

Après avoir reconduit les jeunes gens au café-théâtre, Lucien, sous prétexte de réparer une fenêtre qui fermait mal, était revenu dans la véranda. Il ne perdit pas un mot de la conversation. Offusqué par de tels propos, il ne laissa pas le temps à Mireille de trouver une réponse aux dires malfaisants de cette femme au cœur sec.

- Vous ne direz rien à monsieur Bertali ! Vous savez bien que Marie désire qu'il ignore tout de sa visite. En voilà une manie de toujours vouloir tout régenter dans cette maison. Vous avez même le culot de vous permettre de décider si la petite peut avoir son enfant ou non. Que savez-vous de Karim ? Vous êtes-vous jamais demandé ce que Marie serait devenue si elle ne l'avait pas rencontré ? Je le sais, moi, que ce garçon est digne de confiance. Vous, évidemment, vous ne voyez la

vie qu'à travers les œillères de votre orgueil démesuré. Vieille harpie refoulée ! ajouta Lucien, hors de lui.

- Assez ! Laissez-moi seule ! J'ai besoin de réfléchir. Allez, dehors ! hurla Mireille, sortant tout à coup de sa torpeur.

A peine sortie de la véranda, miss Vinaigre monta directement dans sa chambre. Elle téléphona immédiatement à Bertali pour lui rendre compte de la situation. Celui-ci mit fin à la réunion qu'il présidait et rentra directement chez lui. Il s'en suivit une semaine de conversations houleuses et stériles où il n'était question que de la relation entre Marie et Karim. Mireille se voyait déjà grand-mère ; par contre, Alphonse ne pensait qu'à sa réputation. Il était soutenu dans ses idées par une miss Vinaigre plus acerbe que jamais sur la question. Voyant que tous ces palabres imbéciles n'éclairciraient en rien la situation, Mireille alla jusqu'à prononcer le mot divorce. Oui, elle allait quitter son mari et vivre enfin sa vie en toute liberté, même celle d'aimer sa fille, Karim et leur bébé, sans arrière-pensée. Elle avait vu juste. Cette menace fit abdiquer Alphonse immédiatement.

- Oh, après tout, fais ce que tu veux, mais qu'il n'arrive rien à ma fille, sinon tu le regretteras amèrement. Allez, va les voir seule puisque je ne suis pas le bienvenu, dit sèchement Bertali.

Il était dix heures quand un taxi déposa une femme d'âge mûr, élégamment vêtue, devant la porte du café-théâtre. Elle pénétra avec assurance dans le bar, regarda curieusement autour d'elle et s'adressa d'un ton autoritaire à celui qu'elle avait pris pour le garçon de service, mais qui n'était autre que Léonard en personne.

- Bonjour ! Pourriez-vous m'indiquer la chambre de Maria la chanteuse ? Je suis sa mère !

- Bien sûr madame, c'est la porte juste à coté du café. Leur appartement est au premier étage, allez-y, ils sont là.

Quand Mireille arriva devant la porte du petit nid de sa fille, son cœur battait à tout rompre. Elle allait enfin savoir comment Marie vivait. Après une courte hésitation, elle appuya fermement sur le bouton de la sonnette et se trouva devant un Karim étonné, mais heureux à

l'idée qu'enfin Mireille soit peut-être venue leur donner son accord. Le jeune homme la dirigea vers la cuisine où Marie, encore en pyjama, dégustait avec appétit le petit déjeuner préparé par Karim.

- Vous prendrez bien une tasse de café madame ? demanda le jeune homme.

- Mais bien sûr Karim, avec plaisir, répondit Mireille, avec un grand sourire.

« Gagné ! » pensa Marie, en se levant pour aller embrasser sa mère.

Chapitre XXIII

Le mariage

D'un côté comme de l'autre de la Méditerranée, les préparatifs allaient bon train : en Algérie, pour célébrer d'abord le départ de Merouane vers les lieux saints de l'Islam via Paris ; en France, le mariage de Marie et de Karim. Sur les conseils d'Aïcha, ce dernier prit contact avec sa famille éloignée résidant à Marseille, celle qui l'avait hébergé lors de son arrivée en France. Il demanda à la mère et à ses deux filles d'être présentes le premier avril pour s'occuper des préparations culinaires typiquement algériennes propres à ce genre de cérémonie et d'accueillir Merouane et son compagnon avant leur long voyage vers la Mecque. Pour que l'ambiance soit bien rendue, il réquisitionna un célèbre groupe de musique Raï pour la soirée du trois avril.

En arrivant au bar, Karim trouva sur le comptoir une pancarte portant l'inscription : « Fermé du 1er au 4 avril pour raison familiale ». Il comprit tout de suite que le brave Nanard avait mis tout le bâtiment à sa disposition afin qu'il puisse recevoir ses invités. Caporal fut le premier à répondre à l'appel. Il serait certainement le dernier à partir. C'est sur son conseil que Nanard avait agi aussi généreusement. Tous les achats nécessaires avaient été faits. Les ustensiles de cuisine tels que « les grands plats et les couscoussiers » seraient amenés de Marseille.

Karim invita la grande majorité des clients du café-théâtre et quelques amis pour la soirée du trois avril. Il voulait une fête à « l'algérienne » pour faire plaisir à son père et pour le remercier de la concession qu'il avait faite en acceptant de bénir son union avec Marie.

A Tenes, Merouane faisait déjà ses adieux aux personnes qu'il n'aurait pas l'occasion de retrouver chez lui la veille de son départ. Il vérifia qu'il n'avait aucune dette envers qui que ce soit et se réconcilia avec les gens de son quartier, ceux envers lesquels il lui semblait avoir mal agi un jour. Il blanchissait son âme avant d'aller à la rencontre de Dieu. Il rasa ses cheveux et ses longues moustaches, prit son bain et se débarrassa de son costume « Bleu de chine » comme ceux que portent en particulier les gens de la mer. Il en était un. Il enfila les vêtements européens que Karim lui avait spécialement expédiés, mit une fine chéchia sur son crâne et enroula sa tête d'un long turban à motifs brodés. Aïcha, sa femme, l'aida à ajuster cette nouvelle coiffe qu'il n'avait pas l'habitude de porter. La regardant profondément dans les yeux, il y décela la naissance d'une larme, une larme qui en disait long. Elle le voyait partir sans elle pour la première fois. Le destin en avait décidé ainsi.

Merouane devait ce privilège aux œuvres sociales de l'entreprise portuaire où il avait travaillé et aussi certainement à ses prières. Il était l'un des cinq retraités du port à avoir bénéficié de ce cadeau, en reconnaissance de ses efforts et de son abnégation.

Le soir, toute la famille s'était réunie autour de lui pour l'écouter parler. Ainsi le voulait la coutume depuis que les musulmans algériens partaient à pied pour cette expédition divine d'où certains ne revenaient pas.

Merouane parla de sa naissance dans une dechra située à quelques lieues de Tenes, de son prénom qu'il devait à Sidi Merouane, le saint patron de la ville. Il parla aussi de son père qui avait servi la France pendant la deuxième guerre mondiale, du colonialisme, de la guerre d'Algérie et de la misère, d'une misère dont on aurait pu penser qu'il était fier.

Aïcha ressortit de vieilles photos d'un cartable usé ayant appartenu à son fils lorsqu'il était lycéen. Sur l'une d'elles, Merouane ressemblait à Karim à quelques chromosomes près. Il avait la trentaine, un visage long, de fines moustaches, un nez pointu et des yeux bleus masquant

un sourire intériorisé. Il était costaud, plus costaud que son fils, plus grand, plus large, bref, il en imposait plus. Une certaine autorité se dégageait de sa personne, rendant indéniable la certitude de ses actes. Il est des portraits qui donnent de telles impressions. Dès l'âge de cinq ans, il avait commencé des études coraniques, puis intégra l'école française qu'il dut quitter pour s'occuper d'un maigre troupeau de chèvres et de brebis après la disparition de son père.

Sur une des vieilles photos jaunies, Aïcha apparaissait comme une très belle jeune fille. Elle était bergère comme lui, mais son troupeau était moins riche encore. D'ailleurs, Merouane avait pu demander sa main grâce à cette petite différence. Dès les premières violences de la guerre d'Algérie, ils vendirent l'ensemble des bêtes pour s'installer au vieux Tenes, loin des maquis. Quelque temps après, Merouane décrocha un emploi comme docker permanent et devint grutier dès que le port eut acquis de nouvelles infrastructures.

Il racontait tout cela à ses filles et à ses petits-fils. En se remémorant leur passé, Aïcha essayait de temps à autre une larme fugitive qui glissait sur son visage où se creusaient les premières rides.

La veille du premier avril, tous les invités étaient là. On mangeait, on buvait du thé, on priait. Dès l'aube, le convoi se dirigea vers l'aéroport d'Alger. Le vol pour Paris était prévu à dix heures.

Un jour plus tôt, à la gare de Marseille, une Algérienne d'âge mûr, ses deux filles et quelques jeunes gens avançaient sur le quai du T.G.V. en partance pour la capitale française. Ils étaient chargés comme des mulets. En voyant un tel débordement de caisses et de sacs plus hétéroclites les uns que les autres, un employé bagagiste de type maghrébin se précipita à leur rencontre. Il leur demanda ce qu'ils transportaient, tout en spécifiant qu'ils devaient déposer tout cela dans la malle du train prévue à cet effet. Toute la petite troupe se mit à parler en même temps, aussi bien en arabe qu'en français.

- Oh là ! Doucement ! dit l'homme, qui ne comprenait rien à une telle effervescence. C'est quoi tout ce bazar ? Ne parlez pas tous en même temps, je ne comprends rien à votre charabia. Quel est le

numéro de votre voiture d'abord ? demanda-t-il, d'un ton courroucé.

- La huit, pourquoi ? demandèrent en chœur les voyageurs interloqués.

- Suivez-moi ! Je vais vous montrer où déposer tout votre barda. Que transportez-vous au juste ?

- Mais enfin, deux couscoussiers et tous les plats qui vont avec, mon bon, répondit la vieille dame, comme une évidence, dans un langage bien à elle où se mélangeaient allégrement l'algérien et l'accent fleuri de Marseille.

Au mot couscous, l'homme ne put s'empêcher de sourire.

- Ah, vous êtes traiteur, je comprends mieux alors. Mais quel déménagement tout de même ! Ils n'ont pas ce genre d'ustensiles à Paris ? demanda-t-il, moqueur.

La vieille dame allait rétorquer qu'elle ne faisait le couscous que dans ses propres casseroles. Heureusement pour lui, l'employé fut sauvé d'une conversation interminable par le coup de sifflet annonçant l'imminence du départ du train. Ces voyageurs volubiles montèrent donc dans la voiture huit et s'installèrent aux places qui leur avaient été réservées.

A Paris, après avoir récupéré tous leurs paquets, ils se dirigèrent vers la sortie de la gare en cherchant des yeux un vieil homme avec une pancarte où il devait être inscrit : Caporal.

Ils n'eurent pas à chercher bien longtemps leur chauffeur. Le sieur Caporal, fidèle à lui-même, n'avait pas chipoté. Il s'était garé sur un emplacement réservé aux taxis toujours en maraude à cette heure du jour. Malgré deux ou trois remontrances bien senties des habitués des lieux, il était resté là, imperturbable, appuyé nonchalamment sur le capot de Titine. Les arrivants n'eurent pas besoin de se présenter, il les avait repérés de loin. Il s'avança vers le groupe en faisant de grands signes, puis arrivé à sa hauteur, il claironna :

- Bonjour, c'est moi, Caporal ! Dépêchons-nous ! Sinon, je vais finir par avoir un P.V. Le mauvais stationnement coûte cher en points. Si on m'enlève mon permis, je suis fichu ! A mon âge, on ne me le

rendra plus. Allez, les jeunes, montez derrière. Et vous, mesdames, en voiture ! dit-il, en leur ouvrant galamment la portière.

- Mission impossible, déclara-t-il, au bout de cinq minutes en se grattant le front. Titine est large, mais pas au point d'accueillir quatre personnes à l'avant. Allez, mademoiselle à l'arrière avec les autres s'il vous plaît, dit-il, à la plus jeune des trois femmes. Ce n'est que l'affaire d'une demi-heure, nous serons vite arrivés.

Quand Nanard entendit le vrombissement caractéristique de Titine, il adressa un signe à Karim comme pour lui dire : « Les voilà ! ». Ils sortirent sur le trottoir pour accueillir les cuisinières et leur escorte. Quand ils virent arriver la camionnette et son chargement ineffable, ils ne purent s'empêcher d'éclater de rire. Après les présentations et l'installation de tout ce petit monde, les cuisinières se mirent immédiatement à l'ouvrage.

Caporal était tout guilleret en racontant la farce qu'il avait jouée aux chauffeurs de taxi du parking de la gare. Karim en profita pour lui demander s'il voulait bien se charger d'aller chercher son père le lendemain à l'aéroport.

- Pourquoi pas, fils ? Ne dit-on pas que les voyages forment la jeunesse ? répondit le brave vieux, tout fier de rendre service.

Le lendemain à huit heures, Caporal arriva au café Léonard sans Titine. Sur son visage renfrogné se lisait une grande déception. Titine avait fait la sourde oreille. Il avait vérifié la batterie, le démarreur, la mécanique mais n'avait décelé aucune anomalie. Il avait fait appel à un voisin, un vieux comme lui qui sans être vraiment mécanicien s'y connaissait parfaitement en dépannage. Rien à faire, Titine était de mauvaise humeur, elle ne voulait pas dévoiler sa faiblesse. Vu l'âge de la vieille camionnette, ce genre de situation lui était arrivé maintes fois. Il mettait généralement une heure ou deux pour détecter la défaillance. Mais cette fois, Titine semblait déterminée à lui tenir tête. Il claqua rageusement le capot et se dirigea vers le premier arrêt de bus afin d'aller prévenir Karim et Léonard de cette déconvenue.

- Vous voyez, elle a choisi le mauvais moment pour me faire un

coup pareil, dit-il, en s'adressant nerveusement aux deux hommes occupés à discuter de l'arrivée des deux voyageurs.

Ils avaient justement jugé bon de louer un taxi spacieux pour aller les accueillir et les amener confortablement. Ils attendaient Caporal pour le décharger de sa mission et lui proposer de les accompagner. Cela formerait une petite délégation d'honneur digne de leur rang de pèlerins.

- Ce n'est pas grave mon Caporal, Titine vieillit comme nous, elle est fatiguée. On ira tous les trois en taxi attendre nos invités, lui dit gentiment Léonard.

- C'est comme vous voulez.

- Rendez-vous à quatorze heures, le taxi sera là, conclut Léonard.

Caporal regagna son domicile, se vêtit d'un costume noir à rayures qu'il portait spécialement les jours de fête, noua sa cravate et mit son béret. Le vieil homme affectionnait le look des années cinquante. Guidé par un dernier espoir, il actionna le démarreur de Titine. Surprise ! La vieille capricieuse s'ébranla sans rouspéter. Son tuyau d'échappement dégagea une épaisse fumée noire. On aurait dit qu'elle crachait toute sa colère. En quelques minutes, elle retrouva son tempérament habituel, son rythme et sa quiétude. « Tiens, tu seras de la fête quand même », dit Caporal, en tapotant amicalement le volant. A quatorze heures précises, il était au rendez-vous.

- Bon, je pars avant vous, ça peut toujours servir, lança-t-il, sans descendre du véhicule.

Il arriva le premier à l'aéroport, trouva une aire de stationnement et immobilisa sa bagnole.

Un quart d'heure plus tard, l'airbus d'Air Algérie atterrit. Caporal se mit à rechercher Karim et Léonard dans le grand hall d'attente. Il peina de longues minutes pour enfin les retrouver. Un instant après :

- Les voilà ! Les voilà ! Ils sont là ! s'écria Karim, qui était parvenu à distinguer les deux pèlerins parmi la foule des arrivants.

Merouane avait son turban légèrement défait. Son compagnon paraissait fatigué. Ils avançaient en souriant vers la sortie qui donnait

sur la salle d'attente. Karim se précipita à leur rencontre. Il serra très fort son père entre ses bras vigoureux, ensuite, de la même façon, il salua Ammi Ali, son compagnon. Déjà, Caporal s'occupait des bagages sans attendre les présentations. Après une demi-heure de repos, Karim présenta le comité d'accueil auquel s'étaient mystérieusement joints Mireille et Lucien.

Rien n'échappait à Caporal, il connaissait la mentalité arabe dans les moindres détails. Il avait expliqué à Léonard la nécessité de la présence des Bertali. Il savait que Merouane s'inquiéterait de leur absence. In extremis, Léonard pallia à cette défaillance en invitant la mère de Marie et Lucien comme représentant du père, en attendant la suite des événements réconciliateurs. Il avait son idée le brave Léonard.

Le soir, au premier étage du bâtiment où l'on avait aménagé un salon arabe, une ambiance très particulière régnait. Des rires fusaient. Ammi Ali, l'ancien retraité de l'émigration, était d'un humour inouï. Il connaissait Paris jusque dans ses moindres recoins. Il parlait un français haché avec un accent typiquement maghrébin, mais parvenait cependant à se faire comprendre. Léonard parlait peu. Il semblait préoccupé. A son tour, Caporal évoqua le passé, les années de guerre, ces années sanglantes pendant lesquelles il avait connu des algériens devenus soldats au service de la France.

A leur arrivée chez Nanard, Karim s'était isolé un moment avec son père pour lui parler de Marie. Sur les conseils de Léonard et de Caporal, la jeune fille avait réintégré le domicile familial jusqu'au jour du mariage. Son père avait tenté de la faire changer d'avis, mais rien n'y fit. Elle lui expliqua combien son amour pour Karim était grand et le menaça de se passer de lui à la cérémonie s'il ne voulait pas changer sa vision des choses. Elle lui dit aussi que s'il continuait dans cette voie négative, elle partirait vivre en Algérie pour n'en plus revenir. A ces paroles dites sur un ton qui ne laissait la place à aucun espoir de changement, Alphonse accepta à contre cœur de rencontrer Merouane. Cet homme sage et conciliant qui avait fait un long voyage pour venir demander la main de sa fille et bénir son union avec Karim.

Pendant que Marie se battait comme une folle pour que l'accueil de son père soit un minimum chaleureux, Caporal n'en finissait pas de raconter des anecdotes sur son passé militaire.

- Mais, maintenant que j'y pense, il me semble avoir connu en quarante-quatre un soldat algérien du nom de Rezqui, Mohamed Rezqui. Voilà ! C'est ça ! Ah ! Quel brave garçon que ce Mohamed, et quel valeureux combattant aussi.

En homme modeste qu'il était, Merouane n'avait rien dit du passé glorieux de son père. Maintenant que Caporal en parlait, il n'avait plus aucune raison de taire cet épisode à ses nouveaux amis.

- C'était mon père je crois, dit Merouane, ému. Quand il est revenu en Algérie, il nous a raconté tout ce qu'il avait vécu ici pendant cette malheureuse année de fin de guerre. Et c'est vrai que je me souviens qu'il parlait souvent d'un nommé Caporal. Il lui vouait une profonde amitié teintée de respect et d'admiration. Je croyais qu'il voulait parler de son caporal.

A ces mots, le rire de Caporal emplit la pièce d'un coup.

- Mais non, je n'ai jamais été caporal de ma vie, dit-il, en hoquetant. C'est Léon qui m'avait surnommé ainsi. D'après lui, quand je parlais aux jeunes recrues, c'était toujours pour leur donner des conseils de survie ou pour leur apprendre quelques tours à ma façon. Cela lui faisait dire que j'avais l'étoffe d'un chef. Pourtant, Dieu m'est témoin, je n'aurais voulu en aucun cas être autre chose qu'un simple soldat. Il n'est pas nécessaire d'être gradé pour se battre pour la liberté. Pour en revenir à ton père, le brave Mohamed, c'était quand même un sacré numéro. Il n'avait pas son pareil pour nous faire oublier nos soucis et notre fatigue.

Devant le regard interrogateur de Merouane, Caporal ajouta :

- Pendant les rares accalmies de ces fichus combats, il nous contait de belles histoires de son pays. Et puis, quel musicien ! Ah oui, c'est sûr, personne ne jouait de la flûte comme lui. Il savait la faire pleurer ou la rendre joyeuse. On avait composé une espèce de duo, lui à la flûte et moi à l'harmonica. Je m'en souviens comme si c'était hier.

- Mais tu nous avais caché ce talent, dirent Nanard et Karim, un peu moqueurs.

Piqué au vif par l'air incrédule de ses deux amis, Caporal se mit à fouiller dans la poche intérieure de son veston. Il en sortit fièrement un vieil harmonica dont les parties métalliques étaient toutes dépolies.

- Et ça, c'est quoi ? Une trompette sans doute ? Attendez ! Vous allez voir si je ne sais pas en jouer.

Il approcha l'instrument de ses lèvres et entama un air de java des années trente. Eberlués du savoir-faire de Caporal, tout le monde se taisait. Quand le vieil homme, après un final époustouffant, secoua son instrument sur la manche de sa veste pour en enlever toute l'humidité, les bravos fusèrent de toutes parts. Fier comme un paon, Caporal lança :

- Ça vous en bouche un coin, hein les gars ? Je suis un vieux de la vieille, moi ! Ne l'oubliez jamais ! dit-il, en se rengorgeant de plus belle. Mais, il se fait tard. J'espère que Titine ne va pas encore me refaire une crise. Il faut dormir si nous voulons être en forme demain. Je vais essayer de me souvenir de l'air que je jouais avec ton père, dit-il à Merouane. Si vous êtes gentils, ajouta-t-il, mi-figue, mi-raisin, je le jouerai au mariage.

Le matin du deux avril, dès l'aube, les deux pèlerins se réveillèrent pour accomplir la première prière du jour. Il firent d'abord leurs ablutions puis se mirent côte à côte et commencèrent le rituel des prosternations et des récitation religieuses. Dès qu'ils eurent terminé, Zineb, la proche parente marseillaise des Rezqui, arriva avec un grand plateau sur lequel était servi le petit déjeuner : du café, du lait, du thé, des gâteaux truffés d'amandes, du pain et des confitures.

- Salamalikoum Hadjis, j'espère que vous avez bien dormi, dit-elle, en déposant le plateau bien garni sur la table basse.

- Oh oui, comme des bébés, grâce à vous et aux Léonard, répondit Merouane.

Quelque temps après, Karim et les autres se joignirent à eux. Caporal rappliqua le dernier à cause des ennuis mécaniques de Titine.

La veille, avant de se séparer, ils avaient prévu de se présenter dès neuf heures chez les Bertali pour obtenir leur consentement quant au mariage de Karim avec la fille d'Alphonse, ensuite d'aller trouver un imam afin de concrétiser religieusement cette union.

A huit heures, avant que Bertali ne parte pour son bureau, la sonnerie du téléphone retentit.

- Tiens, les voilà, ils arrivent ... dans une heure, l'informa Mireille. Ne déçois pas ta fille, cette fois !

- Oui, oui, qu'ils viennent ! Je sais que vous êtes tous contre moi, répondit Alphonse, hargneux.

- Mais non, ce sont des gens très sympathiques. Ils veulent seulement ta bénédiction parce que c'est leur tradition. De plus, Marie et Karim s'aiment très fort. Ils veulent que leurs parents soient fiers d'eux. Oui, je sais ! Tu penses à ce que vont dire les gens du Club. Mais bon sang, laisse-les penser ce qu'ils veulent, et occupe-toi seulement du bonheur de ta fille pour une fois !

Mireille allait continuer sur ce ton lorsque Alphonse l'interrompit :

- D'accord, préparez une réception. Faites ce qu'il faut faire ... le nécessaire quoi ! Je les attends en haut, dit-il, à voix basse comme quelqu'un qui n'avait pas d'autre choix.

- Ne prends pas d'alcool, lui dit-elle, sèchement.

Lucien avait entendu toute la conversation, il téléphona aussitôt à Léonard. A neuf heures, Titine se rangeait docilement à côté de la Mercedes des Bertali. Une demi-heure plus tard, Karim et Marie étaient unis selon la loi divine.

Au Café Léonard, une atmosphère de fête régnait, une fête aux couleurs et aux odeurs subméditerranéennes. Dans un vieux quartier parisien, Zineb préparait son couscous.

Les deux familles unies par le hasard d'une traversée de la Méditerranée qu'avait osée un jeune adolescent nommé Karim étaient conviées à un mémorable dîner festif.

Il faisait sombre quand Alphonse Bertali, Mireille et Marie

descendirent de leur véhicule. Ils trouvèrent un Karim vêtu d'un costume flambant neuf, les attendant à l'entrée du café-théâtre. Il salua Alphonse d'une poignée de main vigoureuse et franche pour lui faire comprendre qu'il était digne de sa fille malgré tous les préjugés qui pouvaient encore lui parcourir l'esprit. Et aussi, qu'il était autant que quiconque, capable de la rendre heureuse. Car pour cela, il n'était pas nécessaire d'être fortuné : il suffisait juste de l'aimer.

Bertali le fixa un long moment d'un regard scrutateur jusqu'à ce que Marie lui ait passé les bras autour du cou en disant tendrement : « Merci papa ! ».

Mireille regardait cette scène émouvante qui mettait fin à la crise qui secouait son ménage. Un sourire heureux se dessina sur ses lèvres. Tout cela se passa en une longue minute chargée d'émotion et de silence.

Marie retourna se blottir contre Karim. Léonard souhaita la bienvenue au couple Bertali.

- Mais entrez donc, le groupe vous attend à l'intérieur, dit-il, en regardant les deux amoureux s'éloigner dans le couloir qui menait à leur chambre, une chambre digne de Shéhérazade, décorée avec soin par Zineb la marseillaise.

Les nouveaux arrivés empruntèrent l'escalier du premier étage. Ils aboutirent enfin au salon où Ammi Ali racontait des anecdotes de son passé d'émigré illettré. On parlait de tout, des temps difficiles, de la vie dure d'après guerre et de la misère qui s'en suivit.

L'arrivée de Bertali interrompit les conversations. Alphonse salua tout le monde et prit place sur un canapé à côté de Merouane.

- Nous voilà devenus une même famille par la volonté de Dieu et de nos enfants. Je prierai pour eux à La Mecque. Ils ont bien de la chance de vivre à cette époque. Ils n'ont pas connu la guerre et la misère, dit Merouane, s'adressant particulièrement au beau-père de son fils.

- Oui, c'est vrai, c'est moins difficile aujourd'hui, quoique parfois,

ce ne soit pas toujours facile non plus. J'espère qu'ils sauront comment gagner leur vie, dit Alphonse, pas totalement convaincu par les affirmations de Merouane.

- Oui, c'est vrai mon frère, mais il faut savoir se contenter de peu. Le riche est celui qui sait apprécier le peu, celui qui vit son temps présent. Quant à l'avenir, seul Dieu connaît ses mystères. Allah est généreux. Ce sont les hommes qui sont inéquitables. J'ai vu des gens courir toute leur vie derrière la fortune. Plus ils ont eu d'argent, plus ils en ont voulu. Ils ont amassé toutes les richesses possibles, mais ils n'ont jamais été riches. Ils n'ont jamais cessé cette course. Puis un jour, ils nous ont quitté en laissant leurs biens sans avoir pu savourer un moment cet avantage matériel qu'ils avaient sur nous. Tu vois, mon frère ... conclut Hadj Merouane.

En entendant ce sage discours, Bertali garda longuement le silence sans savoir que dire. Il pensa à sa situation financière qui se dégradait irrémédiablement. Il s'enfonça dans une morne réflexion d'où il ne sortit que grâce au bruit causé par Zineb et ses filles venues garnir les deux tables basses de couscous et d'autres plats de la gastronomie algérienne. Après l'incontournable thé, les discussions reprirent de plus belle. Léonard parlait peu, écoutait tout et souriait sans cesse.

Les deux Hadjis annoncèrent leur départ pour le lendemain, tôt le matin. Ce fut encore Caporal qui leur proposa de les emmener à l'aéroport à bord de sa Titine.

Après le départ des deux pèlerins, l'imposante troupe musicale du Raï arriva et commença à installer ses équipements. Le soir du trois avril, le son du saxophone et des trompettes retentit, annonçant une longue soirée musicale. Sur une pancarte accrochée au fronton de l'entrée du bâtiment, on pouvait lire : Fête familiale, salle réservée, soyez les bienvenus ! La clientèle et les invités commençaient à arriver par petits groupes. Lorsque le Raï déchira l'air parisien, le café-théâtre était archicomble.

Le Cheb Djanoub époustouffa le public en faisant varier sa voix d'un ton aigu vers un ton grave, en élevant et en abaissant sa tonalité

avec maestria. Il criait l'exil, l'amour et la nostalgie. Les instruments à vent accompagnaient ses lamentations artistiques. Lorsque la musique devenait dansante, les jeunes de l'émigration en particulier faisaient quelques tours de piste. Jamais le café Léonard n'avait connu une telle effervescence et une telle manifestation de joie. Le baisser de rideau avait été prévu pour minuit. Ivres de musique, les participants commencèrent à se disperser.

Après le départ des derniers invités, tous les habitués des lieux, avec bien sûr l'aide de Caporal, mirent la main à la pâte pour ranger le plus gros de ce que cette fête avait demandé comme aménagement. Vers trois heures du matin, alors que tout le monde se préparait à aller dormir, la voix de Caporal s'éleva.

- Et Juliette dans tout cela, pourquoi n'était-elle pas de la fête ? C'est ta grand-mère tout de même, dit-il, à Marie d'un air inquisiteur.

- Tout simplement parce que tu vas nous conduire à Givet demain après-midi. Tu veux bien tonton ? demanda Marie, d'un air câlin.

- Pft ! Comme si j'allais te refuser quelque chose. Et puis, je serai moi aussi très heureux de la revoir. Mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi elle était absente hier.

- Elle était légèrement grippée. Et puis, à son âge, Givet ce n'est pas la porte à côté.

- Soixante-dix-huit ans ! Bof ! Une jeunette, ta grand-mère, et bien conservée. Allez, je vais me reposer pour être d'attaque demain. Départ à quatorze heures ! Si Titine est d'accord, bien sûr. Bonne nuit les amis ! Et vous les enfants, pas trop de folies hein, il faut savoir ménager sa monture, dit Caporal, l'œil malicieux.

- Oui, bonne fin de nuit et doucement sur la route, répondirent-ils, tous en chœur.

Le lendemain à quatorze heures précises, suivie d'un gros nuage de fumée grise, Titine s'arrêtait devant chez Nanard. Les jeunes mariés chargèrent les gâteaux ainsi que quatre portions de couscous pour le repas du soir que Zineb et ses filles avaient emballés pour Juliette avant leur retour sur Marseille. Pensant qu'il fallait que Caporal se repose,

Nanard avait appelé deux taxis pour raccompagner la troupe de choc marseillaise et son matériel à la gare.

- A plus ! crièrent les jeunes gens, à Nanard. Nous serons bientôt de retour, ne t'inquiète pas ! C'est l'affaire de deux ou trois jours.

- Oui les enfants. Bon voyage ! dit-il, en envoyant un baiser volant à Marie.

Titine s'ébranla sans rouspéter. Trois heures plus tard, elle se garait doucement devant la maison de la grand-mère de Marie.

- Tiens, on dirait que l'air des Ardennes lui fait du bien, elle ne fume plus autant, ironisa Caporal, juste une seconde avant que le pot d'échappement ne laisse sortir un gros paf mécontent.

- Oh là ! Doucement Titine ! Tu vas pouvoir te reposer deux jours. Calme-toi ! dit le vieux dur à cuire, en tapant amicalement de la main sur le capot brûlant.

Tout ce raffut avait attiré l'attention de Juliette qui s'empressa d'ouvrir toute grande la porte en criant :

- Oh ! Quelle bonne surprise ! Entrez vite ! Comme dit le dicton : « En avril, ne te découvre pas d'un fil ». A presque 18 heures, il fait encore très frais. Je suis très heureuse de vous recevoir. Vous auriez dû me prévenir de votre arrivée, je n'ai pas grand-chose pour vous préparer à manger. Mais bonjour d'abord, dit-elle, en ouvrant les bras à Marie.

Elle embrassa tendrement sa petite-fille puis, après une légère hésitation, elle se souleva sur la pointe des pieds pour atteindre la joue de Karim en disant :

- Toi aussi mon enfant, tu es mon petit-fils maintenant.

Elle tendit la main à Caporal qui la refusa d'un air amusé.

- Et moi, je suis leur tonton. Donc, je fais partie de la famille. Vous n'y couperez pas ! Allez belle dame, un bisou ! dit le vieil homme, sur un ton qui ne laissait aucune autre alternative à Juliette.

Une Juliette rougissante comme une jeune fille, ce qui amusa beaucoup les amoureux.

Les effusions terminées, ils allèrent chercher toutes les victuailles

dans la camionnette.

- J'espère que vous aimez la cuisine algérienne ? s'inquiéta Karim, en entrant dans la cuisine.

- Oh oui, je l'aime cette cuisine ! Dans le temps, il y avait une famille d'émigrés algériens juste là en face. Je ne saurais pas compter les fois où, me sachant seule, ils m'ont invitée à partager leur repas. Quand Djamila faisait des pâtisseries ou des spécialités, elle m'en faisait apporter par un de ses enfants. De bien braves gens, ma foi. Mais tu dois t'en souvenir Marie. Quand tu venais passer les vacances ici, il fallait absolument que je te conduise chez eux. Tu appelais Djamila : « Mamy loukoum ». Un de leur fils habite encore dans le vieux Givet, mais leurs autres enfants sont partis, certains vers de plus grandes villes et d'autres sont rentrés en Algérie avec leurs parents. Un jour, l'aîné des fils m'a écrit pour me prévenir que ses parents et deux de ses sœurs étaient morts lors d'un séisme ravageur qui a eu lieu là-bas dans les années quatre-vingts. Ah, la vie, quelle affaire ! ajouta Juliette.

Après s'être régala aussi bien du couscous et des gâteaux de Zineb que des histoires savoureuses de Caporal, tout ce petit monde se retira pour une nuit de sommeil bien méritée.

Le lendemain, pendant que Marie racontait tout de son mariage à sa grand-mère, Karim et Caporal tinrent absolument à effectuer quelques menus travaux dont la maison de Juliette avait bien besoin et qu'une femme de son âge n'aurait su accomplir sans louer les services d'entreprises sûrement hors de prix pour sa petite pension de retraite.

Le soir, grand seigneur, Caporal les invita tous au restaurant tout en précisant qu'il n'était pas très riche et qu'ils devraient se contenter d'une modeste friterie. Juliette lui rétorqua avec un grand sourire ... quoi ?

Ils partirent bras dessus, bras dessous, vers le petit restaurant tout proche et passèrent une bonne soirée. Pour arroser le repas, Karim et Marie se contentèrent d'un soda. Mais Caporal insista pour que Juliette l'accompagne dans la dégustation d'une bouteille de vin rouge. Après une légère hésitation, elle accepta de bon cœur. Vers minuit, c'est le

rose aux joues et la joie au cœur qu'ils rentrèrent se coucher.

Le lendemain, après de chaleureuses effusions et la promesse de Caporal de revenir bientôt, ils se quittèrent à regret. Titine allait démarrer quand le vieux Don Juan descendit la vitre de sa portière pour crier le sourire aux lèvres : « Juliette, je m'appelle Roméo ! ». Serrés l'un contre l'autre, les jeunes mariés éclatèrent de rire. Trois heures plus tard, ils étaient de retour à Paris.

ChapitreXXIV

Tenes

Depuis le départ de Merouane pour la France jusqu'au retour du jeune couple à Paris, Aicha avait été tenue au courant de toutes ces journées heureuses par téléphone interposé. Elle connaissait tout de la situation au détail près et avait vécu ces moments presque en direct. Bien sûr, son cœur de mère aurait préféré que tout cela se soit déroulé au vieux Tenes, sa joie aurait été plus grande. Mais elle connaissait plus que Merouane les difficultés financières de son fils. Son souhait était que Karim épouse Rachida, une gentille fille issue d'une famille modeste comme la sienne. En réalité, Aicha avait peur de Paris. Elle connaissait pas mal de gens que cette grande capitale européenne avait absorbés. Craignant cette éventualité, elle priait Dieu sans cesse pour que son fils unique ne fût pas de ceux-là. Depuis que son mari s'était envolé vers les lieux saints de l'Islam, ses deux filles se relayaient pour lui tenir compagnie et Rachida lui rendait visite assez souvent. Pauvre Rachida ! Elle ne savait rien. Elle ignorait l'existence de Marie. Marie, Maria, Meriem, l'étrangère qui avait conquis Karim. Mais, elle savait déjà qu'elle l'avait un peu perdu, quoique leur relation n'eût pas atteint cette maturité que l'on aurait pu appeler amour vrai.

Le soleil du printemps redoubla d'ardeur. Les collines du Dahra étaient verdoyantes et les champs de blé pigmentés de vigoureux coquelicots. La mer se faisait désirable. Tenes était grandiose sous son ciel bleu.

La date du congé spécial que Léonard avait promis à Karim pour la mi-avril approchait : plus que quelques jours. L'heureux couple vivait

les délices de sa première semaine conjugale.

- Tu sais, je viens de parler à Aïcha, je l'ai prévenue que nous serions là au plus tard le seize avril, dit Karim, à son épouse qui venait de s'éveiller.

- Oui, mais on doit rendre visite à mes parents avant notre départ, lui rappela Marie.

La veille du seize avril, ils étaient chez les Bertali. Le lendemain, ce fut Alphonse qui les déposa à l'aéroport d'Orly. Ce dernier avait fini par se convaincre que sa fille vivait le plein bonheur avec Karim. En cours de route, il leur avait demandé s'ils disposaient d'assez d'argent pour passer convenablement leurs vacances. Karim lui répondit affirmativement ; c'était la vérité. Depuis le jour où il avait retiré les cinq cents euros de son compte postal pour offrir une nouvelle guitare à Marie, le lecteur CD à Léon et le mémorable souper maghrébin, il ne s'était plus servi de l'argent de son chômage ni de sa prime de licenciement. Le salaire que lui allouait Nanard tous les mois comblait amplement leurs besoins. Il avait même réussi à économiser l'argent du voyage aller-retour en Algérie ainsi qu'une petite somme nécessaire pour acheter des cadeaux : quelques mètres d'un tissu qu'Aïcha appréciait et quelques bricoles pour ses sœurs. Il lui restait donc en banque une somme assez coquette, mais tout de même insuffisante pour réaliser son rêve parisien, un rêve qui n'était pas prêt de voir le jour. Enfin, c'est ce qu'il croyait. Mais, en revanche, il avait Meriem, c'est-à-dire un trésor inestimable dans son cœur.

L'avion atterrit à l'aéroport d'Oran, la deuxième grande ville algérienne. Après s'être reposés un moment, ils prirent un taxi pour Tenes. Alors qu'ils parcouraient les deux cent cinquante kilomètres de trajet, Meriem put constater la différence frappante du climat et de la végétation entre Paris et la rive sud de la Méditerranée.

Tenes s'annonce dès que l'on pénètre un massif rocheux et boisé de pins. La route se creuse difficilement sur des falaises abruptes. Après quelques virages, une grande baie apparaît. On voit le port, le poumon économique de la région, les plages désertes en cette période printanière

et quelques infrastructures touristiques.

Les Rezqui habitaient le Vieux Tenes, un grand quartier plusieurs fois centenaire où certains monuments historiques ont résisté au temps. Ils sont situés sur le bas côté du Tenes « moderne », celui de la colonisation. L'ensemble de ces deux quartiers constitue une belle ville moyenne, une ville touristique, bleue par son ciel et par sa mer qui attend les estivants. Marie était éblouie par le panorama qui s'offrait à ses yeux depuis les hauteurs de la cité.

A Paris, Léonard avait profité du départ des jeunes gens pour prendre lui aussi quelques jours de repos bien mérité. Quant au vieux Roméo, se sentant livré à une solitude à laquelle il n'était plus habitué, il s'ennuyait ferme. Aussi, un matin après avoir bichonné Titine, il décida de reprendre la route pour Givet, histoire de faire une visite surprise à sa vieille amie Juliette.

Chez les Bertali, l'orage grondait. Miss Vinaigre avait encore mis le feu aux poudres en essayant de persuader Alphonse de faire tout son possible pour casser l'entente qui régnait entre sa fille et Karim. Elle attribuait la raison de leur départ à une trop grande mansuétude de la part de Mireille. Hélas pour elle, rien qu'à l'énoncé du nom de son épouse, le sang de Bertali ne fit qu'un tour. Il comprit enfin combien les manigances de cette femme étaient pour beaucoup dans les disputes qui avaient failli conduire maintes fois son couple au divorce. Sa colère monta d'un coup. Cela valut à la délatrice juste un billet de sortie sans espoir de retour et aucun dédommagement pour la rupture du contrat qui la liait depuis si longtemps à la famille. Personne n'entendit le grand « Ouf ! » que Lucien poussa en apprenant la nouvelle, il en ressentit un immense soulagement.

Chapitre XXV

Les malversations de Tascali

Un soir, alors que le couple Bertali regardait le journal télévisé, une annonce du speaker attira toute son attention. On y parlait de la probable future arrestation d'un célèbre imprésario toujours à la recherche de nouveaux talents. On le disait aussi à la tête d'une société qui gérait les cachets d'artistes confirmés dont certains avaient porté plainte contre lui, pour non paiement de leurs droits d'auteurs, alors que l'homme en question se remplissait les poches à leurs dépens. L'enquête qui commençait cherchait aussi du côté des magasins de haute couture sur lesquels planaient des doutes quant aux endroits de fabrication de vêtements « griffés », qui pourraient n'être en fait que de vulgaires copies, achetées à haut prix par des artistes trop confiants. Des prix très élevés dont les bénéfices étaient partagés entre les couturiers et l'imprésario en question, vu qu'il prêchait pour leurs chapelles.

- Tascali ! s'écrièrent en même temps Alphonse et Mireille. Le salaud ! Voilà pourquoi il ne nous a plus recommandés auprès de ses vedettes pour les vêtements de scène. Le départ de Marie lui a servi d'excuse. Nos dix pour-cent de commission ne lui suffisaient plus. Il avait trouvé bien plus rentable ailleurs. Le brave Merouane avait bien raison de dire que plus on a d'argent, plus on en veut, mais que, malgré tout, il ne fait pas le bonheur. Quand je pense que nous avons presque sacrifié l'amour de notre fille pour un escroc pareil. Ah, comment avons-nous pu être aussi bêtes ?

- Voici la météo. Prochain flash à vingt-deux heures trente, dit la voix neutre du présentateur.

- Quand je pense que monsieur se vantait de jouer en Bourse et qu'il allait passer ses vacances sur Le Rocher, juste pour avoir le plaisir d'aller claquer l'argent des autres au Casino, j'en suis malade, ajouta Alphonse.

- Et ses voitures de sport décapotables ! Il en changeait comme on change de chemise. En plus, il était toujours accompagné de jolies filles d'un genre douteux ! Tu te rappelles ? renchérit Mireille.

Tout à coup, le silence s'installa entre les époux. Ils pensaient tous les deux qu'avec leur envie de vouloir briller à tout prix, ils auraient pu, eux aussi, être des Tascali. Ils étaient passés à côté des plus belles choses que la vie pouvait leur apporter. Ils ne savaient rien de l'enfance de leur fille unique, élevée à la baguette par une miss Vinaigre dépourvue de sentiments. Ils n'auront aucune anecdote amusante à raconter à leurs petits-enfants quand ceux-ci leur demanderont quels étaient les jeux préférés de leur maman à leur âge. Il avait fallu que la fortune leur tourne le dos pour qu'ils prennent enfin conscience que l'argent n'était pas tout dans la vie. Le plus grand des trésors restera toujours : l'amour que l'on donne et celui que l'on reçoit.

Ce fut la musique caractéristique du générique des informations qui les fit sortir de leurs amères, mais combien salvatrices réflexions. Directement, ils reportèrent encore une fois toute leur attention vers le petit écran.

- Nous pouvons maintenant vous révéler sans crainte de nous tromper, l'identité de l'imprésario impliqué dans cette affaire de fraude fiscale, de blanchiment d'argent et d'escroquerie sur les droits d'auteurs des artistes qu'il manageait. Il s'agit du célèbre Tascali. Il vient d'être arrêté par la police des frontières alors qu'il se préparait à monter dans un avion qui devait le conduire en Amérique centrale où, sous le couvert d'une œuvre caritative, il possède de nombreux biens immobiliers et commerciaux. Les comptes qu'il possédait dans divers pays limitrophes ont été bloqués et les scellés ont été apposés sur sa maison d'édition. Il laisse à la rue de nombreux employés dont les intérêts vont maintenant être défendus par des huissiers de justice et

des avocats commis d'office. Ces pauvres gens, ainsi que les artistes qui dépendaient de lui, rentreront dans leurs droits quand la situation aura été éclaircie et quand la justice aura rendu son verdict. Mais il faut bien se rendre l'évidence, cela peut prendre des années avant que le terrible sac de nœuds si habilement tissé ne soit démêlé. Nous vous tiendrons informés de la suite de cette nébuleuse affaire au fur et à mesure de nos investigations. Bonne nuit et à demain !

Les Bertali ne dormirent guère cette nuit-là. Sans se l'avouer, ils préféraient de loin savoir leur Marie heureuse avec son Karim dans la lointaine Algérie, plutôt que de la voir en but à des interrogatoires auxquels elle n'aurait sûrement pas échappé si elle était restée en France.

Chapitre XXVI

Aicha

A l'arrivée des jeunes mariés, Aicha lança une série de youyous heureux, exprimant ainsi sa grande joie de voir son fils et son épouse. Les deux sœurs de Karim accoururent à leur rencontre. Une fois les bagages rentrés et le taxi libéré, ce furent d'autres youyous qui fusèrent, suivis d'interminables embrassades. La porte de la demeure des Rezqui resta ouverte pour permettre aux voisins de venir saluer le jeune couple. Meriem s'étonna de l'accueil rempli de chaleur et de spontanéité qui leur était réservé. Puis ce fut au tour des amis de Karim de se présenter. Les hommes s'installèrent au salon avec Karim et les femmes avec Meriem dans la grande cuisine qui servait en même temps de salle à manger.

Meriem comprenait cette séparation sexiste grâce aux explications que son mari lui avait fournies avant leur départ de Paris. Elle connaissait à présent une grande partie des coutumes arabo-musulmanes. Elle comprenait que les femmes et les hommes ne se mêlent pas sans avoir des liens de parenté bien définis et aussi qu'ils devaient être vêtus pudiquement. Les femmes ne doivent pas provoquer la sensibilité sexuelle des hommes en dévoilant certaines parties de leur corps, d'où la nécessité du port de vêtements plus amples, plus longs et du foulard. Cela variait d'une région à l'autre, de la campagne à la ville moyenne et de celle-ci à la grande agglomération urbaine. Mais globalement, la pudeur restait de rigueur. Elle savait également que la mixité, en dehors du lieu de travail et des transports en commun, était relativement rare. La femme ne fréquente pas le café, lieu privilégié des hommes. En

revanche, on peut aisément voir des couples attablés dans les luxueuses cafétérias des grandes villes. C'est dans cette atmosphère culturelle que Meriem allait évoluer durant son séjour en Algérie. Elle accepta ces coutumes sans difficulté et, par respect, elle se vêtit d'une fine djellaba et d'un léger foulard.

Karim racontait son aventure parisienne et sa désillusion. Il parlait de l'exil, ce mal qui est parfois nécessaire. Il racontait le bon et le mauvais Paris.

Meriem, éprouvait des difficultés à saisir ce qui se disait autour d'elle. Faute de comprendre, elle souriait. Certaines femmes parlaient sa langue. Elles échangeaient avec elle de timides paroles. La sœur aînée de Karim servait d'interprète entre Meriem et Aïcha qui voulait satisfaire sa curiosité quant à cette Française qui avait épousé son fils. Quelques heures plus tard, tous les visiteurs partirent non sans avoir bu du thé et savouré les gâteaux préparés pour cette occasion et pour le retour de pèlerinage de Hadj Merouane. Ils laissèrent alors le jeune couple se reposer du voyage.

Le lendemain après-midi, Karim et Meriem étaient sur la plage. Ils savouraient ces moments de liberté et de silence. On aurait dit que même la mer s'était tue. Elle déroulait des voiles blancs qui remontaient vers le bleu du ciel, en grim pant le massif montagneux de Sidi Merouane. Ça et là, des pêcheurs distraits tenaient d'une main la canne à pêche et de l'autre une tasse de café ou une cigarette. Lorsque la nuit commença à tomber, le vieux Malouf égraina des notes de musique sur sa vieille mandoline. Il chanta la mer pendant que ses paroles épousaient le léger ressac qu'elle produisait. Elle était agréable cette musique ancestrale. Elle avait pu se conserver sur le littoral algérien grâce à des hommes comme Malouf : des mélomanes sans grands titres. Meriem fut emportée vers l'on ne sait quel horizon. Sa vocation artistique rejaillit d'un coup en elle. Elle la ressentait de la même manière qu'elle ressentait le fœtus qui grandissait dans son ventre. Elle pensa à sa guitare et se sentit comme un soldat désarmé.

- Rentrons, il commence à faire frais, lui dit Karim.

- Quoi ? Ah, oui ...

Elle répondait oui, mais elle voulait dire : « Non, pas encore ». Elle rêvait, la douce Meriem. La mer et les couchers de soleil sont propices aux rêveries.

A Givet, l'arrivée impromptue de Caporal avait réjoui le vieux cœur de Juliette. Il lui raconta le départ des deux amoureux pour l'Algérie. Elle lui demanda quand ils comptaient rentrer en France, question à laquelle le vieux baroudeur répondit par un vague : « Je ne sais pas, l'avenir nous l'apprendra ... ». Puis ils parlèrent de l'enfant qui allait naître, du temps très doux de ce printemps précoce et du réveil de la nature.

- En parlant de nature, j'ai vu que votre jardin avait besoin d'un sérieux nettoyage. Voulez-vous que je m'en occupe ? Il y a si longtemps que je rêve de jardiner à nouveau, dit Caporal, sachant à l'avance la réponse que Juliette allait lui donner.

- Ce serait avec plaisir, mais vous n'êtes pas venu ici pour travailler, et puis...

- Et puis quoi ? Je suis trop vieux sans doute ? Laissez-moi faire. Dans quelques jours, vous ne reconnaîtrez plus ces pauvres parterres qui prennent tout doucement des airs de terrains vagues.

Que répondre à cela ? Ce fier vieillard avait toujours réponse à tout. Autrement dit, on ne pouvait pas lui résister.

Chapitre XXVII

La Provence

A des centaines de kilomètres de là, les Léonard étaient arrivés en fanfare dans leur petit mas provençal. Nanard en avait hérité d'un vieil oncle. Celui-ci considérait son neveu comme le fils qu'il n'avait jamais eu. Ce vieil homme, décédé depuis une dizaine d'années, n'avait jamais pu oublier son premier amour et s'était condamné lui-même à la solitude et au célibat.

Depuis sa plus tendre enfance, Léonard venait passer de mémorables vacances en Provence, ce qui en faisait aux yeux de tous, un enfant du pays. Il avait prévenu de son arrivée les amis qui s'occupaient de sa petite propriété pendant son absence. Ceux-ci avaient organisé de bon cœur une petite fête de retrouvailles en l'honneur du couple parisien. Pour que l'ambiance soit chaleureuse, ils avaient invité quelques voisins. Après les témoignages de bienvenue et les grandes tapes amicales dans le dos, la joyeuse bande s'installa sur la terrasse du vieux mas pour goûter avec ravissement au soleil déjà chaud d'avril. Tout en sirotant une boisson : Pastis pour les hommes ou un vin rosé du pays pour les femmes, ils parlèrent de ce qui s'était passé aussi bien à Paris qu'à Entrechaux. Entrechaux : un merveilleux petit village appelé aussi : « Village des sentiers », pour tous les chemins qui y conduisent, aussi bien à vélo qu'à dos d'âne ou encore en voiture.

Léonard parla du café-théâtre, du jeune couple qu'il hébergeait, de son vieil ami Caporal et de la truculence qui émaillait ses propos. Un des participants à la fête lui demanda quand il comptait prendre sa retraite et venir s'installer pour de bon au mas. Puis un autre posa la

question qui tue :

- Que comptes-tu faire de ton établissement ?

- Je ne sais pas encore. Si Karim et Marie ne restent pas en Algérie, j'ai l'intention de leur en proposer la gérance, mais c'est à voir s'ils accepteront. J'ai pensé à cela pendant toute la durée du voyage en train. Ah, si mon fils avait voulu. Mais hélas ! La lignée ne suivra pas le mouvement. Il n'y aura pas de quatrième génération Nanard. Enfin, le métier qu'il a choisi est beaucoup plus important que celui d'un vague tenancier de café-théâtre. En parlant de mon fils, je vous annonce son arrivée dans deux jours. Il a terminé sa mission. Il vient se ressourcer ici, avec son Elisa, pour un repos bien mérité.

- Enfin des vacances en famille ! Voilà longtemps que j'attendais cela, le coupa Linda, les yeux humides.

- Allez chérie, ne pleure pas, dit Nanard, aussi ému qu'elle en déposant un léger baiser sur ses lèvres.

Tout le monde applaudit aussi bien à la tendresse qui liait ce couple exemplaire qu'au retour du fils prodigue absent depuis de longs mois. Puis la conversation roula sur ce dangereux métier humanitaire que Bruno et sa femme avaient choisi, ne suivant que leur bon cœur et leurs idées charitables.

- Médecin sans frontières, faut le faire quand même ! Vous devez être très fiers de lui, ajouta un des convives.

- Oh oui, nous le sommes, n'est-ce pas chérie ?

Chérie ne répondit pas, les yeux dans le vague. Elle imaginait déjà la joie qui l'habiterait quand elle tiendrait enfin son fils dans ses bras.

- Allez, on va chez moi, Sophie nous a préparé une soupe au pistou et une ratatouille provençale dont vous me direz des nouvelles. Moi, j'ai préparé le dessert, dit le plus proche voisin de Nanard.

- Du gâteau aux pommes, pour changer ! dirent ensemble les bouches gourmandes.

- Ben oui, il ne sait faire que celui-là, rétorqua Sophie, avec un sourire moqueur.

Immédiatement, n'écoutant que leur ventre, la bande de joyeux

lurons quitta la terrasse de Nanard pour aller déguster ce festin imprévu.

Après une soirée mémorable faite de souvenirs et de rires, clôturée par la dégustation du fameux gâteau aux pommes, l'heure de se séparer était venue.

Le lendemain matin, le portable de Nanard sonna pour annoncer avec un jour d'avance le retour de Bruno et Elisa. Tout de suite, ce fut le branle-bas de combat. Après un petit déjeuner vite expédié, Linda vérifia la chambre de son fils et ouvrit toute grande la fenêtre pour y laisser entrer l'air pur de la Provence. Ensuite, elle se mit sans attendre aux fourneaux tandis que Nanard partait en urgence faire les quelques achats nécessaires au retour du fils prodigue et de son épouse.

Dès son arrivée à Marseille, Bruno avait loué une voiture, histoire de garder un peu de liberté et avoir ainsi l'opportunité de faire visiter cette belle région à Elisa qui n'y était jamais venue. Le printemps provençal avec sa nature déjà bien réveillée allait sûrement la changer de celui de son Allemagne natale, il en était certain. Comme cela, il pourrait aussi emmener ses parents revoir les lieux qu'ils avaient si souvent explorés au temps de leur jeunesse. Le café-théâtre ne leur avait guère laissé le temps de se promener ces dernières années. A midi pile, de grands coups de klaxon résonnèrent devant la petite maison d'Entrechaux où les attendaient un Nanard et une Linda bouillants d'impatience. Après de chaleureuses retrouvailles, les questions fusèrent de toutes parts, tantôt posées par Léonard sur la mission de son médecin de fils, ou encore celles de Bruno sur le devenir du café-théâtre. A ses mots, l'humeur de Nanard s'était un peu embrumée :

- Oui, c'est sûr, il faut que je pense à mettre le café en gérance. Avec ton métier, je ne peux pas compter sur toi pour voir perdurer la tradition de la lignée familiale, dit Nanard, avec un peu de reproche dans la voix.

- Pour la maintenance, c'est vrai, mais pour la lignée, va savoir, lui répondit Bruno, en regardant Elisa avec un grand sourire.

Vu les difficultés de Linda à donner la vie, Bruno était venu sur le

tard. C'est dire s'il avait été accueilli comme un vrai don du ciel. C'était comme on disait à ce moment-là : « Un bébé éprouvette ». Mais un bébé éprouvette qui était devenu un homme solide de trente ans et un médecin qui avait choisi d'aider les peuples en difficulté. C'est d'ailleurs au cours d'une de ses missions humanitaires qu'il avait rencontré Elisa, une jeune infirmière allemande qui faisait partie du même convoi que lui. Ils s'étaient aimés au premier regard et ne s'étaient plus quittés depuis. Mais la vie étant ce qu'elle est, ils avaient maintenant décidé de penser un peu à eux. Bruno comptait ouvrir un cabinet médical en Provence où Elisa l'aiderait et lui servirait d'infirmière et de secrétaire. Un autre projet bien plus important leur tenait à cœur : ils voulaient des enfants. A ces mots, Nanard et Linda sentirent une onde de bonheur les submerger. Enfin, ils allaient connaître la joie d'être grands-parents. C'était le plus beau cadeau que la vie pouvait leur apporter pour éclairer leur vieillesse. Du coup, la reprise du café-théâtre n'avait plus la même importance, mais il fallait quand même trouver une solution. Si le jeune couple s'installait en Provence, il n'y avait aucune raison pour qu'ils ne viennent pas y vivre aussi.

Nanard expliqua à Bruno qu'il hébergeait deux jeunes mariés au premier étage de l'établissement parisien : une jeune artiste existentialiste française et un jeune maghrébin qui travaillait au café en tant que barman, tâche dont il s'acquittait à merveille et en toute confiance. D'ailleurs, l'idée de Nanard et de Linda était de proposer la gérance du bistrot aux jeunes gens dès leur retour en France, retour qui était prévu dans le courant de la semaine.

- Si vous rentriez avec nous à Paris ? De cette façon, tu pourrais juger par toi-même et aussi nous aider pour les papiers et le déménagement. De plus, Elisa pourrait visiter la capitale, dit Nanard, à son fils.

- Pourquoi pas, mais pas trop longtemps, il faut que je m'occupe de notre avenir ici, répondit Bruno, fier sans le montrer que son père prenne son avis en compte pour la remise de son établissement.

Chapitre XXVIII

La plage

A Tenes, la nuit tombait comme une douceur noire. Ils voyaient au large des points lumineux danser paisiblement sur l'onde. Un léger vent humide soufflait et rafraîchissait la température ambiante. Meriem frissonna. Ce n'est qu'à ce moment-là que le jeune couple décida enfin de rentrer. Le dîner était prêt. Aicha leur servit une soupe de légumes qui cuisait à petit feu en attendant leur retour, un plat de poissons variés cuits au four, un jus de citron maison et des fruits. Ils dégustèrent tout cela d'un grand appétit.

Le jour suivant, ils visitèrent le Tenes « moderne ». Il est situé sur une hauteur surplombant la mer. Pour l'atteindre, il faut remonter depuis la grève par une route bitumée à forte pente, sinon escalader le grand nombre de marches d'un large escalier et, dans les deux cas de figure, passer par une des portes de l'enceinte. On continue de les appeler « portes » alors que ces dernières n'existent plus. Seul un grand pan de muraille resté dressé face à la mer et à l'histoire témoigne de ces deux passages, l'un piéton, l'autre carrossable qu'on fermait autrefois à l'aide de ces grandes portes aujourd'hui disparues. Tenes connaît des extensions urbaines beaucoup plus vers l'Ouest, mais le centre-ville garde toujours son cachet architectural colonial. Ce sont de vieilles bâtisses basses en pierres coiffées de toits en tuiles. Certaines constructions ont conservé les menuiseries d'antan, reconnaissables par leur style, leur bois et leurs accessoires. La ville n'a rien de particulier; c'est une petite cité maritime qui dort l'hiver et s'anime l'été. Par son souk, ses mosquées et son esplanade, elle ressemble à toutes les villes moyennes d'Algérie. Son avenue principale est bordée d'arbres bien

entretenus et parfaitement alignés. Tenes, c'est la mer, la baie, le port de pêche et la plage avant toutes autres choses.

Meriem s'y plaisait beaucoup et trouvait cette cité magnifique. Une ville calme à faible densité humaine. Un lieu de retraite, un lieu propice à l'inspiration artistique. Ils arpenterent toutes ses rues et ses ruelles. Karim saluait de temps à autre des connaissances, des amis, des voisins de quartier et de proches parents qu'ils croisaient au hasard. Meriem leur souriait comme pour dire : « Je suis des vôtres, de votre tribu ».

Il faut savoir que la grande famille est la structure sociale la plus dominante dans la société. Les liens de parenté ont leur importance, la fratrie continue à vivre chez ses parents. Sous un même toit peuvent cohabiter deux ou trois frères mariés. Cette promiscuité génère inévitablement des conflits entre les femmes et, de là, entre époux. Mais le père, le patriarche, est là pour étouffer la crise. La mère exerce son pouvoir absolu. Il est de tradition que les époux, ses fils, lui obéissent par respect ou par crainte de la malédiction qui pourrait tomber sur eux. Le logement est rare face à la démographie galopante. Dès qu'un couple arrive à se loger ailleurs, il quitte le nid parental mais il revient souvent rendre visite à la grande maison, particulièrement pour les fêtes religieuses. La grande famille éclate réellement après le départ des deux parents. A ce moment-là, le fils aîné est en train de constituer la sienne. Aujourd'hui, pour des raisons économiques et avec le recul de l'âge du mariage, la société citadine algérienne évolue autrement.

Le soir, tellement elle aimait écouter les douces mélodies de Malouf, Meriem insistait beaucoup pour aller à la plage. Elle désirait parler à ce vieux monsieur qui avait su faire renaître en elle l'amour de la musique.

On ne sait pourquoi Meriem avait développé un penchant pour les personnes âgées. Karim pensait que c'était dû au manque d'affection dont elle avait souffert aussi bien lors de son enfance qu'à l'adolescence, quand elle subissait sans rien dire les brimades de miss Vinaigre. Cela tenait certainement au fait d'avoir connu la véritable amitié de gens tels

que Léon, Caporal, Léonard et récemment Hadj Merouane, Merouane dont tout le monde attendait le retour de La Mecque.

Quand ils arrivèrent sur la plage, Malouf était là, à la même place que la veille, sur le même rocher où il jouait la même mélodie.

- Salamalikoum cheikh Malouf, la mer est belle aujourd'hui, dit Karim, pour amorcer la discussion.

- Oui, elle est très belle, mais un vent d'est se lève, il fera frais cette nuit. Demain la mer sera houleuse.

Il disait cela avec la conviction d'un météorologue. Malouf connaissait bien la mer. Elle avait été son école. Elle lui avait appris son métier de pêcheur et développé son goût pour la chanson populaire, le Chaabi. Il avait appris à manier plusieurs instruments à corde en autodidacte, pour finalement tomber amoureux de la mandoline. Il connaissait le riche répertoire du patrimoine musical algérois.

Karim lui présenta Meriem en disant :

- Cheikh Malouf, ma femme est musicienne de formation. Elle aimerait apprendre tous les genres de notre musique.

- Oh oui, fils de Merouane, seulement cela demanderait des années, répondit le pêcheur retraité.

Ainsi, tous les soirs, Meriem venait écouter le vieux chanteur et prenait note de tout ce qu'il lui disait. Parfois, elle l'accompagnait dans ses chansons en grattant les cordes d'une guitare qu'il avait apportée à son intention. Karim jouait un peu maladroitement de la darbouka. Mais le trio faisait la fête quand même.

A la fin avril, Merouane était de retour. Très tôt le matin, Karim et Meriem partirent à la tête d'un convoi pour l'accueillir à l'aéroport d'Alger. Il trouva chez lui sa progéniture, ses frères et sœurs venus de la campagne, d'autres proches parents, des amis et tout le voisinage. Encore une fois, ce fut un délicieux couscous et des retrouvailles familiales. El hadj resta alité de fatigue durant toute la journée. C'est seulement le lendemain, après s'être reposé, qu'il put recevoir les félicitations et offrir les petits cadeaux pour la baraka. Deux jours après, Meriem et Karim s'envolaient pour Paris.

Chapitre XXVIII

Le gérant

A Orly, les jeunes gens ne trouvèrent pas le comité d'accueil habituel. Deux personnes un peu plus âgées qu'eux les attendaient près de la sortie des voyageurs. Avec la description que Léonard avait faite de ses deux protégés, il leur était impossible de se tromper.

- Marie et Karim ? demanda Bruno, en s'approchant d'eux.

- Oui, c'est bien nous, répondirent-ils ensemble, mais ...

- Oui, je sais, vous pensiez voir mon père ou Caporal, mais il paraît que Titine fait encore des caprices et Nanard, ben, comme son barman préféré n'est pas là, il est bien obligé de servir les clients, dit Bruno, en faisant un clin d'œil de connivence à Karim.

Tout de suite mis en confiance et après avoir récupéré les bagages, ils se dirigèrent gaiement vers la sortie. Une fois dans la voiture, les questions fusèrent dans tous les sens. Tantôt sur l'Algérie ou encore sur les pays où Bruno et Elisa avaient travaillé en tant que médecin et infirmière. Une demi-heure plus tard, ils étaient accueillis par le couple Léonard et les Bertali conviés par Nanard à la petite fête que lui et Linda avaient organisée.

En entrant dans le couloir qui conduisait aux appartements, Karim et Marie qui avaient encore en tête les couleurs vives des intérieurs algériens se rendirent compte de l'aspect terne et fané de l'endroit. « Comme ces murs gris et beiges sont tristes, pensait Marie ». De son côté, Karim se disait : « Je n'y avais jamais fait attention, mais un bon coup de peinture ne serait pas du luxe ».

Du rez-de-chaussée au deuxième étage, les murs des longs couloirs

étaient tous garnis d'un revêtement gris souris un peu brillant jusqu'à une hauteur d'un mètre cinquante. Au-dessus de cette espèce de lambris, un stuc d'un ton indéfini montait sans discontinuer jusqu'au plafond qui avait sûrement été blanc un jour. La peinture jaunie des portes, assortie à celle des plinthes, s'écaillait par endroit. Le vinyle qui masquait le sol ne valait guère mieux. Le temps avait fait son œuvre. On aurait dit qu'on y avait tracé des sentiers tant les endroits des passages fréquents étaient usés. Les deux appartements avaient été repeints, mais juste pour les rendre propres. La déco n'était pas le souci majeur de Nanard. D'ailleurs, il s'en vantait lui-même, à la grande déconvenue de Linda. Pour le café, c'était pareil. Le style n'avait pas changé depuis au moins deux générations. Le mobilier et surtout l'intérieur du comptoir n'étaient plus d'actualité. On ne comptait plus non plus les couches de papier peint qu'on avait collées les unes sur les autres. Les vieilles pompes en cuivre donnaient de l'éclat mais ne servaient plus à rien, vu la vétusté des tuyauteries. Alors que bien souvent les clients réclamaient une « pression », Nanard avait décrété que la bière était meilleure en bouteille. Même l'imposante machine à café qui faisait sa fierté n'était pas loin de rendre l'âme. Parfois, le soir, quand il faisait un peu calme, Karim s'amusait à imaginer comment il décorerait la salle si l'endroit lui appartenait. Hélas ! Ce n'était pas demain la veille.

Pendant toute la durée du repas, les conversations roulèrent sur tout et sur rien. Quand ils passèrent au salon pour prendre le café, Nanard pensa qu'il était temps d'annoncer la nouvelle de sa future retraite. Il attendit que tout le monde se soit assis, s'éclaircit la voix et commença son discours :

- Mes chers amis. Si je vous ai réunis ici ce soir, c'est bien sûr pour passer la soirée tous ensemble avec les jeunes mariés et mes enfants, mais aussi pour vous annoncer mon futur départ pour la Provence.

Ne voyant pas où il voulait en venir, la famille Zergui-Bertali ne savait que dire. Le cerveau de Karim jouait déjà les scénarios catastrophes quant à la perte de son emploi lorsque Léonard annonça :

- Karim, mon jeune ami, ne fais pas une tête pareille, laisse-moi

finir. Que dirais-tu de reprendre le café en gérance ?

Ebahi, le jeune homme resta sans voix. Léonard lui proposait d'être patron, lui, Karim Zergui, un émigré. De son côté, Bertali, en homme d'affaires averti, tendait l'oreille pour ne pas perdre un mot, ou plutôt un chiffre de la transaction.

- Alors ? Ta réponse, c'est oui ? demanda Nanard, impatient.

- Evidemment, c'est oui ! Mais combien demandez-vous pour la reprise ?

- Quoi ? Quelle reprise ? Gérance, j'ai dit ! Ce qui veut dire pas de loyer ni de frais d'ouverture. En contrepartie, tu me donnes trente pour-cent du bénéfice, bénéfice qui sera calculé par mon comptable sur base des factures de marchandises.

Alphonse réfléchissait à la vitesse grand V, il ne trouvait aucune faille aux propositions de Nanard. Devant le silence qui s'installait, Léonard reprit :

- Le reste, tu le gères toi-même. Evidemment, si tu veux changer le cadre, libre à toi, mais je ne m'occupe pas de cela. Allez, je suis bon prince. Je te laisse tout le bénéfice des trois premiers mois. C'est vrai que cela fait longtemps que j'aurais dû refaire un peu la déco, mais je suis bien trop fainéant pour ça, s'esclaffa Nanard, très fier de lui.

- Et pour le logement ? demanda Karim.

- Pour les appartements, pas de problème, vous pouvez occuper le mien, il est plus grand que le vôtre. Mais attention, je me réserve l'autre pour venir y passer quelques jours de temps en temps quand j'aurai le blues de Paris. Qu'en penses-tu Alphonse, l'affaire est-elle bonne ? demanda-t-il, en regardant Bertali dans les yeux.

- Ben oui, l'affaire est bonne, mais on ne se lance pas sans argent. Il faut tout de même qu'ils aient de quoi voir venir pour les premières factures. Je suppose qu'il y a aussi ton fond de cave ?

- Avec moi en Provence, le fond de cave ! Le vin qui reste est trop vieux pour être dilapidé par des gens qui n'y connaissent rien. On ne donne pas des perles aux cochons ! Pour ce qui est des premières factures, tu peux toujours les aider, dit Nanard, sentencieusement.

Sans laisser le temps à son beau-père de répondre, Karim lança :

- Ne vous inquiétez pas pour nous, on pourra tout assumer. Je n'ai jamais dépensé l'argent du chômage ni la prime de licenciement de mon ancien employeur. J'ai douze mille cinq cents euros sur un compte. On peut s'en sortir !

Bertali ne répondit rien. Il fut tout à coup très fier de son beau-fils. Il réalisait enfin que Karim était un homme intelligent, travailleur et consciencieux. Bref, un homme digne de confiance.

La main de Marie serrait très fort celle de son mari, comme pour lui dire : « Fonce ! ». Alors, tout en la regardant dans les yeux, Karim poursuivit :

- Oui Nanard, ça marche. Je serai ton gérant, tu peux compter sur moi.

Dès le lendemain, Karim fit venir un jeune entrepreneur spécialisé en rénovation, agencement et décoration. Ce dernier releva la nature et la quantité des travaux à effectuer, puis il établit un devis d'un montant que le gérant et son épouse trouvèrent raisonnable. Quelque temps après, le chantier débuta et dura un mois et demi.

Le café-théâtre rouvrit symboliquement le quinze juin. Tous les amis étaient là pour l'inauguration du café de Karim. A leur tête, bien entendu, un Caporal sur son trente et un qui arriva avant même l'ouverture de la nouvelle porte d'entrée principale : un ouvrage en menuiserie aluminium de couleur bronze garni d'une épaisse vitre en verre fumé. Un faux plafond était assorti à un nouveau comptoir revêtu de marbre et une double couche de peinture de couleur « cavaillon » avait été appliquée sur les murs débarrassés de tous les vieux papiers qui les couvraient. Pour terminer, un parterre éclatant donnait au bar une apparence luxueuse. Les boiseries lustrées et teintées chêne foncé semblaient nouvellement confectionnées. La scène des artistes subit également quelques modifications. Le reste des travaux consista à rénover tout ce qui pouvait l'être et à remplacer tous les vieux accessoires. Par contre, toutes les chaises et les tables furent cédées à un revendeur de vieux mobilier, puis remplacées. Voilà en gros ce qui vida

la presque totalité du compte postal du nouveau gérant. A l'insu de Karim, Meriem accepta une aide financière de sa mère lui permettant d'approvisionner le nouveau café-théâtre des divers produits nécessaires à son démarrage. Karim devina le geste. Par fierté, il aurait préféré éviter toute aide extérieure, mais n'ayant pas d'autres alternatives, il se résigna à ne poser aucune question quant à la provenance de ce petit fond et pensa à le rembourser ultérieurement.

Voyant l'ampleur que prenaient les travaux et, pour ne pas être en reste, Nanard décida de prendre en charge tout ce qui concernait le privé. Les murs des appartements connurent un habillage intérieur en papier peint verni de haute qualité ; la plomberie et le chauffage furent rénovés en partie grâce à son intervention. C'était lui le propriétaire, tout de même !

Les premiers jours, le café-théâtre ne s'emplit pas de sa clientèle habituelle. Mais deux semaines à peine après sa réouverture, tous les habitués ainsi que de nouveaux artistes commencèrent à affluer vers ce lieu qui, malgré son nouveau look, avait su garder sa convivialité et son caractère artistique comme le stipulait le contrat.

Léonard avait inclus une clause en ce sens. Il espérait préserver l'activité culturelle au sein de ce bâtiment pour rester dans la continuité voulue par ses prédécesseurs. Il pensait pouvoir le léguer un jour à son petit-fils.

Les semaines qui suivirent connurent des affluences record et la santé financière du café s'améliora sans cesse. Au milieu de l'été, le café-théâtre devint l'endroit de prédilection d'une grande partie de la classe intellectuelle et artistique parisienne. Etant enceinte de six mois, Marie n'apparaissait plus que rarement. Alphonse et Mireille lui rendaient beaucoup plus souvent visite. Sans s'en rendre compte, ils devenaient des clients assidus du coin. Ils venaient se divertir et par la même occasion s'enquérir de la santé de leur fille. La méfiance de Alphonse envers Karim s'était transformée en une grande estime. Une franche amitié unissait le jeune homme à sa nouvelle famille. Pourtant, les choses auraient pu évoluer autrement !

Un soir de canicule, Tascali, l'ex-impresario, le directeur d'une maison d'édition et l'ex-actionnaire d'un groupe qui avait monopolisé l'audiovisuel, les spectacles et le cinéma, pénétra pour la première fois au café-théâtre. Il était accompagné d'une dame qui, vu son âge, devait être son épouse. Ils s'attablèrent et commandèrent des rafraîchissements. A ce moment précis, une troupe musicale programmée ce jour-là égayait l'endroit et jouait des compositions qui incitaient spontanément à la danse. L'ambiance était si enthousiaste que Maria descendit quelques marches de l'escalier de façon à pouvoir écouter à son aise les flots de cette belle musique. Une musique inclassable, sans genre, une musique qui se cherchait. Ahuri, Tascali échangea quelques propos avec sa compagne et avec un client assis à la table voisine de la sienne. Il se renseigna sur l'identité du chef de troupe et du compositeur interprète. Il apprit qu'il s'agissait d'un artiste anonyme, venu d'un pays anonyme, jouant une musique anonyme pour une clientèle anonyme. On lui précisa également que cette boîte avait la particularité d'accepter amateurs et professionnels avec pour seule ambition de contenter la plus grande majorité du public. Il regarda longuement le faux plafond récemment installé comme pour y détecter une anomalie ou une malfaçon. C'est seulement à ce moment-là que Maria, du haut des escaliers, parvint à le distinguer. Elle lui devait une revanche, une mise au point. Elle voulait tout simplement lui dire : « Monsieur, votre place n'est pas ici, sortez ! » et remonter directement à sa chambre. Mais Karim, très vigilant, avait anticipé son geste et ses paroles. Il lui lança un regard contrarié. Cela avait suffi. En regardant du côté des escaliers, Tascali avait reconnu son ex-Maria. Il se leva sans bruit, régla sa note et partit comme le truand de l'art qu'il était.

Chapitre XXX

Règlement de compte

L'empire de Tascali avait éclaté. Malgré sa débâcle juridico-financière, il avait tout de même réussi à garder une maison d'édition musicale de moindre importance. Il était à la recherche de nouveaux talents pour se relancer. Maria l'avait compris, Karim un peu moins.

En sortant de l'établissement, le couple se heurta à un autre couple du même âge. Tascali reconnut tout de suite les Bertali. Ceux-ci l'ignorèrent mais l'impresario se dit que l'occasion de se faire accepter de nouveau par Maria était trop belle. Sûr de lui, il salua joyeusement les nouveaux arrivants.

- Tiens qui voilà, mes amis Bertali. Je vous présente ma femme, vous ne la connaissez pas, je pense.

- Que fais-tu ici ? Allez entre, il faut qu'on parle, dit Bertali d'un ton autoritaire.

Karim observait la scène de loin. Il fit un signe de tête à son beau-père pour lui faire comprendre que l'autre n'était pas le bienvenu. Bertali s'avança vers lui et lui expliqua qu'il avait des choses à régler avec le manager et, qu'après ce qu'il avait à lui dire, il n'oserait plus venir s'incruster au café. Puis, il dirigea le couple vers une table libre tout au fond de la salle, bien à l'abri des oreilles indiscretes.

Sans aucune gêne, Tascali entra d'emblée dans le sujet qui lui tenait à cœur, c'est-à-dire relancer sa boîte d'édition et pour cela attirer de nouveaux talents par des promesses que, selon sa tactique habituelle, il ne tiendrait sans doute jamais. De cela, évidemment, il ne fit pas mention. Pour essayer d'obtenir l'aide d'Alphonse, il lui fit miroiter

de nouveaux bénéfices en lui promettant l'exclusivité : dorénavant, ce serait lui qui habillerait ses artistes ! Cela mit le couturier dans un état de colère froide qu'il parvint à peine à réprimer.

- Quel culot ! Avec toutes tes magouilles, tu nous as presque entraîné dans ta chute. Maintenant, tu voudrais que j'entre à nouveau dans ton jeu, tout simplement parce que ce sont mes enfants qui tiennent ce café où naissent bien souvent de futures vedettes. J'ai suivi de près ton affaire par la presse et par la télévision. Je sais tout ce que tu as fait. Tu as un sacré toupet d'oser encore faire croire à tous ces jeunes artistes que tu es toujours le maître des nuits parisiennes. A force d'avoir flambé leur argent, c'est à ton tour de l'être maintenant : « Flambé ! ».

- Mais enfin, Alphonse, il ne faut pas croire tout ce que la presse raconte. C'est vrai que j'ai claqué pas mal de pognon au casino ou encore aux courses, mais je n'ai jamais eu de comptes cachés ni de biens blanchis sous le couvert d'une œuvre caritative. Je ne suis pas un escroc tout de même !

- Ben mon vieux, tu ne manques pas d'air. On ne compte plus les gens qui par ta faute se sont retrouvés sans emploi, ni ces pauvres jeunes acteurs qui, à cause de ta façon de gérer leurs contrats, ne verront jamais un centime de leurs droits d'auteurs. Maintenant, toutes ces personnes qui auraient pu percer se retrouvent à jouer leur musique dans le métro ou aux terrasses des cafés en essayant de gagner quelques sous pour subsister. Tu voudrais que j'entre à nouveau dans ton jeu malhonnête, mais pour qui me prends-tu ? Hadj Merouane a bien raison quand il dit que l'argent ne fait pas le bonheur. Grâce à lui et à sa grande sagesse, j'ai enfin compris que rien ne vaut plus que l'amour et la famille. Plus jamais je ne ferai d'affaires avec toi ! Tu m'entends ! Plus jamais ! Et d'ailleurs, comment as-tu fait pour remonter ta nouvelle maison d'édition ? Avec tout l'argent que tu dois au fisc, cela t'était sûrement interdit.

- L'intelligence, mon cher, l'intelligence ! Il faut travailler avec sa tête et ne pas se laisser émouvoir par les paroles de gens qui se croient

philosophes comme ton Hadj Merouane se rengorgea l'autre qui n'avait rien perdu de sa superbe.

- Ne parle pas de Merouane sur ce ton-là. Cet homme est le père de mon beau-fils. Si nous avions sa sagesse et sa philosophie, comme tu dis, nous aurions évité bien des malheurs autour de nous. Mais tu ne me dis toujours pas comment tu as fait pour te réintroduire dans le métier.

- Elémentaire, mon cher Alphonse, Gilberte n'est pas fichée, elle ! L'héritage qu'elle vient de toucher de son père est tombé juste à point. J'ai mis la nouvelle boîte à son nom et puis voilà, pas plus difficile que ça, dit l'autre rigolard, pendant que Gilberte baissait la tête.

- En voilà assez, tu me dégoûtes ! Non seulement, tu fais faillite au détriment de tes employés et, maintenant, tu profites de ta femme et de son chagrin, sans aucune arrière-pensée. Pauvre type ! Sors de chez ma fille ! Tu as fait assez de mal comme ça. Sors et ne reviens jamais plus ! Sinon, avant de t'écraser mon poing sur la figure, je monte sur scène et je fais une déclaration publique dont tu ne te relèveras jamais. De toute façon, je vais dire à Marie de prévenir tout le monde de ta façon d'agir. Avec un peu de chance, le tamtam va marcher. Plus jamais tu ne feras de mal autour de toi ! Va-t-en ! Ne reviens jamais ! L'air est beaucoup plus sain sans ta présence.

Voyant bien qu'ils étaient grillés pour le couple Bertali et que, s'ils n'obtempéraient pas, Alphonse mettrait ses menaces à exécution, les Tascali sortirent du café-théâtre sans dire un mot.

Mireille qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche regardait son mari d'un regard chargé d'admiration. Elle s'approcha de lui et lui chuchota doucement à l'oreille :

- Bravo ! Je t'aime, mon héros ! dit-elle, en lui déposant un baiser au coin des lèvres.

Chapitre XXXI

La naissance de Nordine

Vers la fin de l'été, Caporal n'en pouvant plus de vivre sa solitude passa toutes ses journées au café-théâtre. Sa Titine avait fini par rendre son âme avant la sienne. Le jour où elle tomba irrémédiablement en panne, à contre cœur, le pauvre vieux s'avoua vaincu et se fit une raison. Un véhicule de dépannage vint récupérer la vieille camionnette dans la circulation parisienne pour l'emmener au cimetière où des milliers de tacots usés comme elle attendaient leur incinération. Raison de plus pour lui de faire son deuil : son permis de conduire avait atteint son délai de validité. Physiquement, il se croyait encore capable de conduire. Mais, en toute conscience, le toubib n'aurait pas pu proroger ce délai. Puis le pauvre homme, vu ses faibles revenus, ne pouvait plus s'acheter une voiture neuve ni même une voiture d'occasion. Et surtout, comme il n'était plus capable de l'entretenir ni de la dépanner lui-même comme il l'avait si souvent fait pour Titine, il finit par abdiquer.

Raison de plus, l'ex-soldat commençait à montrer des signes de sénilité. Marie ayant constaté la dégradation de son état lui proposa de venir s'installer pour de bon dans le bâtiment. Le vieux troupier hésita. Elle insista tellement que ce dernier rendit les armes et occupa une chambre de l'établissement.

Hadj Merouane téléphonait souvent, Aicha également. Ils demandaient des nouvelles de Léonard, de Caporal, d'Alphonse, de Mireille et de Meriem en particulier. Le Nord et le Sud gardaient le contact. En la nuit mémorable, veille du départ de Merouane vers l'Arabie, ils avaient tissé une solide amitié et béni le mariage de leur

descendance.

Le café-théâtre était devenu un lieu artistique de référence en même temps qu'une pépinière de nouveaux talents. La presse spécialisée en parlait souvent et s'envolait dans des commentaires élogieux sans pour autant parvenir à décider de quelle façon cet art et cette musique en particulier pouvaient être qualifiés. Aucun courant musical n'était exclu. Tous les genres se côtoyaient et formaient un agrégat dont des musicologues de tout bord débattaient autour d'une table où de la bière et d'autres boissons étaient servies. Il en était de même pour l'activité théâtrale et pour l'exposition des arts plastiques.

Le début de l'automne vit venir au monde le nouveau-né tant attendu. Ce jour béni tomba un mercredi. Vers six heures du matin, une ambulance stationna devant la porte privée du café-théâtre. Rapidement, deux infirmiers emmenèrent un corps étendu sur une civière, tenu bien au chaud sous une couverture. Puis l'on entendit les sirènes du véhicule de la maternité qui démarrait à toute vitesse. Karim et Caporal appelèrent un taxi qui arriva une minute après devant la porte principale du café et se dirigea dans la même direction. Dans la salle d'attente de l'hôpital, Karim brûlait d'impatience d'apprendre la bonne nouvelle. L'attente durait depuis deux longues heures quand la sage femme vint lui annoncer :

- Monsieur Zergui, tout s'est très bien passé. Félicitations ! Vous êtes l'heureux papa d'un magnifique petit garçon.

L'émotion du nouveau père était à son comble quand il pénétra dans la chambre où Marie rayonnante de bonheur tenait, serrée contre son cœur, la concrétisation de leur amour.

Après avoir donné à Mériem un baiser qui contenait toute la tendresse du monde, Karim, fier et heureux comme il ne l'avait jamais été de sa vie, prit son fils dans ses bras et s'avança vers Caporal resté timidement dans l'encoignure de la porte. Un Caporal qui, devant la vision de cette famille comblée, ne savait pour une fois quelle attitude adopter. Quand il vit le doux visage de ce petit bonhomme, il s'exclama en lui caressant doucement la joue :

- Je l'aurais parié ! C'est son père tout craché ! Puis il partit dans une série de drôles de borborygmes que lui seul comprenait.

Un peu plus tard, sur les conseils de l'infirmière qui désirait que la maman se repose, les deux hommes retournèrent au café-théâtre. Le jeune garçon que Karim avait embauché pour l'aider au service avait deviné ce qui se passait et avait pris l'initiative d'ouvrir l'établissement. Les quelques clients déjà attablés dans le bar à cette heure matinale saluèrent son arrivée par de grands bravos et des félicitations. Karim allait monter à l'appartement quand il aperçut tout au fond de la salle, derrière la scène, un jeune artiste peintre qui déballait son matériel. Étonné de le voir à l'œuvre de si bon matin, Karim lui demanda étonné :

- Que fais-tu déjà là, et surtout que vas-tu faire ? C'est quoi ces ébauches de dessins sur le mur ?

- Oh ! Ça ? Et bien, avec ta permission, je voudrais faire une surprise à Marie pour son prochain retour à la maison. Tu n'y vois pas d'inconvénients, j'espère ? demanda le jeune artiste.

- Non, mais de quoi s'agit-il ?

- C'est une surprise pour toi aussi. Laisse-moi faire ! Si ça ne te plaît pas, je remettrai le mur dans l'état où je l'ai trouvé. Mais, no tracas, je suis sûr que tu vas aimer !

- Ben, vas-y alors, Caporal te surveille, répondit le jeune patron qui avait d'autres choses bien plus importantes à faire que de discuter déco.

Sur quoi, il monta à l'appartement en demandant qu'on ne le dérange pas.

Il téléphona à ses beaux-parents. Fous de joie, ceux-ci se précipitèrent directement à l'hôpital. A Léonard qui, après l'avoir félicité, affirma qu'il arriverait dès que possible avec Linda. Puis enfin, à Merouane et Aicha. Il avait terminé par eux, sachant bien que sa mère allait lui poser mille questions auxquelles il devrait répondre dans les moindres détails. Merouane n'étant pas là, c'est elle qui décrocha.

En entendant la voix de Karim où perçait une émotion palpable, elle n'attendit pas la fin de sa phrase pour partir dans une série de youyous tonitruants où se mêlaient la joie d'être grand-mère et les larmes de l'absence. Sept jours plus tard, elle arrivait au café-théâtre.

Pendant la semaine où Marie et le bébé étaient restés à l'hôpital, le jeune peintre, aidé des conseils d'un Caporal enthousiaste, avait terminé sa fresque en trois jours. Tout le mur qui lui avait servi de support était décoré d'un beau kiosque où on pouvait voir une jeune fille habillée comme une gitane, assise en tailleur, occupée à gratter les cordes d'une vieille guitare. Devant elle, à même le sol, trônait un vieux chapeau en feutre noir.

Epaté par l'œuvre picturale de son jeune client, Karim lui commanda aussitôt une enseigne à poser sur la façade de l'établissement, avec l'inscription : « Le Kiosque des Arts ». Mais, ajouta-t-il :

- Je voudrais qu'elle soit mise en place pour le retour de Marie. Depuis le temps qu'on en parle, je suis certain qu'elle appréciera ce cadeau.

- Elle y sera ! Je vais lui donner un coup de main, dit derrière lui une voix qu'il connaissait bien.

- Merci Lucien, dit Karim, sans se retourner. Ils partirent tous dans un grand éclat de rire heureux.

Le jour même de la sortie de Marie de la maternité, Aïcha s'annonça par un long youyou au café-théâtre rebaptisé « Le Kiosque des Arts » deux jours auparavant. Au grand étonnement de la nombreuse clientèle, elle pénétra par la porte principale. Elle redoubla ses youyous sans se rendre compte qu'elle s'était trompée d'entrée. Tous les regards s'étaient tournés curieusement vers elle ; un silence interrogateur régna dans la grande salle. Personne n'osa lui demander la raison de sa présence en ce lieu tellement la situation était ambiguë. Elle se dirigea vers la scène où des violonistes qui avaient cessé leur répertoire continuaient à la regarder avec stupéfaction. Le barman finit enfin par l'interpeller :

- Madame, madame, vous cherchez quelqu'un ?

- Oui, Karim... répondit-elle, sans savoir ajouter une explication.

Contrairement à Merouane, Aïcha était analphabète. Elle comprenait très peu la langue française et ne la parlait pas. Elle avait appris un français rudimentaire pendant la période coloniale, en fréquentant durant son enfance les fillettes d'un vigneron français établi dans sa campagne natale. Le chauffeur de taxi qui l'avait amenée de l'aéroport s'était contenté de lire l'adresse de la destination souhaitée sur le papier qu'elle lui tendait. Il la déposa pile devant l'entrée du Kiosque. Elle pénétra à l'intérieur du bâtiment par la porte publique. En entendant de la musique, elle crut qu'il s'agissait de la fête que son fils organisait à l'occasion de la venue de son nouveau-né. Comme c'était le septième jour de la naissance, cela correspondait parfaitement à ce qu'elle avait pensé. Pensée logique, puisqu'il était de coutume dans son pays, qu'en ce jour, on organise un festin religieux où le nouveau-né prend définitivement un prénom emprunté généralement à un grand-père, à un oncle ou à un saint. Mais cette pratique comme tant d'autres tend aujourd'hui à disparaître.

Karim venait tout juste de sortir. Il s'était absenté un quart d'heure, le temps de faire les achats nécessaires notés par sa femme sur un papier.

Aïcha fut conduite à l'appartement. Elle fut accueillie par Marie et ne put s'empêcher de lancer le plus long de tous les youyous. Le nourrisson se réveilla en pleurs. Avant même que Karim ne soit rentré, Aïcha avait su le calmer en lui chantonnant une berceuse à l'oreille, la même berceuse qu'elle avait fredonnée à son fils, aujourd'hui papa.

À l'arrivée de Karim, ce furent les embrassades et les larmes. Comme il se sentait heureux Karim ! Il vivait le summum d'un bonheur qu'il avait arraché à la vie.

- Mais où sont tes invités ? C'est le septième jour aujourd'hui et je ne vois personne, lui rappela Aïcha.

- Je n'ai pas eu le temps, le boulot, l'hôpital, les achats ... répondit Karim.

- Mon fils, tu aurais dû faire venir Zineb, la marseillaise. Ainsi, tu

enfreins nos coutumes, insista la mère.

- Oui, mais maintenant, il est trop tard.

- Apporte-moi la semoule, de la viande et le reste, ordonna la mère.

- Pauvre Titine, pauvre Caporal, disait à haute voix Karim, pensant à la vieille voiture de son ami qui avait rendu tant de service.

- Qui est Cabrane ? demanda Aicha.

- Oh, un grand ami et un voisin très serviable, dit le fils.

- Bon, tu commences par l'inviter, on fait juste à manger pour six, c'est pour la Baraka de Sidi-Merouane, dit la nouvelle grand-mère.

Chapitre XXXII

La mort de Caporal

Karim dévala les escaliers et frappa à la porte de Caporal. Personne ne vint lui ouvrir. « Mais où peut-il bien être, ou alors il se repose ? » se questionnait-t-il en entrant doucement dans la pièce. Caporal était là, assis dans son fauteuil, la tête penchée sur son épaule, un petit sourire aux lèvres. On aurait pu croire qu'il dormait. Hélas, c'était d'un sommeil d'où il n'émergerait jamais plus. Karim l'appela doucement, mais le pauvre vieux ne répondit pas par son habituel : « Oui, mon gars, je suis là ! ». Il n'y serait d'ailleurs plus jamais, la mort avait fait son oeuvre. Il voguait quelque part au volant d'un vieux carrosse blanc appelé Titine, heureux d'enfin pouvoir rejoindre l'âme des siens et celle de son vieil ami Léon. Les yeux tout à coup humides, le jeune homme comprit que son vieil ami était parti pour un voyage sans retour. Il alla prévenir Marie et Aïcha.

A l'annonce de la disparition de Caporal, Marie éclata en sanglots tandis qu'Aïcha lui tapotait l'épaule en prononçant des mots qui ressemblaient à une prière. Karim, qui depuis quelque temps avait acquis beaucoup plus d'assurance, para au plus pressé en appelant un docteur pour le constat du décès et, pour la mise en bière, les pompes funèbres qui s'étaient occupées de l'enterrement de Léon. Puis il descendit au café, où il demanda au jeune peintre qui avait si gentiment dessiné la fresque qui représentait Marie de faire une petite affiche en guise de faire-part pour annoncer la mort du vieil homme. Un vieil homme qui, par sa gentillesse et son bagout était devenu sans le vouloir l'ami de tous les artistes du café-théâtre. Le gérant laissa les guides de l'établissement

au barman et à la jeune serveuse et téléphona aux Bertali.

Sachant que les démarches administratives et les veillées à la mortuaire allaient imposer de nombreux déplacements à Karim, Alphonse lui proposa ses services pour le conduire où il le voudrait. Son beau-fils accepta et lui rappela qu'il fallait prévenir Juliette, ou mieux aller la chercher à Givet. De toute façon, c'était prévu. Mireille et Alphonse désiraient qu'elle fasse la connaissance de son arrière-petit-fils dans les plus brefs délais.

- Mireille va s'en charger, cela lui permettra de renouer les liens avec sa mère.

Il y a trop longtemps qu'elles ne se sont pas parlé autrement que par téléphone. Par ses sages paroles, Merouane m'a rappelé combien l'amour est important dans une famille. Je ne veux pas que Juliette termine sa vie comme Rosalie a terminé la sienne. Ah ! Karim, si tu savais comme je m'en veux de mon indifférence envers ma mère.

Une demi-heure plus tard, le couple Bertali était en route. Alphonse partit vers le café-théâtre alors que Mireille prenait la route des Ardennes. Pour ne pas perdre de temps, avant de partir, elle avait averti sa mère de son arrivée en lui disant de préparer une valise pour l'accompagner à Paris faire la connaissance de Nordine, son arrière-petit-fils. Elle lui ferait part de la mort de Caporal en temps voulu, ainsi que du grand projet qui prenait doucement naissance dans sa tête. Pendant ce temps-là, Karim et Bertali s'étaient occupés de tout ce qui concernait la mort de Caporal. Son corps reposait maintenant au même endroit que celui de Léon quelques mois auparavant. Aïcha s'occuperait du bébé pendant que Marie, accompagnée de quelques artistes, veillerait la dépouille du vieil homme à la mortuaire.

Sur le chemin du retour, Alphonse fit part à Karim d'une idée qui lui trottait dans la tête depuis un certain temps :

- Dis-moi, fils, maintenant que tes affaires sont florissantes, pourquoi ne passerais-tu pas ton permis de conduire ? Tu pourrais promener un peu ta petite famille le dimanche puisque c'est le jour de fermeture du café. Ensuite, cela faciliterait les choses vu toutes

les courses que tu dois assumer pour ton commerce, dit Alphonse, convainquant.

- J'y pense aussi, mais à quoi va me servir un permis ? Je n'ai pas de voiture, répondit Karim.

- Pas grave, la voiture. Je compte revendre un petit véhicule utilitaire dont je ne me sers plus guère. Il est encore en très bon état mais, vu son âge, je n'en retirerai qu'une bouchée de pain. Je préfère que ce soit toi qui en profites. Tu n'auras qu'à me le rembourser à ton rythme. Mais nous reparlerons de cela après l'enterrement de Caporal, dit le beau-père.

A Givet, Mireille et Juliette tombèrent dans les bras l'une de l'autre pour des embrassades qui n'en finissaient plus.

- Pardon, maman. Je ne t'abandonnerai jamais plus, dit Mireille, en voyant dans quelle solitude vivait sa pauvre mère, une solitude seulement comblée par de vieilles photos d'elle et de Marie suspendues aux murs du salon.

Après une longue conversation faite de souvenirs, Mireille lui annonça la mort de Caporal. Juliette prit la nouvelle avec la grande philosophie qui anime les vieilles personnes devant la mort.

- Ben oui, pauvre ami, c'est la vie ! Que veux-tu, peut-être que demain ...

- Non, pas demain ! Une ère nouvelle commence pour nous. On va faire tes valises. Tu resteras quelque temps à Paris. Si tu t'y plais, j'aimerais que tu y restes pour toujours. Ah, c'est Marie qui va être contente ! dit Mireille, en donnant un gros baiser à sa mère.

Deux jours plus tard, après la messe d'enterrement célébrée dans l'intimité, le cortège arriva au cimetière. On enterra Caporal dans une tombe proche de celle du regretté Léon. La petite bande d'artistes qui avait assisté aux funérailles entonna avec Marie un chant de circonstance. Puis un musicien qui connaissait l'amour du vieil homme pour l'harmonica joua un pot-pourri des vieux airs des années trente, chers au cœur de Caporal. Tout le monde retourna au café où Aïcha et Zineb, arrivée en renfort, avaient préparé un petit goûter comme le

veut la coutume aussi bien au Nord qu'au Sud. Demain était un autre jour ...

Effectivement, le lendemain fut un autre jour, un jour différent par la tristesse qui s'abattit sur tous les visages des personnes présentes au Kiosque des Arts où Caporal avait laissé un grand vide, un vide palpable, un vide inimaginable auparavant. Il fallait avoir côtoyé le vieil homme pour ressentir ce qu'est une disparition. Un véritable deuil commença pour Marie qui l'appelait « Tonton ».

Caporal avait apporté de la joie quand le brusque départ de Nanard à la retraite dans sa campagne natale avait rendu pour un temps l'ambiance morose au café-théâtre. Caporal était parti sans bruit, mais son âme hantera pour longtemps encore le premier étage de l'établissement où chaque bruit, chaque grincement de porte, chaque toussotement, rappelleraient l'aimable vieil homme qu'il avait été.

Karim parvenait tant bien que mal à cacher sa double peine : la perte d'un grand ami, présent pour lui dans les moments difficiles comme dans les moments heureux, ainsi que la vue du grand chagrin qui s'était emparé de son épouse très fragile psychologiquement. Bien qu'elle soit ponctuée d'amertume, la vie devait continuer. Il avait la faculté de puiser des forces dans son éducation morale et religieuse pour traverser cette épreuve. Depuis qu'il était devenu papa, il se sentait devenir un homme mûr, un homme responsable et fort comme Merouane.

La mort de Caporal avait réuni Aicha, Rosalie, Zineb, Mireille, Alphonse, Karim et Léonard ; des femmes et des hommes de conditions et de religions différentes, mais tous égaux devant l'amour et devant la mort. Le vieux soldat n'était ni riche, ni influent. C'était un homme pauvre et simple qui avait su peupler son existence grâce à sa bonté, son amour de l'autre, sa disponibilité et sa sagesse. Les circonstances de sa mort poussaient à la méditation. On aurait dit qu'il avait rendez-vous avec le trépas. Il l'avait attendu calmement, assis dans son fauteuil. Caporal était parti sans souffrir d'aucun mal. Son heure était arrivée,

comme le disent nos croyances.

Il fallut une longue semaine avant que le Kiosque des Arts ne reprenne son activité habituelle. Les instruments en berne distillaient une triste musique, une musique spirituelle orientale. Puis, peu à peu, les sourires revinrent et la vie respecta la mort. Elle reprenait ses droits avec ses joies qui seraient un jour inévitablement altérées par d'autres peines. Ainsi est faite la condition humaine.

Quelques jours plus tard, seules Marie et sa grand-mère Juliette semblaient toujours profondément affectées. Mais la grande compassion qu'Aicha et Zineb leur témoignaient allégeait grandement leur mal-être. Elles ne parlaient pas la même langue mais leurs cœurs véhiculaient les mêmes sentiments. Les deux femmes partirent, seuls Mireille et Alphonse firent leur va-et-vient quotidien pour soutenir leur fille qui retrouvait doucement le sourire. Longtemps après, le défunt quitta les cœurs et s'installa dans le souvenir ; le temps fit son œuvre.

Chapitre XXXIII

Le permis de conduire

Un soir, Alphonse arriva dans une Citroën berlingo. Il klaxonna plusieurs fois jusqu'à ce que Karim soit sorti.

- Tiens, voilà les clés, je te la laisse ici, tu la gares au parking, tu commences tes cours de conduite et, quand tu auras obtenu ton permis, tu pourras en disposer ...

- Mais je ne sais pas comment vous payer, lui dit Karim, d'un air navré.

- Pas grave ! Je te l'ai dit, tu payeras à ton rythme ... Je ne suis pas pressé et, en plus, elle me prenait de la place pour rien, le rassura Alphonse, en descendant de la voiture pour se diriger vers un arrêt de taxis.

Il faut savoir qu'à l'époque où il était ouvrier dans l'entreprise qui avait été judiciairement liquidée, Karim avait suivi assidûment des cours théoriques et pratiques de conduite. Mais la boîte ayant fermé, toutes ces heures d'études acharnées ne lui avaient rien apporté. Après avoir révisé tout seul le code de la route, il retourna à l'auto-école et demanda à passer directement son permis. L'examineur se rappelait ce jeune ouvrier assidu aux cours et n'y vit pas d'inconvénients. Après avoir réussi haut la main son examen théorique, il passa l'examen pratique et le réussit du premier coup. Bertali, aussi anxieux que lui, l'attendait sur le parking en face de l'établissement. En voyant la mine réjouie de Karim, il sortit de sa voiture et lui tendit spontanément les clés.

- Mais ...

- Pas de mais, montre-moi ce que tu sais faire. J'aurai peut-être besoin d'un chauffeur un jour, dit le beau-père, en souriant.

Karim ne se le fit pas dire deux fois, il passa la première et traversa Paris avec autant d'aisance que s'il avait toujours conduit. Bertali ne disait rien. Il pensait que, parfois, on ferait mieux d'apprendre à connaître les gens avant de porter sur eux un jugement tout fait. Il était maintenant convaincu du bonheur de sa fille et de son petit-fils. Karim saurait les aimer et les protéger contre tous les aléas de la vie.

Depuis sa visite au Kiosque des Arts et les propos violents qu'Alphonse lui avait tenus, Tascali n'avait jamais remis les pieds dans cet établissement. Pourtant, il se tenait toujours informé de la qualité des manifestations culturelles qui s'y déroulaient. Il notait à chaque discussion qu'il avait avec les clients de ce lieu qui lui était interdit, les noms des interprètes, des paroliers, des musiciens, des personnalités de l'art et des intellectuels qui le fréquentaient, cultivant le fol espoir de les contacter un jour ou l'autre. Sa maison d'édition ne connaissait plus aucun succès. Il avait enregistré plusieurs œuvres de nouveaux talents mais son produit n'avait plus la cote sur le marché. Il savait que, s'il pouvait disposer de cette pépinière d'artistes qui poussait au Kiosque des Arts, la réussite lui serait garantie. Mais la majorité des chanteurs adorait plus que tout cet endroit. Certains étaient des amateurs et pensaient le rester. D'autres, des vedettes en devenir connaissant la réputation morale du Kiosque, venaient y pratiquer leur art sans être financièrement trop exigeants. Ils aimaient la convivialité du lieu, sa modestie, sa clientèle cultivée constituée d'anciens chanteurs et de spécialistes de genres musicaux les plus divers. D'autres encore, devenus célèbres après avoir fait leurs premiers pas sur sa scène, revenaient souvent interpréter bénévolement leurs nouveautés en signe de gratitude à ce lieu qui leur avait servi de tremplin. C'était en quelque sorte une grande famille liée par l'on ne savait quel lien sacré. Tout y était : art, amitié, fraternité, diversité et tolérance.

Tascali n'avait pas su pénétrer le cœur de ce mystère parisien. Il voulait par tous les moyens saboter cette ruche afin de récupérer le

miel qui en découlerait. Il avait approché certains de ses membres en leur proposant des sommes appréciables pour les enrôler dans sa boîte. Ces derniers connaissant sa malhonnêteté légendaire avaient refusé catégoriquement ses offres. A son grand dam, il voyait amèrement des stars potentielles végéter dans un champ inculte que lui seul saurait fertiliser. Il le disait à chaque occasion. Hélas, l'histoire nous apprend que les anciens empires écroulés ne se sont jamais relevés. Leur chute leur fut souvent fatale.

Chapitre XXXIV

L'incendie

Très vite, une idée odieuse traversa l'esprit machiavélique de l'imprésario déchu. Il pensa à détruire physiquement le Kiosque des Arts. Il engagea deux sombres individus contre une somme d'argent considérable dans le but d'incendier l'édifice. Il leur donna en acompte la moitié du fruit de leur futur délit et leur promit le reste une fois le travail accompli. Les deux sinistres personnages s'introduisirent de nuit à l'intérieur du bâtiment en crochétant la serrure de la porte du privé. Ils déversèrent une dizaine de litres d'un liquide hautement inflammable sur la scène en bois, sur le mobilier, les portes et les fenêtres de la grande salle sans oublier bien sûr le stock de boissons alcoolisées. Ensuite, ils boutèrent le feu en différents endroits et se retirèrent dès que les flammes eurent atteint le faux plafond. En quelques minutes, le coté nord du bâtiment fut transformé en une gigantesque boule de feu qui dévora les matières plastiques et les boiseries. La scène s'écroula et se consuma. Par le côté sud miraculeusement épargné, les pompiers aidés de la protection civile évacuèrent, en catastrophe, à l'aide d'un camion échelle, le couple de locataires et son bébé de deux mois qui s'étaient réfugiés sur le balcon. Pendant ce temps-là, les camions-citernes arrosaient à grands coups de jets d'eau l'intérieur du bâtiment embrasé. Une fumée noire et épaisse montait vers le ciel. De temps à autre, l'on entendait des crépitements violents et de fortes pétarades. Sous l'effet de la chaleur infernale, la charpente métallique ploya et toute la partie nord de l'édifice s'écroula en un grand amas de pierres et de ferrailles tordues. Au terme de cette terrible nuit, Le Kiosque des

Arts fut réduit à néant.

Le lendemain matin, la police scientifique préleva divers échantillons, divers objets méconnaissables et recueillit les informations que Karim, en état de choc, leur fournissait. Des voisins furent questionnés par les inspecteurs de la brigade criminelle. Les vigiles des commerces alentour furent convoqués par le commissaire de police pour faire leur déposition. Hélas ! Une semaine plus tard, après d'amples investigations, l'enquête n'avait rien révélé de vraiment précis. La thèse de l'incendie criminel, bien que très fort soupçonnée, ne fut pas retenue, faute d'indices et de témoignages.

Karim et Marie s'installèrent à la hâte dans un bâtiment spacieux ayant servi pour des défilés de mode et des expositions, du temps où son propriétaire, monsieur Bertali, avait connu une ascension fulgurante dans le monde des affaires. Par la suite, le couple sinistré récupéra le peu de choses qui n'avait pas trop souffert de l'incendie et laissa le reste sur place. Marie et Karim accusèrent terriblement le choc. Ils se revoyaient une année en arrière, au début de leur aventure vagabonde. Ils se remémoraient les instants douloureux qui avaient jalonné leur vie depuis leur première rencontre jusqu'au jour où une providence nommée Léon les avait recueillis. Mireille leur apporta tout le soutien moral dont elle était capable. Alphonse, présent dès le début du drame, leur promit tout le soutien financier nécessaire à leur relogement et à la reprise de leurs activités. Des artistes les encouragèrent à continuer et se mirent totalement à leur disposition. Ils leur proposèrent une longue tournée artistique à laquelle ils participeraient et dont les revenus serviraient à la reconstruction du Kiosque des Arts. Un hebdomadaire parisien titra à la une : « Le Kiosque des Arts ravagé par les flammes ! » Et, en page intérieure : « Maria plus que jamais déterminée à relever le défi après l'incendie qui a détruit le Kiosque ».

Un magazine spécialisé mentionna : « Après sa disparition de la scène artistique qui date de plusieurs mois, Maria, la célèbre compositrice interprète, compte participer à une tournée où elle sera

accompagnée par de jeunes artistes talentueux dont elle guidera les premiers pas dans le futur ».

En lisant ces articles, Tascali monologua : « Hé oui, à quelque chose malheur est bon ! ».

En retournant au café-théâtre avec les inspecteurs venus constater les dégâts couverts par les contrats d'assurance, les jeunes gens s'aperçurent que le dessin mural qui représentait Marie sur le kiosque du square où était né leur amour avait miraculeusement échappé aux flammes. Ils prirent cela pour un encouragement. Cela les conforta encore plus dans leur volonté de continuer dans la voie qu'ils s'étaient tracée.

Après avoir reçu le résultat de l'enquête des assureurs et le montant de la somme qui lui était allouée pour le sinistre de son café, Nanard discuta longuement avec son fils. Il lui dit qu'il avait toujours espéré qu'il perpétue la tradition, mais hélas ce n'était pas le cas. Puis, après le grand éclat de rire de Bruno, il abandonna aussi l'idée de la reprise du café par son futur petit-fils qui, après tout, serait peut-être une petite-fille. Il devait se rendre à l'évidence, c'en était bien fini de la dynastie des Léonard dans les nuits parisiennes. Qu'à cela ne tienne, il allait accepter la somme proposée par l'assurance et vendre l'emplacement du café à la ville de Paris. Fin de l'histoire ! Il était comme ça Nanard, il savait fermer les portes. La seule ombre au tableau, c'était le gentil petit couple qui se retrouvait encore une fois sans travail. Mais de toute façon, avec le temps qu'aurait pris la reconstruction du bâtiment, il en avait bien pour deux ans avant de voir le bout du tunnel. Alors ...

Il téléphona à Alphonse et lui expliqua la chose. Celui-ci le rassura en lui disant qu'il veillait au grain, que la vie de Karim et de Marie allait sûrement prendre une nouvelle direction.

Il lui dit aussi que son entreprise reprenait du poil de la bête et que la faillite qui le menaçait n'était plus qu'un mauvais souvenir. Il saurait aider ses enfants !

Apaisé, Nanard raccrocha en promettant de venir bientôt leur

rendre visite.

De leur côté, Karim et Marie avaient eux aussi beaucoup discuté de leur avenir. La proposition des jeunes artistes du Kiosque des Arts les touchait beaucoup, mais ils ne voulaient pas dépendre une fois encore de la bonté des autres. Aussi, quand Alphonse leur fit part de la décision de Nanard, ils se sentirent libres et prêts à relever tous les défis.

Chapitre XXXV

Le nouveau kiosque des Arts

Le bâtiment où ils s'étaient installés était d'une surface supérieure à la moyenne et en très bon état. Il n'y avait même pas une vitre à remplacer, pas un coup de peinture à mettre. En plus, il serait aisé de séparer la maison en deux parties. D'un côté, le corps de logis, de l'autre, un bureau spacieux, un petit studio d'enregistrement et une petite salle de spectacle feraient l'affaire pour commencer le métier qui leur tenait à cœur. De plus, cet établissement qui servait précédemment d'atelier et de salon pour les défilés de couture se trouvait dans un endroit retiré et était entouré d'un grand parking. Ils pourraient faire autant de bruit qu'ils voudraient, personne n'y trouverait à redire. C'était super ! Restait à savoir comment ils allaient tout gérer. Ils ne voulaient pas devenir des Tascalì, mais il fallait quand même bien faire bouillir la marmite. Les débuts allaient être durs, ils le savaient. Ils passaient et repassaient toutes les solutions possibles en revue quand Karim lança.

- Si on faisait un genre d'association ?

- Une association ?

- Oui, on met tous la même petite somme de départ, on additionne les frais, ensuite on divise les bénéfices par le nombre de participants. C'est simple et équitable, non ?

- Oui, mais il va nous falloir un comptable.

- Pourquoi faire ? Je saurai tenir les comptes, ne t'inquiète pas ! Ah ! Si j'avais un ordinateur, cela me faciliterait les choses mais nos moyens sont limités, hélas ! dit Karim.

- Pas besoin d'avoir les moyens, il y en a un dans ma chambre chez

mes parents. Je suis tellement peu douée en informatique que je n'y pensais même pas. Mais tu ne sais pas t'en servir non plus, dit Marie, pas très convaincue.

- Mais si, je saurai ! Cela ne doit pas être bien sorcier. On ira le chercher demain matin. La troupe vient après-midi, j'aurai le temps de mettre notre projet sur papier, dit-il, comme si les autres avaient déjà adopté l'idée.

Marie voyait de jour en jour naître un nouveau Karim, un Karim qui devenait un homme à surprises et aux ressources inattendues, un homme dont elle était très fière et qu'elle aimait de plus en plus. Et puis, leurs nuits d'amour ... Ah ! Comme il savait la rendre heureuse. Elle lui tendit les lèvres pour un baiser long et passionné qui se termina comme par hasard dans leur grand lit douillet, les entraînant dans une folle étreinte qui dura jusqu'au petit matin.

Le lendemain, voyant Marie et Karim aussi décidés, la troupe applaudit à deux mains l'idée de l'association. Le projet était génial mais il fallait mettre un spectacle sur pied, écrire de nouvelles chansons, trouver des salles pas trop chères et établir un calendrier, choses dont les deux « chefs » se chargeraient. Il fallait aussi répéter, beaucoup répéter. Et les costumes de scène ? Au fur et à mesure qu'ils en parlaient, la tâche s'avérait beaucoup plus complexe qu'il n'y paraissait au premier abord. Le doute naissait et les visages s'allongeaient de plus en plus. Bertali qu'ils n'avaient pas entendu arriver et qui écoutait leur conversation depuis un moment, s'écria :

- Allez les jeunes, haut les cœurs ! On n'a rien sans effort. Quand on veut, on peut ! Pour les fringues comme vous dites, allez voir au fond du débarras, il y a des cartons entiers de vêtements neufs, des invendus. Prenez ce que vous voulez, je suis certain que vous y trouverez votre bonheur. Je vous les offre ! Et maintenant, je vais vous annoncer un scoop : mon petit-fils vient de percer sa première dent. Pizzas pour tout le monde ce soir ! Même Juliette va en manger. C'est vous dire ! Marie sourit intérieurement. Toutes les occasions étaient bonnes pour inciter son père à leur faire des cadeaux inattendus.

Chapitre XXXVI

Le coup de fil

D'autre part, personne, pas même la police, ne s'était posé la question de savoir comment il se faisait que monsieur Bertali résidant à une vingtaine de kilomètres du lieu de l'incendie soit arrivé dans le quart d'heure qui suivait le début de la catastrophe. Lui seul savait qu'il avait reçu un coup de fil anonyme. Une jeune voix masculine lui avait dit : « Le feu est en la demeure, partez vite, Maria est en proie aux flammes ». Ensuite la communication avait été interrompue.

Sans perdre une seconde, Alphonse avait sauté dans sa voiture et démarré sur les chapeaux de roues. Il avait eu de la chance. A cette heure reculée de la nuit, les routes étaient vides de circulation. En arrivant sur les lieux, il retrouva Marie, Karim et leur bébé sains et saufs, bien à l'abri dans un véhicule de la protection civile. C'était l'essentiel pour lui. Il avait compris le message vocal et deviné son expéditeur mais, contrairement à la loi, il garda pour lui seul cette précieuse information. Il ne voulait pas divulguer la chose à cause de la fragilité psychologique de sa fille unique qui venait tout juste de sortir d'un deuil, le départ sans retour de Caporal. Il savait que l'incendie émanait d'une volonté humaine et que l'incendiaire visait à détruire le Kiosque des Arts. Par précaution, il appela un détective privé et lui demanda de protéger le couple et leur bébé. D'une certaine façon, le résultat de l'enquête policière le réjouissait. Il comptait passer à la contre-attaque, seul et à sa façon. Il savait que son ennemi avait pour nom, Tascali. N'importe qui à sa place l'aurait soupçonné. Tascali lui avait fait tant de mal. Il était à l'origine de

la fugue de sa fille et de tous les dangers qu'elle avait encourus. Il avait causé la mauvaise santé financière de ses ateliers de couture et de ses magasins de vente par des promesses non tenues. Il avait aussi provoqué le climat conflictuel familial qui avait failli déboucher sur un divorce. Heureusement, l'amour et le mariage de Marie avec Karim, sans oublier la sagesse de Hadj Merouane, avaient sauvé son couple. En ajoutant à cela l'incendie criminel et toutes les différentes sortes de chantages économiques qu'il avait exercées sur lui, tout cela cumulé criait vengeance.

Désormais, Alphonse décida de mettre tout en œuvre pour le ruiner, le réduire à néant, à la misère et à la mendicité, mais loyalement, sans attenter à sa vie et sans causer de dégâts matériels à ses biens. Mais bien sûr, sans que Marie ne soit mise au courant de son plan ni que cela nuise à son travail. Son premier acte avait été la remise des clés de la Citroën à Karim et, son deuxième, la permission donnée au couple de transformer l'établissement commercial qu'ils occupaient à présent en un lieu de répétition en vue de leur tournée musicale.

Chapitre XXXVII

La tournée

Tous les artistes qui fréquentaient le Kiosque des Arts se sentaient chez eux dans ce nouvel endroit. D'autres dont le Cheb Djanoub, le jeune chanteur algérien qui avait animé merveilleusement les noces de Karim, étaient également arrivés pour rôder leur répertoire. C'étaient pour la plupart des jeunes de la banlieue parisienne.

Alphonse était prêt à financer tous les équipements nécessaires pour un studio d'enregistrement, mais il craignait les réactions de Karim et de sa fille. Astucieusement, il lança dans la foulée :

- Comptez-moi parmi les membres de votre association, je participe aussi, selon mes moyens bien sûr.

Pour Marie, le message était clair. En réalité, depuis que Mireille s'occupait de Nordine, son petit-fils, tout avait changé. La famille Bertali s'était solidement soudée. Merouane et Aïcha téléphonaient depuis leur Algérie lointaine. Alphonse était comblé par cette chaleur familiale, par cette grande famille qui se partageait entre le Nord et le Sud de la Méditerranée. Hadj Merouane l'invita chez lui. Alphonse accepta, mais sans pouvoir encore fixer de date.

Les répétitions durèrent un mois. Maria peaufina sa « Bohémienne » et deux autres œuvres de Joséphine en l'honneur de Léon et de Caporal. Karim semblait avoir retrouvé sa vocation première, la poésie. Il écrivait les paroles de chansons que Marie mettait en musique.

La tournée débuta au printemps. Ils étrennèrent leur spectacle dans les centres culturels de petites villes de province pour finalement vivre l'apothéose pendant toute la dernière semaine, dans une grande

salle de la capitale. La France vibra pendant six semaines au rythme d'un art musical varié.

Profitant de l'absence des artistes au nouveau Kiosque des Arts, Alphonse Bertali fit venir un spécialiste de l'acoustique et de la sonorisation. Il fit installer un studio d'enregistrement performant. Les journaux spécialisés ne parlaient que du retour de Maria sur la scène nationale. Ils évoquaient aussi les groupes musicaux de toutes tendances et les retombées financières qui serviraient à la conception d'une nouvelle maison d'édition, un endroit où tout le monde serait traité équitablement et pourrait travailler selon ses aspirations avec l'appui professionnel de Maria et de Karim.

Tascali reçut cinq sur cinq le message et se rendit compte que la lâcheté de son acte n'avait servi à rien, bien au contraire. Maria lui tenait à nouveau tête avec une détermination farouche.

Chapitre XXXVIII

L'association

De retour chez eux, Marie et Karim découvrirent avec stupéfaction un studio d'enregistrement équipé d'un matériel dernier cri, une petite galerie pour l'exposition des peintures et une grande estrade pour les amateurs de théâtre. Finalement, ils ne surent que dire. L'argent récolté durant le périple national dépassait leurs espérances. Lorsque Marie en parla à son père, celui-ci lui conseilla de créer une école de musique et refusa tout remboursement à court terme.

- Chante comme tu veux ma fille, tu n'as plus personne sur le dos. Pratique ton art et diffuse-le aux jeunes.

Marie ne monta pas d'école de musique, elle se contenta de dispenser son savoir aux jeunes artistes qui lui avaient rendu le goût de la scène. Grâce à leur amitié sans faille, ils avaient su anéantir les vieux fantômes qui la hantaient.

Après une semaine de repos bien mérité pendant laquelle Karim et Marie s'occupèrent de Nordine en priorité, il fallut passer aux choses sérieuses. Le premier projet de Marie et de ses poulains, comme elle les appelait, était d'enregistrer un C.D. en faisant un mixage de toutes les musiques qui s'étaient jouées pendant les six semaines de tournée. Il était convenu que tout le monde serait présent le lundi matin. Personne ne déclara forfait. Après la joie des retrouvailles, ils se mirent tous au travail. Karim et deux jeunes humoristes qui s'y connaissaient assez bien en magnétos et autres synthétiseurs prirent place aux commandes du studio d'enregistrement. Pendant qu'un artiste ou un groupe peaufinaient leur répertoire dans la salle

insonorisée, les autres répétaient leurs chansons sur la scène de la salle de spectacles. Marie était avec eux et veillait à la moindre fausse note.

Deux mois plus tard, un C.D. portant le titre « Le Kiosque des Arts en folie » était dans les bacs des disquaires. Il fut tout de suite bien accueilli par tous les publics, aussi bien de cultures que d'âges différents. Karim envoya des exemplaires à plusieurs maisons de radio et de télévision qui s'empressèrent de le diffuser plusieurs fois par jour.

Puis un soir, un visiteur inattendu se présenta à la nouvelle maison d'édition qui s'appelait bien sûr « Le Kiosque des Arts ». Un visiteur qui n'était autre que le journaliste qui avait sévi du temps où Marie travaillait encore pour Tascali mais qui, par la suite, était devenu l'ami du couple.

- Enfin ! Je vous trouve. Ce n'est pas trop tôt ! Encore un peu et le meilleur reportage de la saison musicale me passait sous le nez, dit-il, en souriant.

Contents de le revoir, les deux jeunes gens lui firent visiter leur petit domaine en lui expliquant tout ce qu'ils avaient l'intention d'entreprendre. Il était ébahi par l'énergie que dégageaient les deux jeunes managers, mais il ne put s'empêcher de leur dire :

- Attention, les amis : « Qui trop embrasse mal étreint ! », souvenez-vous de cela.

- Que veux-tu insinuer ? demanda Marie.

- Je veux dire : la musique, les poètes et les humoristes, d'accord ! Les peintres aussi, pourquoi pas ? Mais le théâtre, il me semble que tu vois un peu grand. Tu n'as aucune formation dans ce domaine. De plus, vous n'êtes que deux pour tout gérer.

- Je n'ai jamais dit que je voulais monter des pièces de théâtre, juste leur prêter la scène quand ils ne savent pas où aller. C'est tout, dit Marie.

- Sacrée Marie ! Philanthrope comme toujours. Puisque je suis là, je vais vous pondre un article dont vous me direz des nouvelles.

En plus, il paraît que votre C.D cartonne déjà au Hit Parade. Je suis fier de vous ! Quel boulot en si peu de temps, dit Stéphane.

Avec le succès du C.D, les demandes affluèrent de partout. Certains voulaient un concert avec tous les artistes ou de grands chanteurs en avaient choisi un seul pour couvrir la première partie de leurs spectacles.

Le vrai travail de patron commençait. Certains se sentant capables de faire cavalier seul demandèrent à Karim et à Marie comment cela allait se passer. Ceux-ci répondirent qu'il n'y avait aucun problème. La porte de l'association dont ils faisaient partie leur restait grande ouverte. Ils pouvaient venir s'y ressourcer quand ils le désiraient. Ensuite, les deux managers leur expliquèrent que, s'ils souhaitaient que leur maison d'édition veille à leurs intérêts, Maria devrait rencontrer les vedettes ou les directeurs de salles qui voudraient les employer. Il fallait discuter fermement les prix de leurs nouveaux engagements avant de signer quoi que ce soit. Par la suite, ils établiraient des contrats en bonne et due forme. De cette façon, ils toucheraient leurs droits d'auteur à chaque présentation de leurs chansons, sur scène comme dans l'audio-visuel. Il était entendu qu'ils laisseraient un certain pourcentage de leurs cachets pour couvrir les frais de la maison d'édition qui s'engageait à les promouvoir et à protéger leur carrière.

Karim, plus responsable que jamais, passa des nuits entières à se documenter sur la marche à suivre afin de ne flouer personne. Certains partaient voler de leurs propres ailes et d'autres venaient se faire les griffes et améliorer leur éducation musicale ou poétique. Un an à peine après sa création, la maison d'édition « Le Kiosque des Arts » marchait à un train d'enfer. Les critiques ne tarissaient pas d'éloges sur cette entreprise du spectacle pareille à aucune autre où tout se passait dans la joie, la confiance et l'amitié.

Il fut décidé que l'association aurait sa place sur Internet. Karim et quelques férus d'informatique se mirent au travail sans attendre. On appellerait le site Internet « L'Oasis de Maria ». Suivaient les phrases :

« Un nid de talents diversifiés où se côtoient toutes les musiques nées de différentes cultures ». Slogan du site : « Amour de l'art, joie et liberté ». Pour nous rencontrer, un seul endroit, « Le Kiosque des Arts » rue...

Quelques jours plus tard, d'anciens spectateurs du café-théâtre, de nouveaux artistes ou encore d'autres grands de la chanson et de la scène commencèrent à laisser un mot sur le livre d'or du site, à envoyer des dons ou à venir se rendre compte sur place de quoi il s'agissait. On installa en urgence une sorte de petit salon autour de la scène pour recevoir confortablement les visiteurs. Sur une petite table trônaient un grand percolateur et d'autres rafraîchissements offerts gracieusement par la maison. La renommée de l'association grandissait de jour en jour. Il n'était pas rare de voir de grandes vedettes venir écouter religieusement toutes ces musiques, poèmes ou sketches encore méconnus du grand public. Des stars s'empressaient par leurs conseils ou par leurs encouragements à aider les jeunes artistes. L'ambiance tant prisée du café Léonard venait d'être recrée pour la plus grande joie de tous.

Chapitre XXXIX

La chute de Tascali

Tascali sentait que son ère était révolue. Il comprit enfin que le temps où il régnait sur le monde du spectacle parisien était aboli. L'ascension fulgurante de Maria était venue démolir ce qui restait de son prestige. Sa nouvelle boîte de production ne résonnait plus. Des problèmes conjugaux surgirent au sein de son couple. Sa femme trouvait qu'il aurait dû investir dans d'autres créneaux plutôt que de s'acharner à remonter la pente de l'industrie artistique, une industrie où il avait essuyé tous les échecs. Pauvre madame Tascali ! Elle avait mis tous ses biens, jusqu'à ses bijoux, dans cette aventure « tascalienne ». Dégoûtée par autant d'inconscience, un soir, elle le quitta.

Brisé financièrement, il sombra dans un alcool sans fin. Il commença à vendre ses derniers biens immobiliers jusqu'à se retrouver sur la paille, complètement ruiné.

Pendant cette période, le détective engagé par Bertali surveillait l'ex-imprésario de près. Il le filait partout. Curieusement, il avait remarqué le va-et-vient quasi-quotidien de deux jeunes motards, à son bureau d'abord, puis à son domicile lorsque ce dernier cessa son activité. Un soir, il entendit une forte altercation entre Tascali et ses mystérieux visiteurs. Il comprit facilement que les deux jeunes gens venaient lui réclamer de l'argent. Son instinct de policier le poussa à les suivre et à les localiser. Renseignements pris, il s'avéra qu'il s'agissait de deux jeunes individus connus par les services de la police judiciaire. Il passa ce tuyau à ses anciens collègues des renseignements et continua son guet. Les deux motards revinrent plusieurs fois exiger leur argent.

C'était toujours la rage au corps qu'ils ressortaient de chez Tascali.

La maison d'édition « Le Kiosque des Arts » prenait de l'ampleur, mais ses gérants avaient préféré qu'elle soit une oasis plutôt qu'un empire.

« L'oasis vit grâce à sa nappe, il suffit de bien l'entretenir, de bien répartir son eau entre les plantations diverses, de bien la protéger de l'avancée des sables étrangleurs. Telle est la règle, la marche à suivre ». Ainsi parlait le Cheikh Malouf à qui Meriem et Karim téléphonaient souvent. Une fois encore, le Nord et le Sud gardaient le contact.

En effet « L'Oasis de Maria » avait sa nappe. Sa nappe, c'était ses artistes. La maison se suffisait à elle-même grâce à son association, ce milieu intellectuel où l'art était le centre des débats et des conférences. On comptait par dizaines les artistes qui avaient fui la jungle de l'industrie artistique inéquitable pour venir se réfugier et attendre leur heure dans cette grande famille artistique. Ainsi, malgré son jeune âge, Maria était devenue la mère des artistes au point d'en oublier parfois son Nordine. Son site Internet devenait universel. Ses adhérents se comptaient par centaines.

Karim apprenait, toujours sur le tas, la gestion de l'art, le droit, la loi de la propriété intellectuelle et il s'y conformait. A ses heures libres, il retrouvait sa poésie.

Depuis, l'interprétation de son poème « La Bohémienne » par Maria la fugitive, ses vers épousaient beaucoup plus la chanson. Il devenait sans le savoir un grand parolier. Finis les chantiers, les Halles, le bar. Sa patience et son amour avaient triomphé des difficultés, les mêmes difficultés que rencontre aujourd'hui la jeunesse banlieusarde, une jeunesse issue dans sa grande majorité de l'émigration à laquelle on reproche le plus souvent sa mauvaise intégration dans la société. Une jeunesse au chômage, un chômage généré par un manque de formations pas toujours faciles d'accès, si on ne possède pas le bon piston.

Marie se remémorait souvent son indigence dans le métro de la folie parisienne. Son expérience de la vie était amère mais elle détenait

maintenant la reconnaissance due à son professionnalisme. Quoique certains médias aient rapporté son retour au sommet de la chanson française, elle ne souhaitait toujours pas connaître la célébrité. Elle décida de tuer cette rumeur dans l'œuf en se consacrant uniquement à la formation et à l'édition.

Néanmoins, après une année bien remplie, son cœur battait pour l'Algérie, ce pays qu'elle aimait tant. Son père s'était complètement éclipsé depuis qu'il avait constaté son épanouissement. Par contre, il venait dès qu'il le pouvait à l'association.

Depuis son Algérie, Hadj Merouane multipliait ses invitations aux Bertali et aux Rezqui. La dernière fois qu'il l'avait fait, c'était avec colère. Lorsque le sage Merouane s'emporte ainsi, il faut comprendre qu'il a Aicha sur le dos.

Chapitre XXXX

Tenes

Tenes dressait son cirque de lumière. Un pan bleu de la mer sommeillait en son bas côté. Des embarcations légères chaloupaient au large. Au port, des chalutiers appareillaient. Le soleil mourait dans un horizon rose. Sur les rochers baveux, des hommes silencieux jetaient des hameçons appâtés aux poissons. Bientôt, les étoiles auraient rendez-vous avec les sirènes.

Seul, Cheikh Malouf chantonnait des airs. Il chantait l'amour, sa muse, ses amis partis au-delà des flots. Il chantait le Malouf, cette musique venue depuis l'Andalousie habiter d'abord la côte maghrébine pour s'étendre ensuite en profondeur dans un espace plus vaste que la mer. Malouf, l'homme, l'artiste, débitait aussi d'autres musiques similaires nées du croisement du chant troubadour des plaines du Maghreb avec le chant de Granada, de Sevilla et d'Alhambra le rouge.

A cause de ses barricades, le Nord n'a jamais été aussi éloigné du Sud qu'il ne l'est aujourd'hui à l'ère de la technologie. Gibraltar était la passerelle que la chanson andalouse avait empruntée un jour pour venir égayer des cités décadentes. C'est par cette même passerelle que le Raï, ce nouveau genre musical prometteur, avait fait ses premières migrations dans le sens inverse. L'art bannit les frontières car il est migrateur de nature. L'amour l'est ou peut l'être aussi. Nordine est le fruit d'une migration.

Nordine qu'Aïcha attendait avec une impatience sans bornes arriva avec ses parents et ses grands-parents par une journée calme et ensoleillée, dans un véhicule flambant neuf. Merouane était occupé à

prier lorsqu'il entendit le vrombissement du moteur. Ce fut Aïcha qui leur ouvrit sa porte et son cœur. Pour la circonstance, Kenza, la sœur aînée de Karim, était là aussi. Les émotions étaient à peine éteintes quand le café rituel leur fut servi dans le grand salon aux murs garnis de tapis, à deux pas de la porte d'entrée. Une demi-heure plus tard, Karim et Meriem se retirèrent dans une autre pièce.

Nordine se plaisait à faire des cabrioles alors qu'Alphonse et El-Hadj partaient dans une discussion qui n'intéressait guère Aïcha. Comme toutes les grands-mères du monde, elle aurait adoré parler avec sa famille du Nord, mais hélas, la langue française lui faisait défaut. Les deux hommes parlaient des pays en guerre, du pétrole, des gens du désert, un endroit qu'Aïcha n'avait jamais eu l'occasion de visiter. Ils parlaient aussi du tourisme saharien et du nombre de touristes étrangers qui grandissait d'années en années. Nordine jouait avec les anges et avec le chapelet de son grand-père, un chapelet qui cumulait un nombre infini de prières.

Lorsque le soleil perdit un peu de son intensité, ils déambulèrent longuement dans la ville et sur le front de mer. Ils admirèrent la limpidité du soir qui naissait là où finit la mer, là où le soleil s'engloutit en douceur. Ebloui par tant de beauté, Alphonse entra dans un rêve éveillé. Merouane ne rêvait plus. Ses rêves avaient tous été réalisés grâce à ses prières. Il pensait ainsi le patriarche. Son fils avait réussi sa vie et lui la sienne en se rendant à La Mecque.

Tout sourire, Marie se connecta à Internet sur : « www.oasis@.com » et salua tous les membres de l'association à partir d'un cybercafé de la ville. Puis, accompagnée de son époux et munie de sa guitare, elle alla retrouver Malouf. Ils chantèrent « La Bohémienne » sur un rythme andalou. Ensuite, « Oh migrant, tu reviendras un jour ! », une chanson algéroise qu'elle enregistra provisoirement sur son portable.

Leur semaine de vacances se passa dans la joie. Ils partirent à regret avec l'espoir de revenir à la prochaine occasion, une occasion que créerait Aïcha en se mettant derrière le dos rond de Merouane.

Chapitre XXXXI

La consécration

Quand Marie et Karim rentrèrent au Kiosque des Arts, la plupart des artistes de l'association étaient là pour saluer leur retour. Les vacanciers commençaient à trier leur courrier quand Marie poussa un petit « Oh ! » d'étonnement. La grande enveloppe qu'elle venait d'ouvrir contenait une invitation pour deux personnes à participer à un gala pour la remise d'un trophée assorti d'une somme d'argent aux trois meilleures associations de l'année. Les noms des gagnants n'étant pas cités, les organisateurs s'assuraient ainsi un public beaucoup plus large. On avertissait aussi les invités que la remise des prix se passerait en présence de la presse et de la télévision. Elle lut la lettre à Karim en disant :

- Ce n'est pas la peine d'y aller, nous sommes trop nouveaux, ils ne nous choisiront pas.

- Ben pourquoi ? On ne sait jamais. Allons-y ! Que risquons-nous ? Cela nous permettra de rencontrer des gens et de savoir comment ils fonctionnent ailleurs, dit Karim, beaucoup plus positif.

Trois jours plus tard, ils arrivèrent en avance à la salle de réception d'un grand hôtel parisien. Un des organisateurs leur demanda leurs noms et les installa au premier rang du public. Ils étaient assis devant une petite estrade qui avait été mise à cet endroit pour accueillir les édiles de la ville, la presse et la télévision qui testait déjà ses caméras et ses micros.

Marie aperçut Stéphane en grande discussion avec un homme qui devait être le journaliste

d'un magazine concurrent. Se sentant observé, le reporter culturel se retourna et vit le couple qu'il salua d'un signe de la main en lui adressant un grand sourire. « Il sait quelque chose celui-là. Ah, si on pouvait gagner, quel bonheur ce serait pour Meriem et quelle revanche sur Tascali », pensa Karim.

Tout le monde étant arrivé, la cérémonie commença.

Un homme d'une soixantaine d'années se leva du groupe qui s'était installé sur les chaises de l'estrade et fit un discours pour remercier globalement toutes les associations présentes en saluant l'aide qu'elles apportaient aux autres, tous créneaux confondus. La remise des résultats pouvait commencer.

Le troisième prix fut remporté par l'association des alcooliques anonymes pour le soutien moral qu'elle apportait à ses membres. Le deuxième, par une association de quartier qui avait aidé des parents dans le besoin afin que leur enfant très malade puisse être opéré d'une grave maladie. Puis, pour faire durer le suspense, l'homme se lança dans de grandes explications et de chaleureux remerciements envers les deux premières associations plébiscitées. Marie serrait très fort la main de Karim tout en se disant « J'avais raison, on n'aurait pas dû venir, ce n'est pas pour nous ». Les bravos saluèrent ces gens dévoués à leur cause, puis la voix du présentateur annonça :

- Maintenant, j'ai le plaisir et l'honneur de vous annoncer que le premier prix est remporté par : « L'oasis de Maria », une toute jeune association d'artistes qui, par son altruisme, son sérieux et sa façon de donner leur chance à toutes les cultures sans distinction, est un exemple à suivre.

L'heureux couple allait être invité à monter sur scène pour y recevoir tous les honneurs qui lui étaient dus quand Stéphane s'appropriâ le micro.

- Je dois vous faire part d'une information qui vient de me parvenir par le biais de mon journal. Je suis certain qu'elle intéressera au plus haut point monsieur et madame Rezqui.

On m'informe que l'impresario Tascali vient d'être tabassé à son

domicile par deux malfrats à qui il avait commandité, il y a quelque temps, l'incendie du café-théâtre : « Le Kiosque des Arts », mettant ainsi la vie de trois personnes en danger. La police ayant clôturé son enquête beaucoup trop tôt, c'est un détective privé dont monsieur Bertali, le père de Maria, avait loué les services qui a découvert le pot aux roses. Tu ne crains plus rien Marie, longue vie à l'association et que la fête commence, dit le journaliste, fier du coup de théâtre qu'il avait provoqué.

La gitane et l'émigré étaient pétrifiés par l'émotion. Ils ne savaient pas s'ils devaient rire ou pleurer. Sans rien laisser paraître et sans dire un mot, ils montèrent sur l'estrade. Ils reçurent les félicitations des V.I.P qui se trouvaient là. Un énorme bouquet de fleurs fut posé dans les bras de Marie pendant que Karim recevait une enveloppe garnie d'un chèque important pour alimenter les fonds de l'association. Marie se préparait à remercier tout ce beau monde pour leurs cadeaux quand le présentateur dit :

- Attendez ! Ce n'est pas fini ! Le meilleur reste à venir !

Toute la troupe qui avait fait la tournée avec eux entra en chantant par le fond de la salle. Le meneur du groupe portait dans ses mains leur consécration d'artistes : un énorme disque d'or reçu pour les ventes fabuleuses de leur premier C.D.

Quand les bravos et les : Maria ! Maria ! Maria ! se furent un peu calmés, Marie, Maria, Meriem prit enfin la parole. Elle remercia les organisateurs de la cérémonie pour leur générosité, son père pour avoir réussi à faire démasquer Tascali, Léonard sans qui ils n'auraient peut-être jamais eu l'idée de créer leur association et, bien sûr, elle ajouta quelques mots remplis d'amour et de reconnaissance pour les regrettés Léon et Caporal si chers à son cœur. Puis en regardant Karim dans les yeux « Et mon mari pour le bonheur qu'il m'apporte depuis le premier jour ... Je t'aime Karim ! ». Les bravos reprirent de plus belle. Le public battait des mains avec fougue en réclamant la chanson fétiche de Joséphine. Maria commença à chanter, bientôt suivie par toute la troupe et tous les spectateurs qui reprirent le refrain en chœur.

Puis, à l'étonnement de tous, Karim imposa le silence avec autorité. Il embrassa sa Meriem et la félicita pour sa : « Consécration ». Il remercia le public et le comité organisateur pour leur accueil, leur soutien et leurs chaleureuses marques d'amitié.

Puis, émus et heureux, la gitane et l'émigré quittèrent la salle sous les hourras et les bravos d'une « standing ovation » : grande preuve de reconnaissance pour leur travail et leur succès.

Tard dans la soirée, le Kiosque des Arts résonna des accords d'une guitare et de la voix de deux amoureux qui chantaient doucement « La Bohémienne », au rythme d'une musique chère à leur cœur, empruntée au cheik Malouf, une chanson destinée à un petit enfant qui depuis sa naissance ne voulait rien entendre d'autre comme berceuse.

La bohémienne

Quand tout de Paris tu rejettes
Ou quand le sombre exil s'entête,
J'alignerai ma bohémienne
Ma folle errance sur la tienne.
Pouvoir dans mes rêves les plus fous
Voguer, voyager dans le flou
Par les sentiers d'une bohème
Isolée, cachée aux jours blêmes
Allumer pour nous un grand feu
De grandes flammes roses et bleues.
Nous partirons très loin de tout
Sans quémander le moindre sou
Et nous chanterons andalou.

Je t'aime, toi, et ta chanson
J'adore ton art qui se rebelle.
Alors chantons, rions, dansons,
Sur ce bel air mielleux ma belle.
Et de nos refrains les plus gais,
Chantons l'amour, chantons la paix.
Et de nos refrains les plus gais,
Chantons l'amour, chantons la paix.

Nous fuirons loin sur d'autres traces

Rechercher un meilleur espace
L'amour pour nous s'y trouvera,
Pour moi, sans fin tu chanteras
Mes gentils vers de troubadour,
Pour diffuser aux alentours,
En mélangeant flûte et mandole
Le flot d'une musique folle.
Née d'une étrange migration,
Du fruit d'une même passion.
Dans nos deux cœurs au diapason,
Epris jusqu'à la déraison,
Nous cultiverons l'illusion.

Je t'aime, toi, et ta chanson
J'adore ton art qui se rebelle.
Alors chantons, rions, dansons
Sur ce bel air mielleux ma belle.
Et de nos refrains les plus gais,
Chantons l'amour, chantons la paix.
Et de nos refrains les plus gais,
Chantons l'amour, chantons la paix

... fin

Conception graphique / mise en page : Nathalie Boogemans.
www.nathalieboogemans.be

Terminé d'imprimer à Bruxelles par «Identic» en xxx 2007.

Artésis Éditions, 2007.

Place Saint-Pierre n°7 - 1040 Bruxelles - Belgique

www.artesiseditions.com

info@artesiseditions.com

dépôt légal 2007

D/2007/10305/xx

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Artésis Éditions.